

Jean-Michel Auffray

T.F.A.I

Avant-propos

J'imagine que ce sigle aura interpellé ceux de mes lecteurs qu'un flot de souvenirs aura incité à aller au-delà de la page de garde. Ils auront voulu en savoir plus parce que, justement, ils en connaissaient la signification. Quelques autres auront été seulement intrigués par cet acronyme et en resteront peut-être là lorsqu'ils en connaîtront le sens. Beaucoup, bien sûr, n'auront même pas cette curiosité. Quoi qu'il en soit, il est probable que ces quatre lettres ne diront rien à la plupart de ceux qui les verront, sait-on jamais, sur un présentoir de librairie.

Le Territoire Français des Afars et des Issas n'a, en effet, existé avec cette appellation, que durant les dix ans qui ont précédé son indépendance. Je doute fort que, même durant les années 1970, beaucoup, en Métropole, aient pu situer avec certitude ce territoire d'outre-mer. Je l'ai souvent constaté à cette époque : j'avais beaucoup plus de chance d'être compris lorsque je parlais de la Côte Française des Somalis qui avait pourtant officiellement disparu. Quant à Djibouti, la capitale, rares étaient, par contre, ceux qui n'en avaient pas entendu parler. Plusieurs écrivains voyageurs, et singulièrement Henry de Monfreid étaient passés par là. Djibouti, chacun connaissait le nom de cette ville, même si sa situation géographique n'était connue que de façon approximative. Son nom était là, présent dans de nombreuses esprits, beaucoup plus en tout cas que Niamey, Bamako ou Cotonou. Un nom mythique pour la plupart : un Samarcande, un Valparaiso qui se diluait dans des souvenirs lointains de romans d'aventures. Djibouti, la Mer Rouge, étaient d'autant plus présents dans les esprits qu'ils n'évoquaient rien de précis pour beaucoup de mes interlocuteurs. Ces mots mythiques étaient noyés dans un flou géographique et temporel. Simbad en avait-il fréquenté les parages ? N'y avait-il pas quelque rapport avec la Bagdad des califes ?

Le Pays de Pount avait, depuis longtemps déjà, été un pays sur lequel on avait projeté des rêves. Le temps passant, alors que la réalité aurait pu se dévoiler, on n'avait pas toujours jugé utile de rétablir les faits et de dénoncer les supercheries et les légendes. La colonisation avait étonnamment entretenu le mythe, ou plutôt l'aura mythique et nébuleuse qui nimbait le Territoire. Les voyageurs, administrateurs ou écrivains, à destination de l'Inde ou de l'Indochine, ne faisaient qu'une brève escale à Djibouti. Quand ils y débarquaient, ils ne quittaient généralement pas la ville européenne et durant quelques heures voire quelques jours, fantasmaient sur un au-delà hostile et merveilleux ; un au-delà de la ville toujours hors normes. Leurs interlocuteurs en ville entretenaient les approximations. Les rares personnes qui avaient baroudé à l'extérieur de la ville ne faisaient évidemment rien qui aurait pu diminuer leur mérite et leur prestige. Le Pays de Pount perdurait, forcément différent de ce qu'il avait pu être dans les imaginations passées, mais tout aussi extraordinaire et cela arrangeait tout le monde. Les témoignages de ceux à qui l'administration coloniale avait confié la tâche de pénétrer dans les terres devaient rendre compte d'un monde effectivement très dur, mais qui se révélait cependant trop prosaïque au fur et à mesure qu'il était décrit. Le passage au réel était frustrant. Les rêveurs ne pouvaient ni ne voulaient les entendre ; surtout ceux qui ne faisaient que passer. Et puis, les Djiboutiens européens et peut-être quelques autochtones avaient aussi intérêt à entretenir l'idée qu'ils vivaient aux frontières d'un monde fantastique, même s'ils avaient renoncé à en vérifier l'existence. Pour leur image aussi, il était préférable que l'intérieur reste chargé de mystères. Alors on se le répétait : le désert afar était celui des records mondiaux de température, y survivaient des nomades extrêmement

belliqueux qui massacraient et castraient les voyageurs inconscients ; des troupes de cynocéphales furieux pouvaient lapider les imprudents qui les approchaient ; des caravanes traversaient encore ces contrées infernales pour livrer dans les ports de la Mer Rouge des vierges abyssines destinées aux harems des roitelets d'Arabie. Et puis, on avait appris qu'un écrivain devenu célèbre s'était aventuré dans la région. C'était, bien entendu, un homme étrange, un poète qui n'était pas arrivé là par hasard. S'il avait décidé de vivre dans un tel endroit, c'était peut-être parce que son inspiration en dépendait. C'était un homme qui avait probablement voulu s'approcher de l'enfer. Sa célébrité retombait sur tous les Djiboutien qui, en signe de reconnaissance lui avaient offert le nom d'une place.

Dans les années 1970, il restait encore quelque chose de tout cela. L'armée et l'administration civile avaient pourtant étendu leur contrôle à l'ensemble du territoire, qui était précisément cartographié et dont les reliefs et les points d'eau étaient connus. Si la chaleur était effectivement difficile à supporter et parfois mortelle en été, on ne mettait normalement pas sa vie en danger en roulant sur les pistes. Le territoire était pacifié, des accords avaient été signés avec les tribus de l'intérieur. En principe, seuls les nomades venant de l'Afarie éthiopienne, non recensés sur le Territoire, peu contrôlés et indépendants *de facto*, pouvaient poser problème lors d'incursions inopinées. Mais c'était tout à fait exceptionnel, de telle sorte qu'il était certainement plus risqué d'errer dans certains quartiers de Djibouti que dans la brousse : alors que dans la ville l'hostilité était parfois palpable et inquiétante, à l'extérieur c'était seulement l'indifférence hautaine des nomades qui pouvait perturber l'européen de passage. Il y avait quelques fonctionnaires permanents en brousse et, bien sûr, des militaires. Les quatre Cercles de brousse – les quatre circonscriptions administratives de l'intérieur – incluaient des postes chargés d'administrer villages et tribus, mais aussi de contrôler les frontières. Dans les chefs-lieux de Cercles, villages de sédentaires, outre le Commandant, son administration et sa milice (le groupement nomade autonome), il y avait une gendarmerie, un dispensaire et une école primaire. Les postes militaires et administratifs étaient quant à eux, confondus avec les fortins chargés de surveiller les frontières. Comme de petits villages s'étaient peu à peu constitués autour, on avait commencé à y établir des écoles. L'absence de route n'empêchait pas les militaires de l'infanterie de Marine et de la Légion étrangère, les gendarmes et miliciens d'arpenter, de quadriller et de contrôler des étendues presque désertiques. Le dernier accrochage avec les autochtones qui s'était terminé par la mort d'un administrateur datait de l'entre deux guerres : pour moi, cela remontait à la nuit des temps... Bref, il n'y avait, en principe, plus beaucoup matière à fantasmer. Et cependant, à Djibouti, on se racontait encore des histoires, on entretenait des mythes protéiformes par ignorance ou par habitude: on se préparait au retour en Métropole quand il faudrait raconter, témoigner de son passage aux confins.

Le territoire demeurait français. Alors que L'A.O.F, l'A.E.F et Madagascar étaient devenus indépendants. Il faisait donc partie des *Confettis de l'Empire*. Le passage de la Côte Française des Somalis au Territoire Français des Afars et des Issas s'était accompagné de réformes administratives plus ou moins symboliques. Le Gouverneur était devenu Haut Commissaire de la République, il y avait une assemblée locale élue, ainsi qu'un gouvernement dont les compétences n'étaient, en théorie, pas négligeables. Ainsi, un Ministère territorial devait prendre en charge l'administration civile des différents Cercles et prendre, progressivement, le relais de l'Armée. Les chefs des postes militaires étaient en train de devenir des chefs de postes administratifs. Ou bien, on leur adjoignait un fonctionnaire chargé d'assurer ces

fonctions. De toutes façons, l'Armée française était là : en principe pour défendre l'intégrité des frontières du Territoire. Les frontières de la France...

Avec le recul du temps, il m'est facile de parler d'incongruité, de ne voir en cette époque qu'une parenthèse insolite. En Afrique ce territoire oublié de la décolonisation était une anomalie qui avait subsisté en partie grâce ou à cause de l'hostilité entre ses deux voisins qui le revendiquaient. La Somalie et l'Ethiopie se neutralisaient si efficacement que l'objet de leurs convoitises se maintenait intact. Et l'Armée française veillait. Par ailleurs, après une révision du dénombrement des tribus, on avait abouti à la conclusion que la population afare avait opportunément augmenté de manière significative : cela tombait bien pour rééquilibrer les forces ethniques et politiques à l'assemblée locale et contrecarrer un inquiétant tropisme pan-somalien d'une partie croissante de la population Issa. Ainsi, profitant d'une conjoncture favorable, il semblait que la France voulait consolider son installation au débouché de la Mer Rouge tandis qu'en face, la colonie d'Aden et le Sultanat d'Hadramaout formaient la République Populaire du Sud Yémen et qu'à l'Est, Siad Barre dirigeait les anciennes Somalies Britanniques et Italiennes réunies, exaltant un nationalisme tiers-mondiste. Quant à la vieille Ethiopie, chroniquement rongée par des problèmes internes, elle se contentait du *statu quo* en attendant que les événements la conduisent à une réorientation de sa politique extérieure. Le négus, Haïlé Sélassié, voulait maintenir de bonnes relations avec la France, ce qui ne l'empêchait pas de se préparer à toute éventualité dans le cas où la Somalie aurait voulu mettre la main sur une ville où se trouvait le terminus de la ligne de chemin de fer reliant Addis Abéba à la mer. Quant aux Afars, il leur était difficile de lorgner vers l'Afarie éthiopienne où leur peuple était maltraité ou, au mieux, ignoré. Tout semblait figé. Chacun savait l'incongruité de la situation, connaissait la fragilité de l'équilibre régional. Dans les conversations, rares étaient ceux qui croyaient vraiment à la survie à long terme du Territoire Français des Afars et des Issas mais, officiellement, tout le monde faisait comme si. La question du maintien de l'existence de ce Territoire d'outre-mer était en suspens mais nous finissions par l'oublier. Cette rémission incitait à ne pas regarder trop loin. D'ailleurs, pour beaucoup de métropolitains, ce futur gênant aurait lieu probablement après leur retour.

Mais en fait, dans les Ministères, à Paris que désirait-on ? Que préparait-on ? Que négociait-on ? Lorsque j'arrivai à Djibouti en 1969, je n'avais évidemment pas les réponses à ces questions que je ne me posais d'ailleurs pas. Mais, bien que loin de tout, ignorant tout des projets parisiens et évidemment mis à l'écart d'éventuelles négociations locales, je n'ai pas tardé à me poser ces questions que j'avais évité de me poser auparavant. Et de manière concrète et aiguë. Qu'étais-je venu faire dans ce pays ? La question me taraudait inévitablement suivie de son corollaire : qu'est ce qu'on m'avait envoyé faire là ? La première question me permettait de faire au moins le bilan de mes ignorances, de mes lâcheté et de mes illusions. La deuxième restait obstinément sans réponse. Aurais-je posé la question que je n'aurais probablement pas trouvé d'interlocuteur en mesure de me donner une réponse officielle. J'étais pourtant chargé d'enseigner le français à des enfants de nomades afars qui ne le parlaient pas du tout. Comme d'autres, ailleurs, à des enfants somalis. Cela aurait du avoir une justification, un sens même. Indépendamment d'une compétence pédagogique très rudimentaire, cela me posait problème. Non pas que je considérais comme blâmable d'enseigner ma langue maternelle, mais je m'interrogeais d'autant plus sur le but poursuivi que ma vie en brousse me pesait souvent. A cette époque, on créait des classes dans les postes et même parfois ailleurs. N'importe qui pouvait le constater. Cela correspondait-il à une vision précise à long terme, à une politique

élaborée consciemment à Djibouti et à Paris ? Avait-on l'intention de se maintenir là ? Voulait-on franciser, intégrer, donner les mêmes chances à tous les citoyens de la République ? S'agissait-il d'enrayer l'effondrement d'un Empire dont on espérait que les frontières allaient enfin se stabiliser quelque part dans le désert afar ? Voulait-on seulement retarder une indépendance inéluctable ? Et pourquoi ? Ou bien s'agissait-il de la préparer ? Le pion que j'étais était-il, au moins, un élément d'un politique cohérente ? Je ne l'ai jamais su. Posant parfois la question, j'ai constaté l'incompréhension de la plupart des métropolitains qui n'étaient là, ostensiblement, que de passage et qui ne voyaient pas l'intérêt qu'il pouvait y avoir à se tourmenter ainsi. J'ai également subi la morgue de quelques uns, sans doute plus impliqués, plus informés des projets, s'il y en avait, mais qui s'indignaient que je puisse avoir cette curiosité ou, tout au moins, que je l'exprime. Je n'avais pas de comptes à demander. Le petit instituteur de seconde catégorie que j'étais n'avait pas à se préoccuper de ces choses-là que je n'étais pas en mesure de comprendre. Le Commandement général m'avait ordonné une action, peut-être de diversion, dans une guerre dont je ne connaissais ni les causes ni les objectifs. Mais peut-être n'y avait-il pas d'objectifs ? La machine administrative tournait, nous étions dans un territoire français ; il fallait faire comme si. Comme si quoi ?

Le T.F.A.I, comme les départements d'outre mer et les autres territoires d'outre mer faisait donc partie des « confettis de l'Empire ». Je me souviens d'avoir lu ce titre sur un livre publié à cette époque, et d'en avoir été heurté. J'en sentais l'ironie. Là-dedans, il y avait sûrement de quoi détruire définitivement mes restes d'utopies coloniales. Comme je n'avais pas eu l'occasion de me séparer de mes œillères, cette simple constatation m'énervait. Un empire qui s'accroche à des miettes qu'on a bien voulu lui laisser, c'est ridicule et dérisoire. Et puis, cela me gênait que l'on puisse mettre dans le même sac des petites îles tropicales avec mon morceau de continent. D'abord, dans le T.F.A.I, rien ne m'évoquait les îles même lorsque j'étais au bord de la mer. Et pas seulement parce qu'il suffisait de regarder la carte pour s'en persuader. Je n'en percevais rien d'insulaire. La mer Rouge n'était là que pour borner l'immensité d'un continent. Une simple limite parce qu'il en faut bien une. De quelque façon qu'on abordait ce territoire, c'est un continent qu'on embrassait. Pierre Loti, revenant du Tonkin avait abordé à Obock :

On sent dans ces lointains les grands contours, les lignes infinies d'un continent.

Un continent en effet – et le plus profond, le plus immuable de tous : l'Afrique.

Et puis aussi, ce territoire que je commençais à aimer me semblait, à moi, grand. C'était comme ça que je le sentais et que je le vivais mon territoire. Il n'était ni petit, ni mesquin. Il était grandiose. Bien plus grand que ces ridicules îles émergeant à peine du Pacifique ou des Caraïbes. Après tout, n'avait-il pas la surface de la Bretagne ? Ce n'était tout de même pas rien. Les heures de pistes que je devais faire pour le parcourir m'en convainquaient. Cela semblait ne pas devoir s'arrêter : au-delà de la ligne virtuelle de la frontière, le continent continuait, encore et encore, jusqu'aux montagnes d'Ethiopie, aux marécages du Soudan, aux déserts du Sahel.

Si je précise tout cela, c'est seulement pour que le lecteur ait une idée du contexte singulier de mon séjour dans le T.F.A.I. Il ne s'agit pas pour moi d'écrire l'histoire d'une entité qui n'a subsisté que dix ans avant qu'elle ne se transforme en République de Djibouti. Pas plus que d'en décrire de manière exhaustive l'état durant mon séjour là-bas. D'ailleurs, c'est durant une période particulièrement calme que je m'y suis trouvé. Par la suite, survinrent des troubles. Les quelques années qui ont précédé l'indépendance ont été agitées : les Afars, les Issas, les pays voisins voulaient marquer des points. Il y a eu des victimes comme mon successeur,

instituteur comme moi au village de Yoboki, tué au cours d'une prise d'otage. Je n'ai pas connu cette atmosphère lourde. En partie par inconscience, je n'ai jamais craint pour ma vie. Je n'ai jamais été témoin de violences, et si je savais que la tension pouvait se manifester dans certaines conditions, je ne l'ai pas vécue. Ce ne sera donc pas mon sujet. J'ai seulement tenté de témoigner de ce que pouvait ressentir un jeune instituteur mal préparé, lâché dans la réalité d'un pays mythique : un instituteur « largué » qui essaie tout simplement de s'en sortir et de comprendre. Un jeune qui se déniaise par la force des circonstances ; qui découvre et tente de ne pas perdre l'espoir. Il ne s'agit donc que d'un témoignage, certes tardif, mais un témoignage dont je n'ai pas cherché à cacher la subjectivité. J'ai utilisé quelques textes que j'ai écrits là-bas lorsque je n'étais pas anéanti par la chaleur. Je les ai parfois repris et complété. D'autres ont été écrits de mémoire ; parfois laborieusement. J'ai regretté d'avoir tant attendu : des pans entiers de ma vie là-bas ont disparus, des détails, des précisions, des noms ne font plus partie de mes souvenirs. J'ai comblé quelques lacunes, mais je n'ai rien inventé. On pourra me reprocher des inexactitudes de détails mais je crois avoir restitué vraiment quelques morceaux de vie : ceux dont j'ai entretenu le souvenir au fil des années.

Je me suis donc retrouvé, dans un petit village de brousse, désemparé, sans avoir les éléments pour comprendre ou pour, au moins, prendre du recul. Il me fallait avant tout vivre et compenser mes malaises. Faire aussi, de mon mieux, ce que j'étais venu faire. Des tas de questions m'assaillaient que je ne pouvais appréhender qu'à ras du sol, qu'à ras de la survie quotidienne. Au bord de l'étouffement. J'ai passé de mauvais moments. J'ai douté, j'ai regretté, j'ai déprimé. Mais j'ai eu aussi des ravissements, des exaltations, des moments d'intensité inouïe. J'ai repris courage. Je suis sorti de moi-même. Un peu. J'ai alors été plus disponible pour voir, sentir et essayer de comprendre. J'ai fini par aimer ce pays qui est toujours là, quelque part au fond de moi. Pendant des années j'ai eu la certitude que j'y retournerai.

Je n'y suis jamais retourné. Le temps a passé. Trop peut-être... Peu après l'indépendance, il y a eu une guerre. Des sécessionnistes Afars, qui avaient sans doute mal apprécié les appuis sur lesquels ils pouvaient compter, l'ont perdue. Il y a eu des destructions et des massacres. Je n'ai pas voulu voir ça. Autour, ça a été pire. Les Etats-Unis et l'U.R.S.S se sont affrontés par l'intermédiaire de l'Ethiopie et de la Somalie. Magouilles et renversements d'alliance sur fond de misère. Le négus a été tué et finalement remplacé par le dictateur rouge Mengistu Haïlé. Il y a eu des famines terribles et une guerre civile meurtrière qui ont abouti à l'indépendance de l'Erythrée. La Somalie, elle, s'est désintégrée après la disparition de Siad Barre. La République de Djibouti a subsisté mais a du recevoir d'innombrables réfugiés qui l'ont déstabilisée. Le pays de Pount a fait les titres de journaux, pour le pire le plus souvent. Ce n'est plus une construction mentale. Il a rejoint le réel. S'il fait encore rêver c'est pour ce qu'il est censé avoir été il y a longtemps. Les médias nous en reflètent des images d'une désolante banalité. Des images de massacres, de famines, de déportations et de fanatismes. Il m'arrive de me demander combien de mes anciens élèves que j'ai laissé là-bas, sont encore vivants. Il m'arrive de me dire que je les ai abandonnés dans la tourmente sans probablement les avoir armés pour l'affronter.

*

C'est par le hasard des circonstances que je suis allé au T.F.A.I. Je n'avais rien fait pour y aller. En me présentant comme volontaire à l'aide technique, il s'agissait surtout pour moi d'éviter l'encasernement. En fait, j'espérais bien rejoindre une île du

Pacifique ou des Caraïbes. J'avais, bien sûr, rêvé sur les noms des départements et territoires français d'outre mer. J'avais redouté les brouillards froids de Saint-Pierre-et-Miquelon ainsi que les touffeurs de la Guyane. Je me voyais bien, envoyé aux Antilles, en Nouvelle-Calédonie ou en Polynésie. J'avais négligé de penser à ce Territoire Français des Afars et des Issas dont j'avais pourtant appris l'existence. Cependant, rêves et idéaux s'étaient intimement mêlés lorsqu'il s'était agit de faire ma demande. Il y avait sans doute de la pusillanimité dans mon projet mais aussi de la curiosité et une ouverture aux autres, au monde. J'espérais bien sûr participer à l'amélioration de ce dernier. Quoique nullement engagé, je ne doutais pas que les idéologies en vogue me serviraient de guide pour cela. J'allais stigmatiser les coloniaux exploités, combattre l'injustice et fraterniser avec les Africains opprimés. Depuis déjà longtemps, j'avais oublié les *Secrets de la Mer Rouge*. Pourtant, quand j'ai su que je serais affecté là-bas, des souvenirs de lecture avaient ressurgi avec une partie de mon passé. Des noms fantastiques avaient alors surgi, chargés d'émotions d'enfance : vagues, protéiformes mais fantastiques. Djibouti, Harrar, Tadjouhra et Obock étaient restés au fond de ma mémoire et avaient sans doute profité de cette longue période d'oubli pour gagner en mystère et en prestige. Ces noms étaient des condensés d'exotisme oriental et maritime. Des noms fabuleux que j'associais à des émotions d'enfance. Les noms du Pays de Pount. J'allais pouvoir confronter le mythe et la réalité. Sans trop d'inquiétude.

Arrivée

Mon voisin semble absorbé par le journal qu'il a acheté à l'aéroport d'Orly. Aurions-nous épuisé les sujets de conversation intéressants ? Ou bien s'est-il rendu compte du doux engourdissement qui s'est installé en moi, qui a du diminuer la vivacité de mes réponses et leur pertinence. A-t-il remarqué l'esquisse d'un sourire qui l'aurait incité à rester sur la réserve ? Dans le doute, je n'ai pas cru utile de l'expliquer. Au moment de m'assoupir, j'ai repensé à un de mes anciens professeurs de physiologie. Nous l'avions une fois par semaine, en fin de matinée et en début d'après midi. Courroucé par les regards éteints de ses auditeurs et feignant la compréhension, il nous assénait avec emphase et ironie : « après l'hypoglycémie de onze heure, la somnolence post-prandiale ».

Nous sommes à mi-vol. Je viens de terminer mon plateau-repas qui n'est certainement pour rien dans la somnolence qui m'envahit. C'est plutôt d'une immersion en moi-même qu'il s'agit. J'ai laissé les souvenirs s'emparer de moi. Il n'y a plus de turbulences maintenant et le sifflement des réacteurs n'est plus qu'un bruit de fond homogène qui instille en moi une griserie propice au défilement d'images inopinées. Elles s'enchaînent selon des logiques elliptiques. Elles sont récentes ou très anciennes, elles arrivent à l'improviste, s'imposent, juste le temps que d'autres les chassent. Je laisse faire ; je dois en avoir besoin.

Après le repas de midi, j'ai regardé par le hublot. Il n'y avait plus de nuages. J'ai pu voir, beaucoup plus bas, des étendues indéchiffrables aux couleurs du désert. Au-dessus de l'Égypte, j'ai pris conscience que j'étais plus près de Djibouti que de Paris. Cet avion, c'est un sas ; ce vol est une parenthèse qui va bientôt se fermer. L'étrangeté de ma condition de passager s'impose soudain. Je suis dans un milieu protecteur, confortable, climatisé, aseptisé. On est à l'affût de ma moindre demande, on fait en sorte de m'éviter tous les désagréments. Je suis déresponsabilisé. Rien à faire qu'à attendre la fin de l'intermède. Une régression peut-être nécessaire. Je regarde la carlingue cylindrique, je pense à l'air extérieur glacial, irrespirable, à la chaleur infernale qui va bientôt envelopper cet avion. Les hublots, pourvu qu'ils soient bien fixés. Je suis à l'intérieur d'un cocon : ça ne pourra pas durer. Je dois me préparer : j'en serai bientôt expulsé après un ultime sourire de l'hôtesse.

L'échéance approche. Déjà, tout à l'heure, il n'était plus possible d'éluder en bavardant avec mon voisin ; même en parlant du pays où nous avons accepté de nous rendre comme volontaires à l'aide technique. Je n'en ai pas eu conscience mais une part de moi-même a du ressentir la nécessité d'une sorte de préparation à l'atterrissage. Les projets, les prévisions, les supputations dont nous avons abondamment parlé tout à l'heure sont devenus hors sujet. Je crois bien que mon voisin et moi avons ressenti la vanité de notre tentative de contrôle. La révélation devenait trop proche. Il n'y avait plus qu'à attendre. Les mots commençaient à perdre leur sens. Bientôt, nous allons, chacun de notre côté, brutalement plonger et ressentir. Différemment, selon nos sensibilités, selon nos souvenirs et l'idée que nous nous étions fait du pays où nous nous rendions. Nous allons vivre une nouvelle vie. Plus tard, peut-être, nous aurons l'occasion de nous rencontrer, de mettre des mots sur nos expériences. Pour l'instant, ce serait vain.

En attendant, mon esprit m'impose ses nécessités. Pour affronter ma nouvelle vie, il lui semble judicieux de me proposer une sorte de rapide bilan, une sorte de retour

aux sources superficielles. Des rappels anecdotiques et aléatoires dont la fonction n'est assurément pas pédagogique mais de m'assurer une assise pour affronter les événements. La nostalgie des moments de bonheur, le rappel des moments de malaise ne sont peut-être pas que de vains apitoiements sur soi-même. Seraient-ce aussi des moyens de défense dont le but serait d'affermir, de rassembler par la mémoire, de reconstituer ? Gnôthi séauton. Ne pas oublier non plus celui qu'on a été ; et les souvenirs qui font ce que nous sommes.

Encore un coup d'œil en bas. C'est toujours pareil : jaunâtre et plat. Mais ça devrait changer dans moins d'une heure. Je ne sais pas si nous allons survoler les montagnes d'Éthiopie ou la Mer Rouge avant d'arriver à destination. La question ne m'intéresse plus vraiment. Les images du passé reviennent avec insistance. Je m'étend dans mon siège et ferme les yeux. Je laisse venir les images sans chercher à en tirer des leçons. Comme si leur apparition se suffisait à elle-même. Elles vont et viennent et me bercent. Un rêve éveillé que je sens nécessaire et dont la fonction serait peut-être la même que celle de l'autre : récapituler, rassembler les fragments épars de moi-même pour être en mesure d'affronter la suite. De cette manière, aussi, j'évite de penser à l'avenir. Il me faut enfouir ma peur.

Progressivement, les souvenirs prennent de la consistance et de la cohérence. Dans peu de temps l'avion se posera à Djibouti. Mon esprit doit le savoir qui me projette maintenant des souvenirs plus récents. Je revois ces derniers mois durant lesquels j'ai pensé souvent à ce T.F.A.I où on allait m'envoyer. J'y ai pensé sans doute, mais pas souvent et pas sérieusement. Une sourde inquiétude que je ne voulais pas m'avouer m'a empêché de me préparer. Je n'ai rien lu de consistant ni sur l'histoire, ni sur la géographie de ce territoire. Ça n'était pas évident de trouver des renseignements sérieux. Alors, je n'ai pas insisté. Je commence à m'en inquiéter. Ma documentation frôle le néant : une feuille polycopiée que m'a fait parvenir le ministère il y a peut-être un mois, où il était question de jujubiers, de coraux, de boutres, de gazelles et de coulées de lave. On y parlait aussi de températures élevées et de deux peuples : les Afars et les Issas. C'était presque un prospectus touristique et beaucoup plus austère. Quelqu'un, dans un bureau du Ministère, à Paris, s'est cru obligé de le pondre. Sans conviction. Je me suis dit que celui qui avait écrit cela n'avait probablement jamais mis les pieds dans ce pays. Alors pour moi, le territoire où je vais est encore la Côte Française des Somalis. Je ne peux me le représenter que par l'intermédiaire des *Secrets de la Mer Rouge*. C'est à partir de ce seul livre que j'ai rêvé le pays où je me rends. Je me suis illusionné, je le sais, mais il ne pouvait probablement pas en être autrement. J'ai tout fait comme si je partais pour un voyage exotique qui, simplement, durerait plus que les précédents. Un voyage à Djibouti ? S'il y a des touristes dans cet avion, ils doivent en savoir beaucoup plus que moi sur leur destination. Ils vont certainement rester là-bas très peu de temps et pourtant, ils savent ce qu'ils vont voir. Ils ont préparé leur voyage, ils se sont souciés de toutes sortes de problèmes pratiques. Ils se sont renseignés sur les emmerdements possibles. Moi, j'ai rêvé d'un pays mythique qui, peut-être, n'existe plus. Il me faudra payer de cette insouciance et cette naïveté. Trop tard pour regretter. Je sors de ma somnolence et je sens l'angoisse monter sans que je puisse l'attribuer précisément à la crainte de l'atterrissage ou de l'inconnu.

Avant-hier, j'ai été convoqué à Paris, dans une annexe du Ministère des armées. Sur place, on avait réuni plusieurs volontaires à l'Aide technique qui devaient prendre l'avion dans les jours suivants. Nous étions une petite vingtaine. J'ai cru comprendre que la plupart devaient aller dans les îles de l'Océan Indien ou du Pacifique. Je les ai enviés fugitivement et puis je me suis ressaisi : ma destination à moi était

certainement plus intéressante, plus originale, plus exotique. Mais je n'ai pu m'empêcher de constater que j'étais plus inquiet que ceux-là qui m'ont donné l'impression de partir pour de longues vacances au bord des mers tropicales. Je n'ai rien dit. De toutes façons, nous étions tous enfermés dans le futur qui nous attendait. Nous avons peu échangé. Que des mots, brefs, des noms d'îles ou de ports, des noms de vacances dorées parmi lesquels Djibouti ne semblait pas vraiment à sa place. D'ailleurs, on nous avait réunis que pour peu de temps ; afin de nous donner les derniers papiers nécessaires en vue de notre départ et écouter les conseils et consignes officiels de l'Armée qui nous avait détaché dans des postes civils mais sous la responsabilité de laquelle nous demeurions. On avait rassemblé une fournée de volontaires pour servir dans les Territoires et Départements d'Outre mer. Manifestement, on avait jugé nécessaire de nous rappeler que nous allions tout de même faire notre Service. Il ne s'agissait pas de croire que nous allions échapper tout à fait au contrôle de l'Armée. Elle ne nous avait pas laissé nous échapper par inadvertance. Alors, un sous-officier en uniforme est venu nous chapitrer. Il nous a fait ses recommandations ou plutôt donné ses instructions, sans fioritures. Il avait fait de nombreux séjours dans les colonies et a tenu à nous le faire savoir. Mais lui, c'était en tant que vrai soldat : c'était important qu'on le sache. Dans nos regards, il a du voir que le message était passé ; il n'a pas insisté. Il avait des informations à transmettre mais également un rôle à jouer. Devant un public médusé ou carrément absent, il a joué sa partition avec une satisfaction évidente. Il marchait de long en large avec vivacité puis s'arrêtait brutalement, comme saisi d'une inspiration qu'il devait faire partager impérativement à des esprits obtus et clamait les vérités dont nous devons nous imprégner. Il s'était imposé probablement des limites car il ne vociférait pas, se voulait parfois complice et s'autorisait à sourire. Tout de même, j'ai eu l'impression de participer à une revue de troupes avec ses formules stéréotypées et ses consignes d'une évidence déconcertante à l'usage d'un public ignorant et stupide. Je me souviens avoir entendu qu'il nous était fortement déconseillé de nous laisser aller à des manifestations publiques de racisme. Qu'il ne fallait pas chercher noise aux autorités locales ; qu'il ne fallait surtout pas mettre les autorités militaires dans l'embarras. Je crois bien que c'était cela l'essentiel de ce qu'il avait à dire. Pas d'histoires, même s'il comprenait bien que nous puissions être incités à réagir face à l'ineptie de certaines coutumes. Il comprenait à l'avance, les problèmes que nous allions devoir affronter avec des gens si différents. Nous pouvions en penser ce que nous voulions, à condition qu'il n'y ait pas de vagues. Mais l'occasion était trop belle : il lui fallait aussi nous rappeler qu'il était un ancien de la Coloniale. Et ça lui plaisait de nous impressionner avec son expérience ; ça le stimulait. Alors, nous avons eu une démonstration de gouaille, d'allusions équivoques, d'histoires égrillardes et de clin d'œil complices. Il avait sélectionné ses souvenirs. J'avais l'impression que les anecdotes dont il attendait une franche rigolade avaient surtout pour but de mettre en valeur, par contraste, les épisodes glorieux de sa carrière coloniale. Sa prestation ayant été menée tambour battant, elle s'est terminée assez rapidement. Trop, sans doute, pour lui dont le plaisir augmentait visiblement au cours de la représentation. Il avait réussi à trouver un équilibre entre connivence et autorité. C'est, du moins ce qu'il semblait ressentir. A la fin, il a réussi à retenir quelques-uns d'entre nous. En partant, je l'ai vu au milieu d'un petit groupe, volubile et souriant. Son intervention officielle ne l'avait pas comblé, il en avait d'autres bien bonnes à raconter. Il rayonnait de plaisir : il avait finalement trouvé des oreilles intéressées. Et ses galons restaient en place. Finalement, nous nous sommes égaillés. Mon voisin devait être présent mais je ne l'ai pas remarqué. Je me suis retrouvé dans les rues de Paris et j'ai

regardé, incrédule, mon billet d'avion et les imprimés officiels. Ça y était, j'allais partir et je n'étais pas plus avancé.

Il y a eu un coup de vent. Quelques feuilles ont été arrachées aux arbres. Entre les toitures, les nuages épais filaient dans le ciel. L'automne allait commencer, sans moi. Pour la première fois. Je regardais sans comprendre. J'ai arpenté quelques avenues au hasard, ailleurs, dans cette ville qui m'était presque aussi inconnue que l'endroit où je devais aller finalement. J'étais parti, j'étais déjà un peu perdu. C'était sans doute mieux ainsi. J'ai laissé mon esprit s'embrumer. J'ai oublié de dîner et je suis allé me réfugier à l'hôtel. Il n'y avait plus qu'à prendre l'avion le lendemain.

Depuis quelques minutes, Boeing 707 a entamé sa phase d'atterrissage. Il est maintenant au dessus de la mer. J'ai jeté un coup d'œil, je n'ai rien vu d'intéressant et j'ai à nouveau fermé les yeux. C'est le moment de faire le vide : l'heure de vérité approche. Les images ont disparu, mon esprit atterri avec l'avion.

Çà y est. L'avion s'est immobilisé, les passagers sont debouts et fouillent dans les coffres. Dehors, je ne vois que la piste et le bâtiment de l'aéroport. Il fait encore jour. Je suis proche de la porte arrière qui s'ouvre maintenant. En quelques secondes, une masse gluante m'enveloppe. Humide et chaude elle s'insinue instantanément en moi attaque de tous côtés. En haut de l'escalier, ce fluide épais devient une boule de feu visqueuse. Je ne me retourne pas pour voir si un réacteur mal orienté ne dirigerait pas son jet vers moi. On m'a dit que certains avaient eu ce réflexe en arrivant ici. J'ai été prévenu. Je peux me rassurer, sur ce point-là au moins, la représentation ne sera pas décevante. Mon corps, en catastrophe, tente d'adapter son métabolisme. Je descends : la chaleur s'accroît encore qui monte de la piste brûlante. Déjà ma chemise me colle à la peau. Quelques habitués s'amuse de notre sidération. Pendant que nous progressons péniblement vers le bâtiment gris jaunâtre de l'aéroport, ils accélèrent le pas en nous regardant avec un mélange d'amusement et de commisération. Le spectacle était manifestement attendu. Cependant, la plupart des passagers ont l'air aussi accablés que moi. En fait, pour la majorité de ces gens, Djibouti n'est qu'une escale. L'avion va bientôt repartir pour Madagascar ou La Réunion. Nous nous retrouvons à moins de vingt pour passer au contrôle de police. Dans la file d'attente, je vois des hommes jeunes pour la plupart. Des militaires, des fonctionnaires ? Ils ont l'air sûrs d'eux : ils savent pourquoi ils sont là. Il y a aussi deux ou trois femmes, jeunes elles aussi : des épouses probablement. Nous nous jetons des regards furtifs mais rien ne se passe. Chacun a hâte d'en finir pour s'engouffrer dans la voiture qui l'attend tout près de la sortie. Les formalités sont très rapides : nous entrons dans un territoire français. Moi et mon voisin de voyage, nous nous retrouvons seuls après avoir récupéré nos valises. Qu'allons-nous faire ? Il n'y a que des taxis pour aller en ville. Ils sont chers et nous n'avons pas de francs Djibouti. Les complications risquent de commencer.

Résigné, je m'apprête à sortir de l'aéroport quand j'entends des clameurs. Trois jeunes hommes en short et en chemisette, l'air hilare, nous font des signes en nous hélant. Ils nous attendaient. Ils avaient été informés qu'il y aurait un arrivage de Volontaires à l'Aide Technique et avaient décidé de venir nous accueillir. Eux aussi sont des VAT : des VAT 68. Mais les VAT 69 c'est évidemment, beaucoup plus drôle. Je n'ai jamais bu de whisky pourtant je me sens obligé de prendre un air complice à tout hasard. Je ne voudrais pas décevoir la petite troupe gouailleuse qui me reçoit avec tant de chaleur. Ils vont nous aider à faire nos premiers pas à Djibouti. Manifestement dans la gaïté. Ils seront nos initiateurs et en prennent plaisir à l'avance. Alors, dans un premier temps, ce sera simple : ils vont nous amener à l'hôtel où nous devons descendre, Place Ménélik. Aucun problème, ils connaissent.

Quant à l'argent local, pas de problème, ils vont nous en prêter. De toutes façons, nous n'avons pas à nous préoccuper de nos dépenses pour la soirée.

Et nous voilà embarqués prestement dans un Landrover avec nos petites valises. C'est donc une bande de joyeux lurons qui quitte l'aéroport en trombe. Nous n'avons échangé que de brèves informations mais ça n'a manifestement pas d'importance. Nous roulons vite. A peine sorti de l'enceinte de l'aéroport, le véhicule se retrouve dans la brousse. En vérité, plutôt un désert où subsistent quelques arbustes malingres. Par les vitres ouvertes l'air chaud m'enserme le visage et me trouble la vue. J'ai à peine le temps de voir cette terre plate recouverte d'une multitude de cailloux. Pas de surprise – je le savais – la végétation est rare. De toutes façons, je me sens incapable d'observer vraiment et encore moins d'analyser ce que je vois. Le voyage, la tension, l'incertitude. Et maintenant je suis là, vraiment. Mon corps est là qui sent la chaleur incroyable et qui commence à souffrir. Mais je flotte. Je vois mais je ne regarde pas. Je n'entends plus ce qui se dit et me contente d'opiner à tout hasard. Je n'ai pas à me préoccuper de l'avenir immédiat grâce à mes compagnons qui ne se départissent pas de leur gaîté. Je me repose sur eux. S'il ne faisait pas aussi chaud et si la voiture faisait moins de bruit, peut-être m'endormirais-je, ou bien m'installerais-je dans une douce griserie.

Le trajet n'est pas long. Bientôt, nous longeons des amoncellements de tôles de planches et de branchages au milieu desquels se profilent des silhouettes noires. C'est un bidonville, un vrai. S'il y avait un doute, l'odeur se chargerait de me le confirmer. Je m'enfonce davantage dans ma léthargie : ça ne me plaît pas que ce spectacle brutal tente de me sortir de moi-même. J'aurais voulu un sursis. Continuer à rêver de maisons coloniales et de cases traditionnelles. Heureusement, cet étalement de laideur ne dure pas, d'autant que de grands panneaux de bois multicolores placés le long de la route font maintenant écran : des palissades aux couleurs criardes probablement placées là pour éviter un consternant spectacle aux visiteurs officiels.

Djibouti n'est pas grande. Nous passons maintenant devant de vrais bâtiments qui me semblent assez récents : des édifices aux formes parallélépipédiques dont la seule originalité est de se trouver là, plantés en pleine fournaise, comme ils auraient pu l'être dans la banlieue d'une ville de province. Des casernes, un hôtel, un lycée, une banque me dit-on. Rien que de très banal. Tout à coup, nous nous retrouvons dans la ville. La « vieille » ville. A peine ai-je le temps d'observer ces rues qui se coupent à angle droit que nous débouchons sur une place entourée d'arcades. La nuit commence à tomber. Le Landrover s'arrête devant une porte ouverte. De chaque côté, sous les arcades, des tables entourées européens en short qui boivent l'apéritif. Il y a beaucoup d'uniformes. Je suis arrivé devant l'hôtel qu'on m'a réservé pour quelques jours. Le comité d'accueil repart en trombe après avoir confirmé que c'est bien cela : ils nous quittent le temps que nous nous installions dans nos chambres. Ils repasseront dans deux heures. Ils nous invitent au restaurant. Un bon. Ensuite, ils nous feront découvrir la ville.

Sans attendre, nous passons la haute porte voûtée et nous nous retrouvons dans la pénombre d'une sorte de hall. De grands ventilateurs tournent mollement au plafond. Ils brassent avec lenteur un air gorgé d'eau et de sel. Les quelques tables sont vides. J'ai soudain l'impression d'entrer dans un hôtel du far-west. Mais il n'est pas en bois. C'est un lieu qui me rappelle maintenant à la fois quelque salon mexicain et un hôtel de province décati avec ses tentures poussiéreuses et ses lourds rideaux qui ne font obstacle qu'à la lumière. Ici tout semble vieux. Pour moi qui avais associé les voyages exotiques aux hôtels modernes inondés de lumière, c'est déconcertant.

Cette chaleur et ce bâtiment désuet ne s'accordent pas. C'est comme si une énorme vague chaude avait envahi par fantaisie l'intérieur d'une maison bourgeoise du siècle précédent, dans une petite ville assoupie de la vieille France. L'impression se confirme quand j'emprunte un escalier de bois vers la chambre qui m'a été attribuée, à l'étage. Il grince de partout pendant que je m'escrime à monter. Les appliques, les abat-jour, la rampe sont d'ailleurs, d'un autre âge. Mais il fait chaud, terriblement chaud. Quand j'entre dans la chambre, l'impression se renforce que les choses ne sont pas à leur place. Cette armoire rustique n'a rien à faire ici. Même les lourdes pales, là-haut sont imprégnées d'un passé bizarre : elles sont en bois liseré de cuivre. Je suis à Djibouti, abruti par le voyage. Je ne comprends pas vraiment. Il y a quelque chose qui ne colle pas. J'étouffe : une vague angoisse prend possession de moi. Je me sens perdu. Il faut sortir. Dehors, peut-être pourrai-je faire le point. Il fait encore jour : je pourrai comprendre, respirer. A peine ma valise posée, je me précipite vers la sortie. Un coup d'œil sur les verres et les uniformes et me voilà sur la place.

La place Ménélik, c'est le centre de Djibouti, m'a-t-on dit. Tout à l'heure, quand je suis arrivé, ma première impression a été la bonne : elle n'est vraiment pas grande cette place. Très ordinaire. C'est l'heure de l'apéritif, les consommateurs sur les terrasses sont presque tous blancs. C'est une petite ville de province qui attend tranquillement l'heure du dîner. Elle semble émerger d'un long engourdissement. La place est rectangulaire, entourée de bâtiments qui me semblent d'un autre siècle. Des bâtisses blanchâtres à un ou deux étages avec des arcades au rez-de-chaussée. Au milieu, des parterres dont les plantes épaisses et vertes sont en train de se faire copieusement arroser. J'entends surtout des conversations, quelques exclamations. Le murmure de la place est brutalement troublé de temps en temps par le passage de quelques voitures. Ce sont des sortes de taxis ou des véhicules militaires. Des képis – souvent blancs – des jambes nues surmontées de shorts. Il me faut un petit effort pour réaliser que je suis dans une ville africaine. Je vois maintenant les autochtones. Finalement, il y en a pas mal qui déambulent. Je n'en remarque pas attablés sur les terrasses. Peu sont vêtus à l'occidentale. Une impression bizarre : tous ces noirs que je vois en paréo et en chemise ne semblent pas vraiment à leur place. Quelques uns ne font que passer. D'autres s'attardent parce que c'est l'heure de l'apéritif. Ils espèrent vendre des souvenirs aux rares touristes ou aux fonctionnaires qui vont rentrer en métropole. Alors ils étalent leurs trésors aux pieds des consommateurs: des coquillages, des branches de corail, des poignards afars. Peu de conviction d'un côté, indifférence et parfois morgue de l'autre. Il y a aussi des cireurs de chaussure. Et des mendiants qui rapidement se faufilent entre les tables pour demander, sans y croire, le bakchich. J'ai soif. Je pourrais m'installer quelque part et commander une boisson. Ça me semble impossible. Je ne me sens pas à ma place, je ne saurais à quelle table m'asseoir, quoi commander. Je suis un étranger. Il y a quelque chose qui m'échappe. Les éléments du décor sont hétéroclites. Il me vient à l'idée que cette place pourrait se trouver quelque part au centre d'une petite ville du sud de la France. Mais mon corps humide ne s'y trompe pas. Et puis, il y a ces uniformes, ces shorts et ces indigènes qui semblent errer tout comme moi. Ici, c'est la place centrale de Djibouti mais personne ne semble à sa place. En tout cas pas moi. Je me sens désemparé. Alors je fais le tour de la place ne sachant trop quoi faire. Ça doit se remarquer : des regards sont braqués sur moi. On ne se promène pas comme cela autour de cette place alors qu'il fait encore si chaud. Qu'on soit européen ou autochtone, on y a quelque chose à faire : boire un verre, acheter, vendre ou mendier. Qu'est ce que je

fais là moi ? Il me faut quitter cet endroit au plus vite. D'ailleurs, je vois bien que je ne vais pas tarder à être sollicité par ce vieil homme dont les mains et la partie droite du visage sont maculés de grandes plaques blanchâtres. Peut-être la lèpre. Il me fait peur. Il est trop tôt pour affronter cette misère. Je ne suis pas prêt. Je suis pris de panique. Je fuis.

A une extrémité de la place, il y a une rue plus large que les autres. Elle mène vers une jetée, un petit port et le palais du Gouverneur. Je m'arrête. Un coup d'œil derrière moi : l'homme a renoncé à me suivre. Je reviens sur mes pas. Je vais me réfugier à l'hôtel. D'ailleurs, il fait presque nuit.

La chambre m'est un refuge. Je bois, je prends une douche et je m'allonge nu sous le gros ventilateur qui ahane et qui grince. Il n'y a plus qu'à attendre. Il m'est impossible de penser quoi que ce soit : il faudrait que tout s'arrête d'urgence. Une légère nausée. Peut-être ai-je trop bu d'eau, trop vite. Je regarde les pales qui balayent l'air chaud : elles sont énormes. Le bois et le cuivre rutilent rythmiquement. Le temps passe aussi dans cet endroit, ponctué par des bouffées d'air chaud. Je me le répète : je suis à Djibouti. Je suis entre le Yémen et l'Abyssinie. Je suis au bord de la mer Rouge. Aden est en face : des mots magiques tournoient, Harrar, Moka, Sanaa... Je suis au pays de Pount, là où est allé Rimbaud. Je suis à nouveau dans un cocon ; trop chaud, rustique et désuet. Je suis ailleurs.

Je suis dans une chambre obscure dans laquelle je n'entends ni ne perçois rien que les pulsations d'un souffle. La mer est là. Je suis à Saint-Malo dans un bâtiment rescapé de la seconde guerre mondiale. Dans une chambre dont un lourd rideau masque l'unique fenêtre double. Tout est lambrissé, capitonné. Je suis protégé du réel. Dehors, il y a des charrettes, des tricornes et de magnifiques trois-mâts. Là-bas, juste derrière les remparts, il y a le fort et la tombe de Châteaubriant.

Une fois de plus, je me retourne sur mon lit. Les pales tournent toujours : maintenant elles me harcèlent. Je vois des lames de faux scintillantes qui s'approchent de moi. Tout à l'heure, j'ai voulu arrêter ce satané ventilateur qui me tourmente. J'ai bien sûr été obligé de le remettre en marche.

J'attends. J'attends je ne sais quelle suite. J'ai deux années à passer ici. Il est trop tard pour les préparer. Trop compliqué de les appréhender, trop vain. Survivre dans l'immédiat ; ne rien voir. Je me retourne. L'air chaud tente en vain de vaporiser la sueur qui colle à ma peau.

Je ne sais pas, je ne sais rien. Je ne veux rien savoir ; je ne peux plus rien. Tout à l'heure, on viendra me chercher ;

Je ne sais pas encore.

Je n'imagine pas la folle équipée dans laquelle je serai embarqué.

Ce soir je dînerai avec mon comité d'accueil dans un restaurant de la place. J'y serai invité. J'y mangerai comme en Métropole. Il y aura du vin rouge et du camembert. Je ne m'en étonnerai pas. Dans la salle climatisée, je ne verrai que des européens. Puis ce sera la tournée des bars, les whiskies-Perrier sous les arcades. Des bars emplis de légionnaires et de « marsouins », de plus en plus agités. Il y aura des éclats de voix, des déclarations solennelles. Nous rencontrerons quelques hâbleurs ridicules, des mythomanes prostrés accrochés à leurs verres. Nous entendrons, entre les tristes murs d'établissements interlopes de jeunes hommes, hallucinés, conter leur vie rêvée. Puis nous quitterons le carré de la vieille ville pour nous enfoncer dans les « quartiers ». En fait, le bidonville africain dont une petite zone est affectée à ce genre d'expédition. Nous nous y enfoncerons. Nous irons dans des cabanes de tôle et de bois de plus en plus sordides. Allant de l'une à l'autre, je ne ferai qu'entrevoir

quelques silhouettes fuyantes au visage noir. Jusqu'à ce que je ne sois plus en mesure de voir quoi que ce soit. A la lueur de lampes à acétylène, dans l'odeur de la sueur aigre du bois fumé et du mouton, je verrai une femme noire danser nue, pitoyablement. Un spectacle affligeant. Une femme trop âgée. Et le rituel initiatique continuera. Il faudra bien que je voie une autre laideur fumer avec son vagin. Puis je ne verrai plus rien. Je me réveillerai sur une natte. Je quitterai titubant la case. Je la fuirai après avoir jeté un regard hébété sur la forme noire allongée près de moi. Mes compagnons ne m'auront pas abandonné : ils m'auront attendu le temps qu'il fallait dans le Landrover. Je ne les verrai pas m'embarquer et m'emmener jusqu'à dans mon lit à l'hôtel de la place Ménélik.

Je ne le sais pas encore mais je serai malade. Demain, en vomissant, je tenterai d'expulser les excès d'alcool et aussi un malaise intense. Un vague dégoût que je voudrai oublier. Il me faudra pourtant commencer ma vie ici, à Djibouti, dans le Territoire Français des Afars et des Issas. Il me faudra commencer les premières démarches, lutter contre la chaleur et les nausées. Demain, il me faudra aller au service de l'Enseignement, accablé et pessimiste. Je serai pris de panique. Le soir je viendrai m'effondrer sur ce même lit, sous ces mêmes pales. Je pleurerai de désespoir et d'impuissance. J'aurai peur. Peur de l'avenir et de mes faiblesses. Je regretterai amèrement d'être venu ici.

Les jours passeront. Je reverrai mes initiateurs dans des conditions plus banales. J'en verrai d'autres. Je me ferai un ami fiable. Nous irons manger chaque jour à la popote des VAT à Ambouli. Je m'accrocherai à cet endroit agréable, dans une palmeraie, un peu en dehors de la ville. En moins de deux semaines, j'aurai pris quelques habitudes. La routine s'installera. Mon inquiétude sera mise entre parenthèses. Après m'avoir initié à ce qui leur semblait peut-être une nécessité, les jeunes coopérants s'arrangeront pour me faciliter les choses en attendant que je sois expédié en brousse. Pendant qu'ils seront au travail, après être allé voir les *Assis*, j'irai visiter Djibouti.

*

Voilà plus d'une semaine que je suis arrivé au T.F.A.I. Je déambule dans les rues de la capitale. J'ai déjà pris les habitudes locales. Je me suis levé tôt pour être à l'œuvre dès le lever du jour. A une heure, j'irai manger à Ambouli puis j'irai m'effondrer sur un lit, dans la chambre que mon ami Géo – un des membres du comité d'accueil – a mis à ma disposition chez lui, au milieu de la vieille ville. J'ai encore quelques démarches administratives à faire avant de partir pour Obock où l'on a décidé de m'expédier dans un premier temps. En fait, il n'y a plus grand-chose à faire. Pour le moment, je suis un touriste. Mais un touriste inquiet pour la suite des événements, un touriste crispé, ahuri. Déjà assommé par la chaleur. Bien que je ne porte, comme presque tous les européens à cette heure-ci, qu'un short léger et une chemisette blanche. Un coup d'œil sur les passants : s'il y a un touriste, il mime bien les européens de Djibouti. D'ailleurs, que viendrait-il faire lui ?

Djibouti est une ville surprenante sinon enthousiasmante. La vieille ville n'est pas vraiment ancienne : moins de cent ans. Elle est encore plus petite que je l'imaginai. Elle a été construite sur le modèle d'autres villes coloniales. Les rues parallèles et perpendiculaires forment des îlots de surfaces identiques. Il y a des arcades qui me seront bien utiles tout à l'heure lorsque le soleil sera plus haut. Les constructions, presque toujours à deux niveaux, se ressemblent. Peu de bois : la plupart sont faites d'une roche corallienne qui, lorsqu'elle apparaît sous le crépis, semble fragile et peu

homogène. Pas de verdure sauf quelques misérables arbustes épargnés par les chèvres qui survivent çà et là. Ici, tout est sec et poussiéreux malgré l'humidité qui imprègne l'atmosphère et qui, pour le moment, n'a pour seule conséquence que d'entraver l'évaporation de la sueur qui colle ma chemise à ma peau. En principe, la ville est blanche mais, plus on s'éloigne de la place principale, plus les façades apparaissent délabrées, pustuleuses. Djibouti tente de se défendre contre une lèpre dont on sent qu'elle gagnera finalement la partie. Des pans de crépis ou de peinture laissent voir des blocs inégaux, jaunâtres. C'est ça qui me surprend d'abord : j'ai l'impression de marcher dans une ville délabrée, presque abandonnée à cette heure matinale. La rigidité de sa structure n'arrange rien. Soudain, la ville me semble d'une tristesse infinie. Je suis en colère. Cette ville est triste et la chaleur ne l'améliore pas. Cette ville est médiocre, bâtarde, terne. Elle n'a même pas l'honnêteté de se présenter telle qu'elle est vraiment. Ce n'est pas une petite ville de province, ce n'est pas un port des Caraïbes, ce n'est pas une agglomération africaine. J'ai l'impression d'être victime d'une imposture. Le peu que j'avais imaginé de cette ville était loin de cette réalité décrépée qui s'exhibe devant moi sans pudeur. L'exotisme de Djibouti, ce n'est pour le moment que la chaleur, la chaleur qui va bientôt m'empêcher de continuer à marcher. Il y a tout de même les Somalis : les femmes enveloppées dans d'amples saris multicolores, les hommes en chemises et en paréo. Il y a des gens à peau plus claire avec parfois un turban : sans doute des Yéménites. Ce sont eux qui, semble-t-il, tiennent la plupart de boutiques. Il y en a de toutes sortes. On y trouve tout ; aliments, vêtements, quincailleries diverses, appareils électriques, transistors, caméras... Les acheteurs que je vois entrer sont souvent des européens. Mais à cette heure, ils sont rares. Rien d'autre. Je continue à avancer : les carrefours se succèdent. Je me suis éloigné de la mer et de la place Ménélik. Maintenant, il n'y a plus de commerces. Située à l'angle de deux petites rues, je remarque un bâtiment qui semble différent. Il est peut-être un peu mieux entretenu que les autres à l'extérieur mais surtout, par un portail entrouvert, je peux distinguer une sorte de patio envahi par des plantes dont le vert intense me surprend. Au rez-de-chaussée et à l'étage, sur les terrasses en bois, une profusion végétale. De l'intérieur qui maintenant se charge de tous les romanesques possibles diffuse le son d'un piano. Où suis-je ? Qui habite ici ? La nostalgie amplifie mon malaise. Un jour d'été, au bord de la Mayenne, je passais devant une grande maison que j'habillais de mystère au fur et à mesure que me parvenaient notes d'un piano qui circulaient étrangement dans un air immobile et chaud au travers duquel me parvenait également un lointain bourdonnement d'insectes. Un étrange malaise, mais aussi un étrange ravissement. Ils viennent du passé, d'ailleurs. De loin d'ici. Je ne peux pas me permettre de me laisser envahir. Il faut continuer, ne pas laisser s'installer le vague à l'âme. Et puis, j'ai décidé d'aller jusqu'au bout de ma déconvenue. J'ai décidé d'aller place Rimbaud, juste à la limite du carré colonial quand on se dirige vers la brousse et les quartiers indigènes. Par principe. Je suis évidemment certain que rien n'y évoquera le poète. Que la légende sera souillée, dévastée, au mieux ignorée. La vieille ville s'arrête brutalement et débouche sur une sorte d'esplanade qui donne accès aux quartiers indigènes et à l'unique route du territoire qui mène à l'intérieur. C'est comme je m'y attendais : d'une triste banalité. Côté ville, il y a une mosquée trapue, toute blanche. Le minaret est une sorte de lourd cône à la base évasée et dont le sommet est mollement arrondi. Une sorte d'engin spatial oublié et définitivement interdit d'envol, plaqué au sol par la chaleur. Plus bas, une sorte de marché indigène et ce qui pourrait être une gare routière où se mêlent camions, minibus et même

quelques chameaux. Pour le moment, il m'est impossible de trouver un charme quelconque à cet endroit poussiéreux. Place Rimbaud...Je ricane de dépit.

Plus tard, c'est de là que je partirai vers le désert afar. Tôt le matin, après être allé au marché, je chercherai un camion pour m'amener à Dikhil. J'y rencontrerai des bédouins, je sentirai l'odeur des chameaux, je les entendrai blatérer. Ce sera l'exaltation du départ vers la brousse. Je me sentirai plus fort, je me nourrirai de toute cette différence. Je serai en mesure de goûter. En partant, je regarderai la mosquée. Elle ne sera plus la même. Tandis que je mêlerai aux bédouins afars dans la benne du camion, je devinerai, Rimbaud sous son chèche. Discrètement, sûr de lui, il dirigera le chargement de la caravane.

Il n'est pas question d'aller dans les quartiers indigènes. Je regarde avec perplexité cet enchevêtrement de tôles de nattes et de branchages qui s'étend loin vers la brousse. C'est le prolongement de ce que j'ai vu le jour de mon arrivée. C'est pareil. J'aimerais bien oublier y être allé ce soir là. Le vague souvenir que je conserve de cette équipée m'encombre et me gêne. Si quelqu'un me reconnaissait...Et puis, on m'a dit que dans certains endroits, les indigènes pouvaient se montrer hostiles, voire dangereux. Il y a eu, lors de la visite du Général de Gaulle, de très violentes émeutes ont provoqué l'intervention de la Légion. Il y a eu des morts. Là, quelque part dans cet amoncellement, il y a sûrement des haines qui croissent. J'y retournerai plus tard avec un ami Somali.

Retour à la place Ménélik par le carré colonial auquel je finirai par m'attacher aussi un peu. Il me faudra du temps... Là, une évidence me saute aux yeux : Djibouti n'est pas une ville normale : c'est une ville de garnison. On voit des uniformes partout. Quant aux civils, ils ne le sont pas toujours. Dans les rues, il n'y a pas de véritables véhicules de combat, mais les jeeps de la police militaire ne sont jamais loin surtout en soirée lorsque les esprits s'échauffent dans les bars... Les casernes sont à l'extérieur de la ville mais les militaires sont partout ; dans les rues, dans les magasins et surtout dans les cafés. Pour des raisons de sécurité, les quartiers indigènes leur sont interdits. Quant au quartier résidentiel du Serpent, sauf quelques officiers, ils n'ont pas grand-chose à y faire. De facto, il est réservé aux fonctionnaires importants, aux militaires de haut rang ou aux commerçants aisés. Alors, quand ils sont en permission, ils vont en ville, dans le vieux carré. Ces gens me sont complètement étrangers et ça accentue mon malaise. Je les évite. Je m'en méfie. Je finirai pourtant par en fréquenter quelques uns dont j'apprécierai l'enthousiasme, la franchise et l'honnêteté. Quelques idéalistes qui ont tenté de vivre ici des rêves insensés. Je ne le sais pas encore, derrière certains de ces uniformes il y a des rêves d'enfants, des idéaux, de la générosité parfois. Avec certains, j'aurai des discussions enflammées lors de soirées arrosées au bord de l'Océan Indien. Nous essaierons d'empêcher l'inéluctable. Nous voudrions sans trop y croire, prolonger les illusions, faire en sorte que l'avenir ne devienne pas un cimetière de rêves trahis. Dans un boutre, sur une plage, dans un mess ou dans un bar de ce carré, nous rebâtirons le monde, nous inventerons notre avenir dans l'urgence. Subodorant les gâchis à venir, nous nous presserons de jouir de quelques certitudes. Avec quelques uns, souvent des sans grades, ce sera possible. Et je me tromperai avec eux. Tandis que d'autres fonctionnaires qui seront venus ici, sans état d'âme, le temps d'amasser un pécule, n'auront pas de désillusions. Ils s'en retourneront, satisfaits, après avoir trouvé ce qu'ils étaient venus chercher.

Pour le moment, je suis seul avec mes déceptions et mon inquiétude grandissante. Ce sont mes premières images de la ville et de ses habitants. Je les capte avec avidité comme s'il y avait urgence. L'urgence d'en finir avec les désillusions.

Désamorcer, le plus vite possible. Qu'on en finisse ! Et je continue à passer d'une rue à l'autre. Je revois certaines rues ternes et poussiéreuses. J'en impose le spectacle à ma mémoire. J'ai voulu venir ici ; je sais maintenant que je vais y rester. Il me faut prioritairement éliminer tout ce fatras qui m'encombre : ces amas informes de stéréotypes, d'approximations, d'émotions et de rêves. Il va falloir faire avec ce que je vois, avec ce que je m'empresse de voir. Je me surprends à chercher d'autres désillusions. Mais je suis de moins en moins attentif. Mon malaise me berce, je m'y complais. Tout en marchant, je m'éloigne des choses, comme si en prenant de la hauteur j'allais pouvoir assumer. Mais rien ne vient plus conforter mon spleen. Il n'y a plus d'ombre. Le soleil, presque au zénith, inonde verticalement même les rues étroites du carré. J'ai chaud, j'ai soif : il n'y a plus que cela qui compte. J'en ai assez vu pour le moment. Le programme est simple : rentrer chez Géo, aller manger à Ambouli puis faire la sieste.

*

J'ai mis du temps à réaliser où j'étais. J'ai dormi et rêvé agréablement. C'est le bruit du climatiseur qui m'a éveillé. Dans cette chambre aux volets clos, sans meubles, nue et blanche, étendu sur un matelas couvert seulement d'un drap, j'ai mis du temps à comprendre. J'ai cru un moment que j'étais dans une cellule de monastère mais les vibrations et les grincements du vieil appareil qui est près de moi m'ont rapidement forcé à chercher une autre explication. Mon esprit embrumé a fini par trouver. L'espace d'un instant il a été saisi d'étonnement et puis il a fait le point. Je suis dans une chambre obscure halluciné par un étrange bruit métallique mais dehors, c'est sûr, c'est Djibouti. Ce nom qui m'a tant fait rêver là-bas, loin d'ici, à Saint-Malo, à Laval. La Mer Rouge : je m'étonne de ne pas lui avoir donné la priorité ce matin. Pourtant, une sorte de tropisme me pousse toujours à me diriger prioritairement vers la mer. Ce sera toujours ainsi sauf, bien sûr, quand je serai trop loin d'elle pour que ce réflexe ait un sens. Au bord de l'océan, j'en suis certain, je serai l'enfant qui, sur la plage de Saint-Malo rêvait le monde fasciné par cet horizon, orée de tous les possibles. Sur le rivage, je serai en connexion avec tous les rivages du monde. Il n'y aura pas d'obstacles, il n'y aura qu'à tendre la main et écouter les vagues. Lorsqu'on a la mer à côté de soi, on ne peut pas se sentir prisonnier, on ne peut pas étouffer.

La Mer Rouge, elle n'est pas loin. Il me reste deux heures pour aller la voir, avant la tombée de la nuit. La Mer Rouge... Je persiste et je continuerai à appeler ainsi la mer qui baigne les côtes du T.F.A.I. Il y a quelques mois, une carte m'a convaincu que ce n'est pas le cas. Djibouti, Tadjourah et Obock donnent sur le Golfe d'Aden : un bras de l'Océan Indien bien séparé de la mer Rouge par le détroit de Bab-el-Mandeb. Mais je n'en ai cure. La mer que je vais voir ne peut être que la mer des trésors et des secrets de Henry de Monfreid.

Ça n'est pas loin. Aller sur la place, tourner à gauche, passer entre le *Palmier en zinc* et la librairie et continuer un peu. Je ne pourrai manquer, à gauche, les jardins du Gouverneur puis le palais. A droite, il y aura, une petite zone d'échouage et dans le prolongement, une jetée. Il me suffira d'aller un peu plus loin que là où je suis allé quand j'ai fui le mendiant lépreux. Un petit effort, il va falloir se jeter dans la fournaise.

Ça y est, j'y suis. Brutalement. Je ne l'ai pas entendue. A part une étrange odeur à composantes marines, rien ne me laissait deviner sa présence avant que j'arrive ici. Devant moi une jetée, à droite, une sorte de lagune derrière laquelle, au loin,

j'aperçois des cargos, des grues, des hangars. Tout près, il y a des bateaux échoués. La plupart sont en train de pourrir et laissent apparaître des membrures étranges. Je remarque tout de suite les mâts inclinés. Ce sont des boutres. Des vestiges... Pourtant, autour d'une coque, il y a des indigènes qui s'activent. Celui-ci est en cours de construction : un deuxième semble en carénage. Enfin une vision qui colle à peu près à mes rêves. D'autant que le palais baroque en face, semble soudain dans la lumière orangée, sortir d'un conte des *Mille et Une nuits*. Dans le jardin, quelques palmes oscillent traversées par un des risées brûlantes.

Il faut que maintenant je voie la mer de plus près. Je m'engage sur la jetée. A droite, c'est l'ancien port où un quai permet l'accostage de toutes sortes d'embarcations. Quelques boutres qui traverseront le golfe pour Obock, Tadjourah ou Aden. A gauche, une mer lisse, comme prise en masse par la chaleur, une mer qui lèche les blocs de basalte et de coraux sans daigner montrer le moindre signe de vie. Une mer qui semble morte, écrasée, vaincue par l'atmosphère. C'est, là encore, une grande déception. Pas de vent, un estran extrêmement réduit, pas d'algues visibles ; j'ai du mal à m'y retrouver. Je n'y plongerai que plus tard.

Je parviens à l'extrémité de la jetée. L'Orient disparaît. Il y a là le Club nautique. Sur une terrasse, des blancs attablés. En bas, des embarcations de plaisance. Ça n'est pas ma place. Je m'éloigne vers la ville. A peine quelques mètres et je remarque des silhouettes noires qui s'affairent autour d'énormes paquets recouverts de nattes. Il y a aussi des planches, des fagots, des seaux en plastiques multicolores, deux motos, des chèvres. Sur le quai une énorme quantité de marchandises hétéroclites qui vont finir par trouver une place quelque part dans la coque non pontée. Le chargement est laborieux, fantaisiste, improvisé mais finalement tout parvient à s'entasser. Le volume disponible me surprend. Combien de tonnes ? Un jeune chameau entravé, vient d'arriver dans la benne d'un petit camion: on lui trouve une place parmi les chèvres et les poules qui se sont échappées de leurs cages. Puis embarquent les passagers. Hommes, femmes, enfants qui, avec leurs ballots, parviennent à s'insinuer dans l'amoncellement des paquets et des caisses. Ce sont des Afars que je ne sais pas encore reconnaître. Ils vont à Tadjourah. Dans quelques mois, je serai avec eux. Plaqué sur une membrure, j'essaierai de lutter contre le mal de mer.

Pour une raison qui m'échappe, le boutre reste à quai. Le soleil est maintenant très bas. Deux voitures se dirigent vers le Club nautique, une autre en sort. Il est temps de rentrer. Plus tard je serai assez disponible pour laisser venir le coucher du soleil. Pour lui laisser le temps de s'enfoncer et de se déformer au contact du liquide épais dans lequel il s'engluerait.

Obock

Une semaine m'a suffi pour bien connaître Djibouti. Tout au moins le vieux carré colonial. J'ai commencé à prendre des habitudes. J'aimerais rester davantage. Mais ça n'est pas possible. Je ne suis pas touriste. Alors, j'ai accompli toutes les formalités nécessaires et j'ai rencontré un fonctionnaire de l'Enseignement. On m'a appris que j'étais affecté dans un village du Cercle d'Obock, dans le nord du Territoire, en pays Afar.

Obock, je ne veux retenir que cet unique mot. Des amis m'ont parlé d'un minuscule village perdu à plusieurs heures de piste de la mer, loin du chef-lieu de Cercle. On dit même que dans cet endroit fréquenté par des nomades, il n'y aurait aucune construction permanente à part le cube de maçonnerie couvert de tôle attribué à l'instituteur. Je ne veux pas l'entendre. Je n'en ai pas le courage. Je m'accroche à ce nom qui m'a fait rêver. Obock. Je vais m'immerger dans les secrets de la Mer Rouge. On m'a donné un billet d'avion. J'ai refait ma valise, je me suis rassemblé. J'ai figé une partie de mon esprit et je suis parti vers l'aéroport de Djibouti.

Au bar de l'aéroport, je vois ceux qui allaient se révéler être les pilotes consommer des whiskies-perriers. Personne ne semble s'en étonner. J'embarque à bord d'un antique appareil à l'arrière abaissé. C'est un D.C 3 qui doit dater de la Seconde Guerre mondiale. Il n'est pas facile d'accéder à ma place : le couloir central est étroit et bien sûr en pente. Il y a à l'intérieur cinq ou six blancs. Tous ne portent pas d'uniformes mais, si j'en juge à leur allure, ils doivent être militaires. Les autres, à peu près aussi nombreux, sont africains. Deux sont vêtus à l'européenne avec pantalons, chemisettes et lunettes de soleil. Celui qui porte une serviette doit avoir une fonction dans l'administration. Vers la queue de l'appareil sont regroupés des Afars dans leurs vêtements traditionnels. Certains ont des dents taillées en pointe. Ils n'ont pas un regard très amène sous leur abondante chevelure frisée, d'autant plus qu'ils ont de grands poignards ostensiblement attachés à leurs ceintures. Je suis intimidé au point de détourner le regard. Ce sont probablement des bédouins que je découvre ainsi pour la première fois dans des circonstances singulières : à l'intérieur d'un avion. Cet avion, il est vrai, est aménagé de manière très rudimentaire. Il sent un peu la guerre, un peu l'aventure. Une odeur attire mon attention qui n'est pas celle d'un avion. A l'arrière, dans l'allée, il y a quelques chèvres entravées à côté des bédouins. La porte de la cabine de pilotage est ouverte par laquelle on peut distinguer les deux pilotes. Je me rassure : ils semblent aussi à l'aise devant les boutons, manettes et cadrans que devant le bar de l'aéroport. Ils parlent fort toutefois, avec une certaine désinvolture. Deux passagers semblent les connaître et ne se privent pas de les interpeller. Les bédouins se taisent, drapés dans leur dignité. Les chèvres bêlent. La chaleur est terrible. Je regarde par le hublot : l'air épais se trouble au dessus de la piste et des terrains environnants. Tout est d'un jaune sale. Soudain, une fumée blanche s'échappe du moteur droit. Pétarades, vrombissements : l'hélice droite se met à tourner puis la gauche. La cabine vibre, le

bruit devient assourdissant. Je crois entendre le pilote parler de problèmes de pression d'huile. Cela n'inquiète que moi semble-t-il. Le régime du moteur augmente et l'avion va se placer en bout de piste. Les chèvres s'agitent, sont prises de soubresauts mais personne n'y prend garde. Je crois percevoir chez les bédouins une inquiétude que leurs airs hautains ne dissimulent plus tout à fait. Pour faire diversion, je m'amuse à penser que je suis dans une étuve et que l'on m'applique des vibromasseurs. Le bruit se fait insupportable faisant oublier la chaleur. L'avion s'élance enfin, vibre de plus en plus, semble hésiter et décolle enfin en direction de la mer. Les moteurs doivent fonctionner à plein régime si j'en juge au bruit. Pourtant, nous ne prenons de l'altitude que laborieusement. Mais ça ne me semble pas douteux. Je me détends un peu. Nous sommes maintenant au dessus de la mer. J'aperçois deux boutres près de la côte et un peu plus loin un cargo. Il nous faudra peu de temps pour traverser le Golfe de Tadjoura : guère plus d'un quart d'heure. J'aurais pu aller facilement à Obock en boutre mais ce n'est pas ce qu'on a décidé pour moi. Quant à la route, il n'y en a pas.

Soudain, l'avion perd de l'altitude. Je suis très peu coutumier des transports aériens mais je m'inquiète tout de même. L'avion descend assez nettement alors que nous sommes encore loin de l'autre rive. Je questionne du regard les autres passagers qui semblent indifférents. L'appareil descend toujours, la mer approche. J'ai le temps de distinguer nettement un voilier. Je vois des silhouettes s'agiter. Nous allons tomber. Mais non, l'avion remonte. Dix minutes plus tard, nous atterrissons sur la piste d'Obock. J'apprendrai plus tard que le pilote a voulu saluer un navigateur de ses amis.

N'était l'accablement dû à la chaleur et l'inquiétude sur le sort qui me sera réservé dans les prochains jours, je serais encore une fois inondé de déception. Durant les jours qui ont précédé, on s'est pourtant chargé de démythifier Obock. Je m'y suis préparé. Sans doute pas assez.

S'il elle n'était pas aplanie et débarrassée de ses cailloux, la piste ne se distinguerait guère du paysage environnant. Toujours les mêmes arbustes épineux éparpillés çà et là dans la caillasse, quelques autres plantes rachitiques dont le vert des feuilles est écrasé par le gris des troncs et des branches. Vers l'intérieur des terres, un paysage ocreux sale avec des touches plus sombres violacées. Il est irrégulier avec quelques hauteurs de plus en plus marquées mais rien n'accroche véritablement le regard. De l'autre côté, on peut voir le rivage bordé d'un liseré plus clair. La mer est immobile d'un bleu un peu terne. La lumière est intense mais le ciel n'est pas vraiment bleu. Il est souillé d'une poussière jaune sale alors malgré l'absence de vent. Bien que la piste soit très proche de la petite agglomération, je vois arriver une jeep et un Landrover. Ces véhicules ont été envoyés par l'armée et l'Administration civile pour amener les un à la gendarmerie ou à la caserne, les autres à la Résidence. Les bédouins aussi sont attendus car non loin de la piste je vois deux « chameaux » et quelques Afars qui posent hiératiquement avec leurs longs bâtons en travers des épaules.

Pendant le court trajet qui me mène à Obock, je mesure l'ampleur de ma déception à la vue de ce qui s'étale pitoyablement devant moi. Il n'y a qu'un seul bâtiment d'importance, c'est la Résidence du Commandant de Cercle où l'on me dirige. A gauche des habitations en dur. Elles sont basses, en bon état mais sans aucun charme. C'est là qu'habitent les quelques Européens d'Obock. Au-delà, en contrebas, des habitations plus nombreuses, serrées les unes contre les autres. Plusieurs sont recouvertes de tôles, quelques unes de ce qui me semble être des sortes de nattes. De prime abord, je vois une sorte de bidonville plutôt qu'un village

indigène comme je l'avais imaginé. Un peu en retrait comme un troupeau de tortues : ce sont les huttes traditionnelles des Afars avec leur forme ovale si particulière. Plus loin vers l'intérieur, au-delà des dernières habitations, j'aperçois ce qui me semble être comme une sorte de fort. Et déjà cette odeur. Une odeur nouvelle, difficilement définissable mais très prégnante, permanente. A la fois fétide et marine. En tout cas nouvelle pour moi. Elle m'accompagnera tout au long de mon séjour à Obock et y restera associée.

Dans un premier temps, tout n'est pour moi que déconvenue. Encore ! Tout ici me semble en réduction. Le village autochtone n'est pas un vrai village mais une agglutination informe comme j'en ai déjà vu à Djibouti. La mer, pourtant là, tout près, semble absente. Pas de vent, pas de vagues. Elle a été vaincue par la chaleur et ne semble pas en mesure d'en combattre les excès. Pas de port visible, pas plus que de boutres sur la mer. Il y a de la végétation à proximité immédiate de la résidence mais ailleurs ce n'est que poussières et rocaille. A cette heure, toutes les couleurs sont affadies, noyées, ternies par la lumière intense mais blafarde du soleil. Lorsque le moteur du véhicule qui m'a amené devant la Résidence s'arrête, je ne perçois plus aucun bruit sinon celui, lointain, d'un générateur électrique. Un jeune homme est venu m'accueillir. C'est un instituteur chez qui je logerai provisoirement.

Le soir, je suis courtoisement reçu à dîner par l'adjoint du Commandant de Cercle. A la résidence. L'endroit est plaisant. J'oublie les déceptions de la journée. De cette bâtisse émane un étrange charme colonial qui correspond à ce que j'attendais. La température a baissé ; je suis plus disponible. En outre, je peux, maintenant que les rayons du soleil sont fortement inclinés, toutes les couleurs se sont ravivées. Mes hôtes sont agréables, prévenants. Ce soir, en dehors de l'Adjoint et de son épouse, il y a mon collègue instituteur et, je ne sais pourquoi un gendarme. En fait, le but de cette petite réception est de m'initier. Ils ont bien compris que je n'ai encore aucune idée du fonctionnement de ce microcosme colonial fortement hiérarchisé, où chacun ajuste son comportement en fonction de la place qui lui a été attribuée. Je n'ai pas encore observé ce concentré de société européenne que seule la présence de ces autochtones inquiétants rapproche. Je n'ai pas encore été abusé par la connivence et la solidarité apparentes qui peuvent, à peu de frais, donner l'impression au naïf de faire partie d'une élite. A défaut du Commandant de Cercle que je ne verrai que lors d'une cérémonie officielle, je constate en tout cas que son adjoint est un homme courtois et manifestement compréhensif à mon égard. Je ne perçois chez lui aucune duplicité.

Au fur et à mesure que le repas se prolonge et que la chaleur se fait moins écrasante, l'euphorie gagne les convives. Alors que nous sommes confortablement installés autour d'une table, servis en mets et en boissons fraîches par un domestique qui me semble être éthiopien, le monde de la brousse, qui commence à l'orée du village, s'invite dans les conversations. Cette terre intérieure est manifestement mythologisée. Chacun y va de son anecdote avec un plaisir non dissimulé. On me parle de ces territoires où l'on s'aventure peu, de ses étrangetés, de ses mystères, de ses dangers. Des histoires inquiétantes de cynocéphales lapideurs, de bédouins castreurs, de serpents particulièrement vicieux, d'aventuriers devenus fous. On me parle d'un monde fantastique, inaccessible pour la plupart des Européens.

Veut-on me tester, apprécier l'impact sur moi de ces anecdotes ? Ressasse-t-on en se mettant à l'occasion en valeur ? Veut-on tout simplement m'informer, me mettre en garde ? Je ne le saurai pas. Ce ne sera que plus tard que je saurai que cette brousse, ou plutôt ce quasi désert de rocailles, on en parle d'autant plus qu'on y va

moins, qu'on le connaît moins. Peut-être ressent-on le besoin de justifier sa présence loin de la France en projetant des fantasmes sur ce monde peu connu qui commence si près. Ces Afars qu'on méprise ou, tout au moins, qu'on évite lorsqu'ils sont entassés dans le village, on les idéalise, on les magnifie, on les redoute aussi lorsqu'ils sont dans leur brousse. Je serai toujours troublé par cette permanente ambiguïté de la perception de l'autochtone par l'expatrié. Je ne pourrai y échapper vraiment.

La soirée se prolonge. Je commence à faire la part des choses. Cependant, je ne puis empêcher une vague crainte s'insinuer en moi. Comment pourrai-je vivre dans ce village complètement isolé où je dois exercer la fonction d'instituteur ? Wadi, c'est à plusieurs heures de mauvaise piste me dit-on. Loin d'Obock, loin de la mer. En fait, ce n'est pas un village. Le seul bâtiment en dur est celui de l'école et de l'instituteur. Deux pièces et quatre murs recouverts de tôle avec de simples panneaux en bois faisant office de fenêtre. Le reste : un campement plus ou moins saisonnier de sortes de tentes faites d'arceaux de bois et de nattes que l'on appelle ici toukouls. Les même que celle que j'ai aperçues en arrivant : les tortues... Pas d'habitants permanents à part les élèves et un autochtone chargé de l'entretien et de la préparation de la nourriture. Rien d'autre insiste-t-on. Pas de poste militaire, pas de générateur électrique et, bien sûr, pas d'eau courante. L'alcool ne fait qu'atténuer mon angoisse.

Je rentre en compagnie de Malgras, l'instituteur chez qui je vais loger en attendant le sort qui me sera réservé. Chez lui, c'est simple mais confortable. Il est célibataire contrairement à son collègue qui habite un peu plus loin. Sur le canapé, il y a un magnifique guépard : il ronronne. Il fait encore chaud. Je suis fatigué et un peu ivre. Nous ne parlons pas. Je vais dans ma chambre et m'effondre sur mon lit.

Le lendemain matin, quand je me réveille, il fait jour et déjà très chaud. Immédiatement, je me trouve immergé dans cette odeur troublante, celle que j'ai remarquée hier, qui semble s'insinuer partout. Je visite le quartier des fonctionnaires c'est-à-dire, à peu de chose près, le quartier européen. Ce sera vite fait : il n'y a qu'une dizaine de maisons sans beaucoup d'intérêt. C'est une sorte de petit quartier résidentiel sans âme. En ce qui concerne le village, on me déconseille d'y aller sans me l'interdire toutefois. Je m'en approche donc mais n'ose y entrer. Les quelques regards que je capte ne m'incitent pas à le faire. D'ailleurs, les branchages épineux disposés autour de certaines baraques ou cases ont sur moi un effet dissuasif même si je sais qu'en principe ils sont destinés à empêcher certains animaux sauvages de s'introduire inopinément. J'en resterai donc là, tout au moins à Obock.

Je résiderai environ trois semaines à Obock. Dans un premier temps je suis désoeuvré tandis que mon collègue enseigne à l'école. Il me semble y avoir peu à découvrir. J'ai dû envisager cette possibilité car j'ai amené dans ma malle *La recherche du temps perdu*. Je passe quelques après-midi à m'y plonger. Je sens bien l'incongruité de la situation, cela me plaît. Je m'extrais avec délice de l'atmosphère étouffante de ce poste colonial. Je vis tour à tour dans deux mondes absolument étrangers. Mais il m'est impossible de continuer à m'isoler ainsi. Je déroche. Je commence à profiter des matinées et des soirées pour sortir. Jour après jour j'apprivoise Obock. Le village autochtone me semble moins hostile. J'oublie un peu la tôle ondulée et je me laisse charmer par l'élégance des toukouls. Je constate qu'en contrebas du village autochtone il y a tout de même une petite jetée et quelques boutres. Je pense à Henri de Monfreid. Je me lève tôt pour percevoir des formes et des couleurs insoupçonnées. Les bruits aussi se révèlent. Bruits de nuits difficilement interprétables. Bruits de jours aussi. Les appels à la prière qui rythment

les journées, les cris des enfants qui s'égayent sur la place, les chèvres qui bêlent, les « chameaux » qui blatèrent. Je flâne sur la côte de corail entre le cimetière marin et la Résidence. Ce petit cimetière avec ses tombes blanches soigneusement alignées m'intrigue, m'émeut et, curieusement, étend son aura et donne de l'épaisseur à Obock en la rendant à son passé. Je rêve, je pense un peu aux curieuses destinées de ces hommes dont la plupart des noms sont effacés qui sont venus mourir ici dans un monde si différent du leur. Il m'arrive d'y aller la nuit à la recherche de je ne sais quelle révélation, quelle émotion. Aucun fantôme ne vient me révéler son destin mais je me laisse bercer par le clapotis de la mer tiède et, lorsqu'il n'y a pas de lune, j'observe, fasciné, les phosphorescences sur les marges des vaguelettes et j'imagine des traversées féeriques vers Hodeïda ou Aden. J'observe la résidence et ses balustrades en bois d'un autre siècle. Je suis dans cet autre siècle à l'époque de la fondation de la colonie lorsque Léonce Lagarde s'installait à cet endroit. Il avait vingt-quatre ans : mon âge.

Le jour, moi qui ignore presque tout de la mer et qui sais à peine nager, je me lance dans l'observation des récifs de corail. Je découvre avec stupéfaction mes premiers paysages sous-marins. Si proches de la côte, les couleurs explosent devant mon masque. Les jours passent, Obock me semble moins hostile. Quelques visages me deviennent familiers. Je commence à être connu. Mon hôte et moi sommes parfois invités à dîner par une famille de la petite colonie métropolitaine.

Un soir, nous sommes conviés chez le chef de la gendarmerie qui habite trois ou quatre maisons plus loin. Parmi les invités, il y a deux sous-officiers en uniforme. L'un vient certainement de la caserne d'infanterie de marine qui n'est pas très loin de nos habitations. L'autre dont l'uniforme est différent m'intrigue. Manifestement tous se connaissent et ces repas doivent être rituels. L'apéritif se prolonge. Après avoir ressassé des ragots sans importance, internes à ce petit monde européen, on en vient à évoquer les troubles des années précédentes. Je vois alors se déployer sans vergogne une grande méfiance vis-à-vis des indigènes que je n'avais pas encore remarquée. Il y a manifestement consensus à ce sujet et, à aucun moment, on ne semble envisager que je puisse avoir une appréciation différente. Nous sommes entre nous, il n'y a pas de fonctionnaire autochtone, nous pouvons parler librement. On se lâche manifestement, des verrous ont sauté. Toutefois, au moins en ma présence, on se garde de propos racistes. Par la suite, je constaterai que ce travers n'est pas fréquent ici. Par contre, il ressort de ce que j'entends qu'il y a un abîme d'incompréhension entre métropolitains et autochtones. Ici les autochtones, ce sont les Afars ; population noire restée majoritairement nomades et superficiellement islamisée. Pour nombre de mes interlocuteurs, les Afars d'Obock et d'ailleurs, même si l'un d'eux est Président du gouvernement du Territoire, sont une source de danger potentiel au même titre que les Issas. On semble ne pas être en mesure de suivre les arcanes de leur fonctionnement cérébral. Ces gens sont incompréhensibles, imprévisibles. Les qualités, rares chez nous, qu'on leur accorde volontiers sont compensées par des défauts rédhibitoires. Ce sont de bien étranges citoyens à qui pourtant on a accordé le droit de vote. (Il leur sera demandé de l'utiliser plus tard, lors du référendum sur... l'entrée de la Grande-Bretagne dans le marché commun.)

Pour l'heure, ces populations sont l'objet de suspicions diverses. Ce soir, on envisage la possibilité d'agitation à Obock. Ça n'est pas très crédible mais on se plaît cependant à l'imaginer. On s'amuse à se faire peur. A un moment, notre hôte gendarme, prend un air à la fois mystérieux et protecteur. En cas de soulèvement, ce qui, de son point de vue est très improbable, il a *un plan*. Tout en se mettant en

valeur, il veut nous rassurer. Comme il ne peut nous dévoiler un plan qui est, en principe, secret, il procède par allusions en prenant des airs entendus. Il faut que nous sachions qu'on a prévu le pire et qu'il est détenteur du pouvoir et du devoir de nous protéger. C'est un vrai professionnel qui ne peut nous révéler la subtilité de sa tâche ni les modalités techniques de ce qui a été envisagé pour notre bien. Il aimerait en dire davantage qui accentuerait son importance mais il ne peut tout révéler. Je crois comprendre qu'il s'agit, en cas d'agitation chez les indigènes, de regrouper la communauté européenne dans un endroit mystérieux en attendant les secours soit des miliciens du Groupement Nomade Autonome, les *Goumiers* sous les ordres du Commandant de Cercle, soit plutôt (c'est plus sûr) des militaires de la garnison d'infanterie de marine. Personne ne s'enquiert de ce qui est prévu pour le chef du village, l'instituteur issa, les quelques employés de l'Administration territoriale. Lorsque je pose la question cela semble surprendre les convives. Mon intervention est déplacée. Je dois me rassurer toutefois, tout ce monde est inclus dans le plan.

J'apprends au cours de cette soirée qu'il n'est pas question de faire appel en cas de trouble aux militaires de cette espèce de fort isolé à l'écart d'Obock. On ne les mettra à contribution qu'en dernier recours. Et encore...J'ai déjà entendu parler du Bataillon d'Afrique qui était autrefois en Afrique du Nord. Il est maintenant replié ici, à Obock. Les *Bats d'Af* qui s'y trouvent étaient sous le coup de condamnations graves lors de leur appel sous les drapeaux. Pourtant, il n'était pas question de les dispenser du service militaire. Ils devaient cependant être surveillés de très près. Alors, on les a dirigés vers cette sorte de pénitencier au régime et à l'encadrement militaire très particuliers. A Djibouti, j'ai déjà entendu parler plusieurs fois de ces *Bats d'Af*. Avec des airs complices ou entendus, on m'a parlé des brimades que subissent là-bas ces individus peu recommandables, certainement dangereux. Comme dans la presse à scandale, on m'a rapporté avec une certaine complaisance des exemples de mauvais traitement auxquels ils seraient soumis en s'empressant de les condamner dans la foulée avec des airs mi-égrillards mi consternés. Un mélange de voyeurisme de sadisme et de moralisme digne parfois de la presse de caniveau. Certaines histoires ne m'ont pas semblé crédibles. D'ailleurs, je le sais depuis que je suis à Obock, ces murs ne sont pas accessibles aux éléments extérieurs, autochtones ou métropolitains. Les *bats d'af* n'en sortent pas. Le mystère est soigneusement entretenu sur ce qui se passe à l'intérieur.

Ce soir, c'est différent. Nous avons parmi nous un témoin direct et justement il commence à s'exprimer à ce sujet. C'est l'adjudant-chef dont l'étrangeté de l'uniforme s'explique tout à coup. D'emblée, je remarque qu'il s'est construit une image à laquelle il va coller toute la soirée. Il se veut dur au cœur tendre, c'est manifestement dans ce rôle qu'il veut être vu. Il a l'air sincère mais je me demande où commence sa tendresse et jusqu'où peut aller sa dureté. Alors que les autres convives en viennent à évoquer les sévices dont seraient victimes les malheureux « *joyeux* » avec un mélange de gêne et de curiosité morbide, notre adjudant se fait plus abrupt, veut mettre les choses au clair.

C'est un personnage caricatural que j'aurais pu croiser dans les rues de Djibouti coiffé d'un képi blanc. Mais il n'a pas choisi la légion : le hasard des circonstances. C'est un colosse au crâne rasé et au visage buriné. Il parle de manière très directe avec fermeté même s'il se fait volontiers gouaillier. Il sait ce qu'on attend de lui : la confirmation des bruits qui circulent et, éventuellement quelques révélations. Il veut d'abord mettre les choses au point, rectifier certaines rumeurs. Selon lui, au *Bat d'Af*, l'encadrement quoique très sévère ne se livre pas à des sévices directs sur les hommes. Les punitions sont rudes et fréquentes car là-bas, on a affaire à des

individus récalcitrants et parfois dangereux. Il faut des gens de sa trempe pour les mater. En ce qui concerne les sévices, ils sont bien réels mais ce sont les *Joyeux* qui se les infligent entre eux. Par timidité, je n'ose pas demander pourquoi, si les officiers et sous-officiers sont au courant de telles pratiques ils ne font pas en sorte qu'elles cessent. Et puis, l'ambiance est au consensus. Alors oui, il est arrivé qu'on oblige les nouveaux arrivants à creuser leurs tombes quelque part dans la caillasse de la brousse pour les briser d'emblée en leur indiquant où s'arrêterait leur pitoyable destin s'ils ne se montraient pas à la hauteur, s'ils refusaient les règles tacites de ce monde carcéral. Sans doute les projets d'évasion étaient-ils accueillis favorablement dans ce milieu insoumis mais leurs échecs se font toujours payer cher. Les perdants, là-bas, ont toujours tort ; on les méprise. Les châtiments qu'on leur inflige sont probablement à la mesure des déceptions provoquées par l'effondrement des rêves insensés de ces têtes brûlées. Toutes ces tentatives sont vouées à l'échec. Si l'évadé ne meurt pas de soif ou d'insolation dans le désert, il sera forcément signalé par les nomades qui ont tout intérêt à le faire. Dans ce dernier cas, on ira le chercher. Dans le camion de brousse, on le ramènera avec les pelles et les pioches, enfermé dans la soute à outils. Bien entendu le retour se fait en empruntant les plus mauvaises pistes. Notre adjudant n'envisage absolument pas qu'on puisse intervenir pour mettre un terme à ces sévices. C'est, pour lui, un rappel permanent de la dangerosité de ces hommes. Quand on les met dans l'arène, ces fauves se dévorent entre eux. Toutefois, on ne les laisse pas s'entretuer, on intervient toujours à temps. Il s'agit d'éviter des morts fâcheuses. Pour cela, on n'hésite pas à infliger des punitions sévères mais classiques. Cela, notre convive, il sait le faire avec justice. Il protège les plus faibles des excès de cruauté des plus violents et tente de remettre sur le droit chemin ceux qui sont, pense-t-il, récupérables. Il doit le faire de main ferme, il le faut, mais il sait se montrer compréhensif. D'ailleurs, il les aime bien ses *Joyeux*. Il ne voudrait pas qu'on les brime injustement. Il n'est pas une brute, il tient à le souligner. D'une certaine façon, il maternelle ses *joyeux*. Dans un monde clos, il les protège, d'eux-mêmes, des autres. Nous qui l'écoutons, nous aurons sûrement de la peine à comprendre cela. C'est un dur au grand cœur, sévère mais sachant s'arrêter à temps. Consciemment ou non, il joue du contraste éclatant entre son aspect physique, la force et la violence qui émanent de lui et les propos qu'il tient qui se veulent très tempérés, très civilisés.

La soirée se termine. En rentrant, je m'interroge sur l'étonnant personnage que je viens de rencontrer. Je ne saurai jamais qui il est vraiment. Je ne connaîtrai pas son niveau de sincérité d'autant plus que, bien entendu, je n'aurai jamais l'occasion d'avoir la version des *joyeux*. Je le verrai toutefois une dernière fois lors d'une prise d'arme sur la place d'Obock.

11 novembre 1969. Sur la place dénudée, en face de la Résidence, on commémore l'armistice de 1918. Autour du drapeau, il y a quatre groupes en carré. Trois détachements armés forment trois lignes qui dessinent un grand U. Ils présentent les armes. D'un côté il y a les *goumiers* du groupement nomade autonome, la milice du territoire. Ils ont fière allure avec leurs uniformes tricolores et leurs sarouals. Leur maintien, par contre, laisse à désirer. Malgré tout, ce sont les dernières rutilances de l'Empire. Perpendiculairement, avec des tenues plus sobres mais impeccables, très tonique, très altier, très raide, un détachement de l'infanterie de marine, la *Coloniale*. On les dirait prêts à en découdre. Enfin, en face des *goumiers*, dans un uniforme étrange, je vois enfin quelques *Joyeux*. Sous une sorte de calot, ils ont tous le crâne rasé. J'observe attentivement ceux dont j'ai si souvent entendu parler sans les voir. Je suis en attente d'une révélation mais, bien sûr, elle ne viendra pas. Il est illusoire

de vouloir trouver sur le visage de ces hommes une explication. Je m'attendais, naïvement à voir des costauds au regard un brin provocateur, en tout cas assuré. Mais certains d'entre eux sont plutôt frêles. Ils présentent mieux les armes que les autochtones mais semblent égarés. Ils semblent dociles, inoffensifs. Bref ils sont sortables pour une cérémonie officielle. A quoi pensent-ils ? A des projets d'évasion ? Ruminent-ils une vengeance ? Peut-être qu'en fait ils ne pensent tout simplement plus. Je n'en saurai pas davantage. Ce sera la dernière fois que je verrai les *Joyeux*.

Complétant le carré, il y a un groupe plus informe. Autour du Commandant de Cercle en uniforme, les notables civils et militaires. Des officiers et sous-officiers de la gendarmerie et des troupes de marine. Des fonctionnaires noirs ou blancs en civil, le chef de village et quelques chefs de tribus. L'adjudant est là aussi, raide dans son uniforme. Malgré la distance, je le devine vaguement satisfait.

Autour de ce carré, il n'y guère de spectateurs à part des gamins venus du village attirés par ce spectacle insolite. C'est comme si tout le monde s'était rassemblé autour d'un totem protecteur : le drapeau qui flotte en haut du grand mât. Mise à part la légion étrangère qui défile certainement en ce moment à Djibouti, ils sont tous là en un flamboyant et fragile condensé de l'Empire colonial. Le spectacle est miniature mais haut en couleur. Les militaires sont en grand uniforme de parade. Les civils sont en costumes blancs immaculés. Les quelques épouses présentes, un peu en retrait, ont mis leurs tenues les plus élégantes. Je remarque un vieil homme très maigre qui cache sa difficulté à se maintenir debout par un surcroît de raideur. Il me semble rassembler en lui toute l'histoire locale avec son haut casque colonial blanc qui lui donne des airs hautains malgré sa taille modeste. J'ai le sentiment de l'avoir déjà remarqué à Djibouti : desséché, flageolant mais digne, le regard à la fois flou et ferme, dirigé vers l'intérieur, vers un autre temps. C'est un homme né au XIX^{ème} siècle, il a connu, sans doute, l'époque héroïque. Qui est-ce ? A-t-il connu Henri de Monfreid ? C'est probable. Je ne reverrai pas ce fantôme blanc.

Dans cette assemblée, le contraste est saisissant entre les Européens et les Afars des tribus. Dans leurs vêtements traditionnels, ils sont tout aussi altiers que les autres. Mais la souplesse de leurs gestes montre que cette attitude n'est pas que de circonstance. Elle leur est devenue une manière d'être ou, plutôt, de se présenter. Cette prestance leur est maintenant naturelle. Comme il se doit, en tant que chefs de tribus, ils ont été conviés à une cérémonie qui doit leur sembler énigmatique. Ils jouent le jeu sans, pour autant, se comporter en inférieurs. Ils ont daigné y venir. Leur présence fait certainement partie des clauses d'un contrat bilatéral entre les *Khorosti* aux caprices étranges et les « sultans » qui doivent bien savoir ce qu'ils font. Je donnerais cher pour savoir ce qu'il pensent vraiment ; comment ils envisagent l'avenir. Ils entérinent sans doute par leur présence un équilibre dont ils pensent qu'il est provisoire. Ils ne semblent pas impatients mais plutôt sereins. Ils savent sans doute qu'il n'y a jamais eu ici de conquête durable et profonde. Les apparences de l'organisation hiérarchique de la cérémonie sont peut-être trompeuses. Je soupçonne que ces hommes ont le sentiment de tenir les ficelles d'un équilibre complexe. Ils savent ce qui s'est passé ailleurs en Afrique. Leur intérêt immédiat est de maintenir un certain statu quo. Mais le jeu est très complexe, les partenaires nombreux et fluctuants. Les arcanes de la grande politique internationale leur échappent. Il y a trop de paramètres. Le peuple afar, n'ayant pas assez d'atouts dans un jeu trop subtil et totalement immoral finira par perdre après le départ de la puissance coloniale.

Je me prends à y penser. Les officiers qui sont là, les fonctionnaires, le Commandant de Cercle, pensent-ils aussi à l'avenir du Territoire ? S'en moquent-ils ? Exercent-ils leurs fonctions sans état d'âme ? Se sentent-ils des responsabilités vis-à-vis de ces populations chez lesquelles ils se sont installés pour quelque temps ? La situation pourra-t-elle rester en l'état ? Faut-il faire semblant de le croire ou vouloir le croire ? Je découvrirai petit à petit, entre cynisme et utopie, la multiplicité des réponses dans ce monde en apparence monolithique mais en fait très divers. Toutefois, trop se montreront indifférents à la destinée d'un territoire dans lequel ils n'auront fait qu'un bref passage.

Le surlendemain, l'Administration s'étant rendu compte qu'il n'était pas possible de m'envoyer à Wadi, on m'informe que je dois partir à Djibouti où on me donnera une nouvelle affectation. Là-bas, au Ministère, on me donnera consignes et précisions. Je sais qu'il s'agira d'un autre poste de brousse plus accessible et moins isolé dans le sud du Territoire.

Après avoir salué l'adjoint, je ne puis m'empêcher d'aller une dernière fois voir le petit cimetière marin. Je crains de ne pouvoir revoir la mer d'ici longtemps. Mais ces dalles blanches aux noms parfois effacés me troublent encore. Je suis en quête d'émotion. Devant la résidence qui fut celle du gouverneur Lagarde, je tente une plongée dans le temps. Deux boutres passent au large. Rien d'autre. De rares oiseaux sur une mer qui aujourd'hui tressaille légèrement. D'où je suis, aux premiers temps de la colonisation, la vue devait être la même. Mais qui étaient ces hommes dont on a conservé les tombes ? Pourquoi ont-ils été enterrés ici ? Ont-ils pu voir l'Obock des premières années de la colonie ? Et moi, à leur place, comment aurais-je senti les choses ? Je ne parviens pas à le savoir ni à le ressentir. Je devrai me contenter de savoir en lisant des témoignages, en consultant quelques archives. J'ai vingt-quatre ans, il y aura bientôt quatre-vingts dix ans que tout cela s'est passé. Pour moi une éternité.

Doutes

Hier, je me suis endormi différent. J'ai passé un après-midi et une soirée à flotter. Des flots de souvenirs m'ont saisi. Ma perception de moi, des choses s'est modifiée, graduellement sans que je n'y puisse rien. Les couleurs de mes sensations et de mes souvenirs ont glissé. Je n'étais plus vraiment moi-même. Du moins, tel que j'ai l'habitude de me ressentir. La surprise m'installait dans un état de sidération qui a fini par m'inquiéter. J'ai eu peur.

Peut-être, tout simplement, mon esprit commençait-il à faire le point. J'aurais été pris au dépourvu.

J'avais pensé à mon retour d'Obock, au village ou plutôt au lieu-dit dans lequel on avait finalement renoncé à m'envoyer, à cet échec que je me devais de partager avec les autorités. Je me suis souvenu de ne pas avoir été capable de compenser l'inconscience et l'inconséquence des décisions prises dans les bureaux de l'enseignement primaire. Il m'a bien fallu assumer mes insuffisances. J'ai pensé à mon retour peu glorieux à Djibouti, à ma honte et à mon départ humiliant, quasi clandestin, pour un poste de brousse du Cercle de Dikhil. As Eyla. On m'a envoyé dans un village où il y a une école à deux classes et un fortin tenu par la milice du Territoire. Un endroit où mon ravitaillement serait assuré et donc ma survie...

As Eyla, un des deux postes du Cercle de Dikhil, à plusieurs heures de piste de Djibouti, en territoire Afar.

Ça fait bientôt six mois...

Me voilà comme hier devant ma petite table de bois. Il faut que je pense à ce que je vais faire demain avec mes élèves, que je l'écrive sur le cahier ouvert devant moi et qui vient d'être à nouveau taché par une goutte de sueur. Préparer, vu mon niveau de compétence pédagogique, c'est bien le minimum que je puisse faire. Je peine, comme chaque après midi. A ce niveau de température mes pensées ne peuvent qu'être flottantes. J'ai l'impression que mon cerveau n'est plus en mesure que d'assurer ma survie, que toute réflexion lui demande un effort insurmontable.

Mon habitation, c'est un quadrilatère chaulé divisé en deux pièces garnies d'un lit de deux chaises d'une petite commode et d'une grande malle. Il y a aussi une étagère en bois sur laquelle j'ai disposé mes livres. Le sol est cimenté, nu. Aux fenêtres, des panneaux de bois peints en vert fixés sur des charnières. Depuis quelques jours, il y a du vent l'après-midi. Il n'est pas très fort mais suffisant pour transporter d'énormes quantités de sable fin et de poussières collantes qui pourraient recouvrir en quelques minutes mes meubles, le sol et surtout mes livres. J'ai fermé les panneaux dont les planches mal jointes émettent un sifflement incessant et par les interstices desquelles passe assez de poussière pour que je puisse m'amuser à tracer sur le bois de mon bureau, machinalement, des signes qui ne signifient rien. J'ai recouvert mon étagère d'un drap. Pour le reste, je ne peux rien faire. Aujourd'hui, le générateur du fort fonctionne. L'ampoule au dessus de ma tête est allumée alors que dehors, comme d'habitude, la lumière est à peine supportable. C'est la situation la pire. Au bout de deux heures de travail inefficace, je commence à sentir le goût et l'odeur de la poussière qui colle à ma peau. Le peu d'air qui s'infiltré dans la pièce n'est pas suffisant pour vaporiser l'eau qui me recouvre. Dès que je veux écrire ou tourner les

pages du livre qui est devant moi, je dois m'essuyer le visage et les avant-bras avec des torchons que je finis par jeter mouillés sur le lit derrière moi. Malgré cela, comme d'habitude, le bord de la table est luisant de sueur. Je hais cette ampoule bêtement pendue à l'extrémité de son fil. Que fait ici ce chalumeau ? Ses dérisoires 60 watts sont vraiment en trop. Elle me nargue. J'ai envie de l'arracher, de la piétiner, et d'aller affronter un ennemi moins mesquin.

Car le soleil, dehors, il ne donne pas dans la demi mesure. Ça m'est déjà arrivé de partir marcher dans la brousse en plein soleil. Au moins, la sueur s'évapore au fur et à mesure qu'elle est produite. Et puis l'activité physique poussée à ses limites, le plaisir de l'exploration dans la solitude de la brousse m'ont aidé à supporter l'énormité de la chaleur. Je suis revenu épuisé, déshydraté mais grisé par ces petites aventures. Mais il ne me reste plus grand-chose à découvrir à pied. J'ai arpenté tous les environs immédiats. Maintenant, les jours deviennent banals. La chaleur fait maintenant partie de mes obligations quotidiennes et je ne dispose plus de solutions pour l'atténuer. Il me faut la supporter entre quatre murs dans l'obscurité. Elle est un des éléments des contraintes et de l'ennui. Aucune bouffée d'adrénaline ne m'aide à la contourner. C'est maintenant l'ordinaire, le quotidien.

Il me faut écrire avec un stylo qui me glisse entre les doigts. C'est pourtant ce que j'ai de mieux à faire puisqu'à cette heure il me serait impossible de dormir. J'écris peu en France. Parce que cela me demande, comme pour le reste, d'immenses efforts pour un résultat médiocre. Mais aussi parce je suis obligé d'égrener des banalités quasiment touristiques pour ne pas avouer ma déception, mon cafard même, à ceux qui m'ont vu partir plein d'espoirs et d'enthousiasme. Ma déception est une maladie honteuse qu'il m'est impossible d'avouer. Le contraste entre ce que j'ai rêvé et la réalité est trop grand. Je me ridiculiserais. C'est ma faute ; je ne me suis pas informé avec précision avant mon départ et j'ai pris bien soin de filtrer les quelques renseignements qu'on me donnait pour qu'ils ne sabotent pas mon rêve. J'allais au pays des *Secrets de la Mer Rouge*, ce qui avait de quoi en épater plus d'un. J'allais sur les traces de Rimbaud ; ça ne pouvait pas être banal. Mon ignorance était d'autant plus grande que je l'entretenais soigneusement pour ne pas égratigner le mythe.

Je n'ai qu'à m'en prendre à moi-même. Quand je me suis porté volontaire pour la Coopération, c'était, clairement, pour éviter l'encasernement. De manière moins consciente, c'était aussi pour vivre sous les tropiques quelques rêves d'enfance. Je n'avais pas voulu détruire cet autre moteur : je devais entretenir à tout prix l'impression que j'allais continuer ici les grisantes errances orientales de ces dernières années. J'avais besoin d'accorder mes rêves et mes projets. Pour cela, il me fallait mythifier par avance mon séjour ici.

Il aurait pourtant suffi d'accepter de réfléchir un peu. Quand on m'a nommé ici au titre de l'Aide Technique, la machine administrative m'a pris en charge et a plaqué sur moi une fonction. Mon nom est dans des registres et des cahiers à Djibouti, au Service de l'Enseignement. J'ai un contrat pour effectuer un travail particulier à un endroit déterminé durant un temps nettement précisé. Je connais mes charges horaires, la date de ma libération. Cela fait partie de mes obligations. Je suis un élément d'un organisme qui a bien cadré ma vie pour deux ans. Pas de flou, pas d'improvisation. Il n'y a pas de place ni pour le rêve ni pour l'aventure.

Ça fonctionne comme en Métropole. Tellement d'ailleurs qu'il arrive qu'on oublie que le nom qui est inscrit là, sur un papier, à côté du nom d'un village, doit s'alimenter et, si possible survivre. Car, y penser, aurait des conséquences fâcheuses. Il faudrait envisager de mettre à la disposition du nom maintenant incrusté sur le papier un

véhicule tout-terrain bien trop onéreux pour une aussi piètre fonction. Quant à la fourniture d'un fusil, ce serait indécent de la part d'une institution dont le but est de répandre le savoir.

Après le burlesque épisode d'Obock, je suis revenu à Djibouti défait. J'étais content de la retrouver. Je l'ai pourtant quittée Djibouti sans trop de regrets et avec pas mal de curiosité : j'allais enfin connaître l'intérieur du Territoire, sa « brousse » et ses nomades. Et en effet, au début, tout allait bien : je découvrais. La piste, la traversée du Petit et du Grand Bara dans un camion avec des chèvres et des bédouins a été rude pour mes vertèbres mais je vivais un safari dont la poussière et la chaleur constituaient le décor obligé. Ça allait continuer ainsi : à cent à l'heure. On avait prévu pour moi un palier de quelques jours à Dikhil, petite agglomération où se trouve la résidence du Commandant de Cercle. Une petite semaine de parenthèse pour flâner dans la palmeraie, rencontrer la très petite colonie métropolitaine. Là aussi, j'étais encore ailleurs. Chez des collègues, le soir, les discussions se prolongeaient durant lesquelles il était question de désert et de brousse sublimés... Toutes sortes d'anecdotes étaient évoquées à mi mot sur le monde mystérieux et fantastique que j'allais avoir le privilège de découvrir. Puis, dans une Jeep, a nouveau la piste, les hauteurs violettes, les épineux et les cailloux noirs. L'arrivée à As Eylal a été plutôt plaisante ; surtout grâce à ce fortin blanc crénelé qui semblait sorti d'un film d'aventure avec son drapeau tricolore haut placé qui semblait défier le désert et contrastait vaillamment avec les étendues ocracées. C'était, bien entendu, la principale construction du village qui n'écrasait pas trop, cependant, les quatre ou cinq autres constructions en dur. N'était son éblouissante et dure blancheur, ce fortin était plutôt avenant. J'étais dans un film dont il était le décor principal. Ces quelques jours ont été riches en sensations en nouveautés. Et puis surtout, j'étais encore dans l'action. Il se passait toujours quelque chose que j'accueillais favorablement. Même quand, après avoir vu le chef de poste, j'ai pu voir cette habitation qui m'était destinée où je me morfonds maintenant. Ce jour-là son dénuement ne m'a pas inquiété outre mesure comme s'il se fût agi d'un gîte d'étape pour broussard. Certes les deux scorpions qui j'y ai vus dans la poussière m'ont rendu un peu nerveux mais j'ai vite oublié l'incident après avoir nettoyé le sol et tué les importuns.

C'était il y a quelques semaines... As Eylal était une étape où, quelques décennies auparavant j'aurais peut-être pu préparer une caravane à destination des hauts plateaux de l'Abyssinie. Dans l'ivresse de l'action, j'aurais peut-être surmonté ma peur et alors je ne me serais pas posé de questions. Pour vivre j'aurais monté une expédition, cherché des marchandises, négocié avec les indigènes. Comme dans les livres. Je ne m'avouais pas ces fantasmes, je savais bien que je n'avais pas l'envergure. Et pourtant, jusqu'à mes premiers jours dans ce village, il m'a été impossible de réfléchir à la raison de ma présence dans ce petit village aux confins du Territoire.

Mais qu'est ce que je suis venu foutre ici ?

Bien sûr, la fonction qui m'a été assignée n'était pas de commercer ; ni même d'explorer la région, ni de faire de l'ethnologie, de la géologie ou de la botanique. Non, ici, je suis instituteur, comme je l'ai été durant quelques mois en Métropole. Sauf que je suis détaché par le Ministère de la Défense. Mêmes horaires, mêmes vacances. Mêmes droits, mêmes devoirs. Cela me rappelle le petit bourg de Mayenne où on m'a expédié pour un remplacement l'an dernier. J'étais un peu désemparé et l'administration, sans état d'âme, n'avait évidemment pas hésité à m'y envoyer. Mais ici, la température doit approcher les cinquante degrés. Je n'ai pas vu

un nuage depuis mon arrivée. Il n'y a pratiquement pas de verdure. A deux pas d'ici, il y a des Afars chevelus qui, aux côtés de leurs dromadaires, portent ostensiblement leurs fusils en travers des épaules. A moins de cent mètres, il y a un fortin dont le rôle est de surveiller une frontière indécise quelque part parmi des amas de basalte et de tenter de contrôler les mouvements des caravanes entre les hauts plateaux abyssins et la Mer Rouge. Je suis, pour le moment, le seul Blanc en dehors du sergent-chef Goetz qui commande le poste et son petit fort. Et pourtant, je suis censé faire à peu près la même chose qu'en Métropole sauf qu'il n'y a pas de cours les après-midi. Si je n'étais pas accablé, je me moquerais de cette situation abracadabrante. Mais aujourd'hui, je ne suis pas d'humeur badine.

Les semaines se sont succédées au rythme officiel : les heures de cours et les récréations, les jeudis et les dimanches. A Djibouti, l'Administration fonctionne bien ; en tout cas suffisamment pour diffuser des circulaires surréalistes dans toutes les écoles de brousse. J'ai même l'impression d'en recevoir plus qu'en France. C'est probable : il y a celles d'origine métropolitaine et celles qu'on a concoctées dans les bureaux climatisés de Djibouti. Elles me parviennent sans aucun problème semble-t-il. Le chef de poste ramène le courrier de Dikhil, deux fois par semaine. Régulièrement, de multiples directives inapplicables qui me parviennent sous le couvert de monsieur le Commandant du Cercle de Dikhil. Quand ils ne peuvent pas activer la machine hiérarchique, les Services de l'Enseignement se sentent tout nus. Heureusement, il y a l'Administration générale et l'Armée... Il y a tous les tampons et signatures nécessaires. Tout est en règle. Là-bas, à Djibouti, pas très loin de la Place Rimbaud, à côté de leurs climatiseurs, les « Assis » doivent être satisfaits : la machine est bien huilée ; peut-être sont-ils indispensables. J'ai lu ces consignes solennelles, impératives et parfois comminatoires. Depuis que je mijote ici dans la brousse, j'ai cessé d'être éberlué par ce que peuvent oser des bureaucrates, je n'ironise plus. Ce n'est évidemment pas le but poursuivi mais je me sens tout de même agressé. Inconscience, bêtise, désinvolture ou habitudes ? Je m'en fous. Je sue, je doute, je ne sais plus très bien où j'en suis et je reçois ces conneries que je me crois encore obligé de lire. Bientôt, j'oserai : je les jetterai à la poubelle. Mais il me faudra acquérir un peu d'assurance. Juste un peu pour compenser les doutes qui me rongent.

Mais qu'est ce que je suis venu foutre ici ?

Mon aventure échoue ici entre quatre murs blancs, une porte et des panneaux de bois peints en vert. Chaque après-midi, c'est ainsi, je m'en veux de ma naïveté, de mon aveuglement, de mes illusions. Je ne peux pas fuir, revenir en arrière. Il n'y a pas de solution. Je dois tenter de durer, de ne pas craquer. M'engourdir dans la monotonie et la médiocrité. Résister, ne pas perdre la face, cacher ma déception et mon désespoir. Surtout, qu'on ne vienne pas ici constater mon échec, mon incapacité ou mon effondrement. Qu'on n'ait pas pitié de moi au point de venir m'évacuer vers Djibouti ou la Métropole. Je sais que c'est déjà arrivé sur le territoire, on m'en a parlé sur un ton et avec des regards que je n'ai pas aimés. Avec une compassion dont la fausseté m'éclatait au visage. Des planqués dont une des occupations est de supputer les chances des nouveaux arrivants : ça fait un sujet de conversation croustillant. Résisteront-ils à l'épreuve de la brousse ?

On en parle, incidemment, en hochant la tête avec compréhension. Ah, oui ! Il y en a qui craquent, ça arrive... C'est vrai, ce n'est pas facile de vivre là-bas, en brousse, tout le monde ne tient pas, il faut avoir de la trempe... Mais comme ce sont des volontaires, généralement, ça se passe bien. Pas toujours... Par exemple, ce jeune instituteur qu'un médecin de l'Armée a trouvé effondré et en pleurs devant son cube

de pierres lors d'une tournée de brousse. Il a fallu le rapatrier. Pauvre jeune homme, il n'était pas fait pour ça. Il ne se connaissait pas... Quand même ! Quand on vient ici, il faut avoir un minimum de force de caractère... Et d'équilibre ! La brousse, c'est pas pour les rigolos ! Ah, oui, il y en a eu certains qui sont devenus un peu bizarres. Vous comprenez ? Il y en a même un qui, paraît-il, tirait chaque soir au revolver sur les murs de son habitation... A As Eyla justement. Celui-là est tout de même resté jusqu'à l'échéance de son contrat. Vous comprenez, la solitude, la chaleur... C'est normal que certains instituteurs aient le coup de bambou... C'est bien arrivé à un chef de poste qui, après des mois à observer le désert, là-bas, du côté du Moussa Ali, s'est mis, une nuit, à lancer des grenades par dessus le mur d'enceinte pour tenter de repousser l'armada de boutres qui l'encerclait. Peut-être avait-il forcé sur le whisky ? ça arrive là-bas. C'est compréhensible... Vraiment, la brousse c'est pour les gens très équilibrés et surtout expérimentés, pas pour les amateurs...

Je ne sais plus ce que je suis venu faire ici mais c'est trop tard. Je ne veux pas être un sujet de honte ou de commisération. Je ne serai pas du nombre des perdants, de ceux qui ont échoué dont on parlera plus tard avec une fausse pitié. Je ne vais pas non plus devenir cinglé pour entretenir les mythes de quelques uns. Je vais tenir, tout en résistance, tout en inertie mais je vais tenir. Il ne faut pas que Goetz remarque quelque signe de faiblesse. Peut-être a-t-il des consignes en ce sens. Alors justement... Mes plaintes et mes regrets, je vais les garder pour moi entre ces quatre murs blancs. Pour l'instant, j'ai l'impression de donner le change. Je mange au fort avec Goetz. Il me trouve certainement inexpérimenté. Peut-être également léger et désinvolte. Voire puéril et ridicule comme lorsque le factotum du chef est venu me secourir alors que j'étais poursuivi dans la cour, par l'oryx, mascotte du poste, dont je m'étais approché imprudemment. J'ai été mortifié par les sourires mi indulgents mi méprisants des miliciens indigènes. J'ai fait exactement ce qu'il ne fallait pas faire : m'approcher inconsidérément d'un animal encore sauvage et fuir stupidement à son premier tressaillement. Il ne pouvait voir là qu'une incitation à me poursuivre, les cornes baissées. Goetz l'a évidemment su et s'est contenté de m'inciter à plus d'attention et de sang froid. Je dois lui sembler inconscient et léger. Mais c'est peut-être mieux ainsi ; cela me permet de lui cacher l'essentiel. A table, je ne laisse transparaître aucun doute, aucune faiblesse. Du moins, je l'espère.

Je n'ai pas à me plaindre du Chef de Poste. C'est quelqu'un de très différent de moi, c'est l'évidence, mais j'ai confiance en lui. Il est direct, sans manières. C'est un Alsacien qui, dans un premier temps, m'a paru un peu rustre. Son accent ne faisait qu'amplifier cette première impression. Avec le temps, peu à peu j'ai compris que ce n'était pas le cas. Malgré nos histoires très différentes, nous échangeons et c'est souvent intéressant. C'est étonnant : il n'y a pas de problèmes entre nous, entre l'instituteur gauchiste (ou qui se croit tel) et le sergent-chef Goetz, militaire de carrière dans l'Infanterie de Marine. Le chef est sûrement subtil même si la lenteur de son élocution et la rareté de ses propos m'a donné l'impression du contraire. Je suis une énigme pour lui comme il l'est pour moi. Parfois, ses questions me semblent insidieuses. Peut-être se demande-t-il, lui aussi ce que je suis venu foutre ici. Il y a évidemment de la curiosité et un peu de méfiance de sa part. C'est forcément un homme d'ordre et mai 68, c'est encore très récent.

Nous nous découvrons. Un peu, par fragments. Nous nous sommes certainement, l'un et l'autre, donné inconsciemment des limites à cette découverte. Il nous faut garder les distances parce que nous sommes tout les deux isolés dans un quasi désert dans un monde qui nous échappe pour l'essentiel. Je sais que nous avons plusieurs mois à vivre ensemble et qu'au bout du compte, nous ne nous serons pas

livrés. Il restera un quant-à-soi mais, je l'espère, de la confiance et de la cordialité. De l'amitié, je ne pense pas : l'enceinte de ce petit fort de brousse risque de rester trop élevée. Même quand parfois, le soir, nous buvons du schnaps Goetz ne se livre pas. Simplement il parle légèrement plus fort mais tout aussi lentement. Il ne baisse pas la garde. Il a certainement raison : d'ailleurs, moi non plus je ne m'épanche pas. En fait, nous parlons d'à peu près tout sauf de ce qui nous implique vraiment. Nous ne créerons probablement pas de liens durables mais Goetz m'aura aidé ne serait-ce que par son calme apaisant. Je me demande bien ce qu'il lui restera de moi. Malgré notre faible différence d'âge, je me sens parfois comme un gamin à côté de lui. C'est peut-être ainsi qu'il me voit ; un irresponsable égaré aux fin fonds de la brousse qu'il est obligé de prendre un peu en charge. Un amateur désinvolte. Un peu ahuri.

Amateur, c'est bien ainsi que je me perçois. Désinvolte ; seulement en apparence. Ce n'est qu'une posture, d'ailleurs incomplète, destinée aux autres mais aussi à moi. Car pour être désinvolte il faut être sûr de soi, avoir un certain détachement aussi. J'affiche, comme je peux, cette attitude pour me protéger. Je parle de tout sauf de ce qui me préoccupe vraiment. J'engage des conversations légères. Je suis ostensiblement superficiel ou bien je parle de sujets qui ne m'impliquent pas. En tout cas, je n'évoque pas de mes vrais malaises. Quand je vais me balader à pied dans les environs avec mon bâton, mon chapeau et mes sandales d'Afar, il se pourrait que pour le Chef et pour les villageois j'aie perdu quelque peu le sens des réalités. Duduche au pays des Afars... Bientôt, je me promènerai avec un colt au prétexte (pas tout à fait injustifié) de me protéger des animaux sauvages. Je serai alors, le temps d'une exténuante randonnée, dans un western de Sergio Leone. Mais je ne tirerai pas sur le plafond de ma chambre...

Je m'ennuie un peu. Non pas parce que je ne trouve rien à faire mais parce que mon accablement m'empêche de faire ce que je voudrais. A ce niveau de température, tout devient difficile. Lire, écrire. Je le fais avec beaucoup de peine : un tout petit peu. J'ai pensé à apprendre un peu d'afar : mais je ne parviens pas à mémoriser, je piétine. Le temps passe et m'échappe : je résiste, je survis. La chaleur m'engluie. Il me semble que c'est Malraux qui parlait de *transformer en conscience la plus grande expérience possible* ou quelque chose comme ça. Et moi je somnole et le temps passe que je n'utilise pas ou médiocrement C'est dérisoire. Et peut-être aussi du gâchis.

Que s'est-il passé depuis quelques semaines ? Je me souviens de journées monotones. Lever à l'aurore. Je me suis endormi la veille, tard comme d'habitude, sur une couche imprégnée de sueur : lorsque, enfin, la courbe descendante de la température a croisé la courbe croissante de mon épuisement. Je me suis réveillé plusieurs fois assoiffé. A chaque fois, j'ai bu de l'eau tiède et saumâtre avec un peu de sirop. Nous sommes maintenant en « hiver ». Depuis quelque temps, il y a le matin un peu de fraîcheur : je chauffe sur mon réchaud à gaz de l'eau que je mélange avec du café en poudre, j'ajoute quand j'en ai, du pain de brousse et de la confiture ; le plus souvent, je ne dispose que de biscuits. Puis je vais devant le bâtiment juste à côté pour rassembler mes élèves. Généralement ils sont tous là. Plusieurs ont d'ailleurs dormi à même le sol juste à côté de l'école. En début d'après-midi, je vais au fortin. Abdi, le factotum du chef de poste, qui ne s'occupe pas seulement de nourrir et de surveiller l'oryx, a préparé un repas. Assez souvent à partir de chèvre puisque c'est la seule viande que l'on trouve ici. Exceptionnellement, il y a de la gazelle quand le chef a réussi à en tuer une lors de ses tournées ou quand un bédouin est venu lui en proposer une. Il y a tout de même

autre chose lorsqu'une livraison arrive de Djibouti. Et puis il y a les conserves. Nous disposons toujours de ce fameux pain de brousse fabriqué à Djibouti. Gris, avec une croûte très épaisse, il est censé se conserver longtemps. Il faut dire qu'il semble déjà rassis au moment de la vente. Mais bon, c'est déjà pas mal. Surtout, il y a des boissons fraîches. Il y a au moins un réfrigérateur dans le poste. Alors, en prime, nous avons parfois de la glace. Et, au dessus de la table, il y a un ventilateur. Le repas du midi est un bon moment d'échange et de détente. Ensuite, le chef se retire dans sa chambre pour une sieste de trois heures environ. Il m'a proposé de rester dans la salle à manger pendant les heures les plus chaudes mais il m'a semblé nécessaire de ne pas accepter. J'avais à assumer les conséquences de mes choix entre mes quatre murs blancs. Trois, peut-être quatre fois, j'ai cédé à la tentation. Alors, je me suis assis sous le ventilateur, dans le grand fauteuil d'osier dont les interstices laissaient s'évacuer ma sueur. Malgré la chaleur et les mouches, j'ai eu alors assez d'énergie pour lire. Alors que ronronnait le générateur du poste et que claquait et frissonnait le ventilateur au dessus de ma tête, je me suis remis à la lecture de la *Recherche du temps perdu*. J'ai lu les premiers volumes à Obock. Dans quelques semaines, j'aurai bientôt fini les derniers dans un fortin du désert afar. Bien entendu, il y a eu de l'affectation, du snobisme peut-être, dans le choix des quelques livres qu'il m'était possible d'emporter. Il doit en rester quelque chose ici mais c'est à usage interne puisque j'ai évité de montrer mes livres à Goetz. Et puis j'ai une excuse partielle : avant de venir ici je pensais vaguement que j'aurais du mal à m'occuper. Comme je lis très lentement et qu'il m'arrive souvent de relire certaines phrases, Proust aura effectivement tenu une place importante dans mon emploi du temps. C'est étrange, presque comique, il me permet de sortir un peu de ce désert des Tartares. Je jouis de ce paradoxe. Ce n'est pas vraiment ce qui était prévu mais ce n'est pas banal. Mon exotisme, ce sont les salons précieux, les émotions subtiles, les atmosphères feutrées et les phrases interminables. Les états d'âme, le passé. Alors qu'à quelques dizaines de mètres, il y a des bédouins Afars en armes, parmi les palmiers doum et les épineux qui vont peut-être partir au-delà de la frontière régler quelques comptes et que le chef, lorsqu'il aura fini de dormir, viendra peut-être m'informer de la manière la plus laconique du passage prochain d'un détachement de la Légion Etrangère.

Mais le plus souvent, l'après-midi, je végète. Je laisse passer le temps en attendant le soir. Je ne peux me fixer sur rien : seules des vagues de regrets et parfois d'angoisses submergent mon esprit et se confondent en une oppression avec la sueur qui m'inonde et m'empêche de m'assoupir.

Ici la nuit tombe brutalement et tôt. Je dispose d'une heure environ pour une promenade à pied. C'est sans doute le moment le plus agréable de la journée. Il fait moins chaud et je sors de ma léthargie. Pendant que le soleil s'approche de l'horizon, des couleurs enfin apparaissent qui me réconcilient avec ce désert de métal fondu, sans ombre, où tout l'après-midi est écrasé par le soleil vertical. Pas de reliefs, pas de couleurs, tout est écrêté, comme figé dans le même bain. Rien n'attire une attention de toute façons très amoindrie. Pour me promener, il me faut chercher l'anesthésie, l'anéantissement par l'effort afin de revenir, hébété, halluciné et somnoler enfin immobile dans l'obscurité et écouter le vent sans rien penser sans même me retourner malgré la sueur qui inonde mon dos et mon drap. Je l'ai déjà fait. Je le ferai sans doute encore lorsque je me sentirai trop mal. Mes promenades vespérales, c'est différent. C'est un petit plaisir que je m'accorde. Presque toujours le même il est vrai et je vais probablement commencer à m'en lasser. Mon circuit ne varie guère. Il y a d'abord le lit à sec de l'oued dont les rives portent les petites

taches grises et vertes des épineux sur les branches desquels parviennent à se maintenir des chèvres faméliques. Il y a un point d'eau auquel viennent puiser des femmes afar avec des outres dont je prends parfois conscience qu'elles proviennent des mêmes animaux. Ce sont des femmes : elles se tiennent à distance. Moi aussi. Ce n'est pas seulement pas respect des coutumes : elles ne parlent pas un mot de français et je ne vois pas de quoi je pourrais parler avec les quelques mots d'afar que je connais. Elles commencent manifestement à s'habituer à ma présence. C'est devenu un rite qui ne les étonne sûrement pas, elles dont la vie est tout aussi réglée que la mienne. Je pourrais sans doute m'approcher mais pour quoi ? Je me contente d'un petit signe dans lequel elles verront peut-être un peu de connivence. Puis je m'éloigne pour marcher dans le lit en amont ou en aval dans l'espoir d'apercevoir un animal sauvage. Evidemment, dans une région aussi aride, il y en a peu et ils sont très méfiants. Alors, je n'ai guère vu que quelques chacals qui détalait à mon approche et, une fois, un guépard qui s'est enfui encore plus vite. Des gazelles aussi. Retour au point d'eau. Il y a parfois encore quelques femmes qui s'éloignent vers le village courbées sous les énormes outres. Je remonte sur les berges et je marche parmi les cailloux de basalte. Je me retourne, le soleil est à l'horizon. A ma gauche, les hauteurs qui un moment étaient devenues presque noires comme les blocs sur lesquels je marche, prennent maintenant une teinte violette. Les buissons du bord de l'oued sont devenus verts tendre tandis que le lit prend une couleur orangée. Ce spectacle est devenu un rituel roboratif et curatif. Pourrais-je durer ici sans lui ? Je me retourne : la petite palmeraie est incendiée. Il est encore temps que j'aie flâner à côté des rigoles qui me semblent abandonnées et qui m'évoquent, je ne sais trop pourquoi, des civilisations mésopotamiennes disparues. Il me reste à longer le campement. Les tentes sont des sortes de dômes ovoïdes formés d'arceaux et de nattes. Je ne pénètre pas dans l'enceinte formée de branchages épineux mais au moins, les femmes ne se cachent plus à mon passage, les hommes ne m'ignorent plus tout à fait et les enfants s'approchent en riant. Je ne les connais pas, ces enfants nus ne sont pas mes élèves. Dans quelques mois, ils seront peut-être de l'autre côté de la frontière. Je m'interroge sur leur avenir, je pense à mes élèves qui leur ressemblent tant.

Il me reste à passer dans le vrai village des sédentaires. Il est petit, plutôt laid, fait de planches et de tôles. Il me fait penser à un bidonville miniature. C'est probablement la présence du poste et, plus tard, de l'école qui a incité quelques Afars à s'installer ici. Il y a aussi quelque Somalis et des Ethiopiens à l'ethnie indéfinie. Bref, une toute petite agglomération artificielle, près du fort, dans un quasi désert, là où il ne devrait y avoir que des nomades. Il y a là quelques boutiques minuscules dans lesquelles je vois des multitudes d'objets hétéroclites posés sur des planches bancales et éclairés par des lampes à pétrole. On y sent la chèvre et le bois brûlé. Le boutiquier semble importuné par ma venue mais j'ai compris que c'est une posture qu'il destine aussi aux autochtones : il semblerait que l'acheteur, démuné, doive se sentir en état d'infériorité pour obtenir ce qui lui est peut-être indispensable. Il y a longtemps que j'ai compris que dans ce fouillis il y a rarement ce que je cherche et qu'il y a tout le reste. En tout cas, le plus improbable peut brusquement apparaître à l'occasion du passage d'un camion de brousse : des boîtes de conserves d'origine inconnues, des chemises et des pantalons fabriqués en Inde, parfois un transistor et des piles, des casseroles. Les denrées de base sont le sucre, le riz, la doura, le thé, café et les bouteilles de coca-cola. S'y ajoutent le pétrole, les allumettes et les cigarettes. C'est pour ça que je m'arrête parfois au village. J'y trouve aussi du café en poudre et il m'est arrivé d'y trouver des bonbons.

Il fait maintenant nuit. Je rentre chez moi à la lueur de ma lampe de poche pour y déposer mes achats et me laver. Retour au fort. C'est le repas du soir préparé et servi par Abdi. Je resterai discuter un peu après. La soirée pourra se prolonger davantage si le chef décide d'aller chercher une bouteille de schnaps et de parler de l'Alsace.

Voilà, ce sont mes journées. L'école, les promenades, les repas au fort et la *Recherche du temps perdu*. Quand il n'y a pas cours, je m'attarde au lit Le temps semble plus long et c'est pire. Il n'y a pas de raisons pour que ça change dans les semaines qui viennent. Tout de même, il fera moins chaud. On verra bien. Et puis, en décembre, il y aura les vacances de Noël et j'irai à Djibouti. Les vacances de Noël ! Je souris. J'imagine soudain un père Noël déambulant parmi les tentes des Afars. Je ne sais trop si ça m'amuse ou si ça amplifie mon malaise.

Tout me pèse. Il va pourtant bien falloir que je pense à ce que je vais faire demain matin avec mes élèves. J'ai tendance à l'oublier quand je me morfonds. C'est pourtant pour ça que je suis là. Je veux l'oublier parce que c'est énorme, c'est insupportable et c'est inavouable. La vérité c'est que je suis incompetent. Goetz ne le sait pas. A Djibouti, on s'en doute peut-être mais on s'en fout. C'est pourtant évident, et c'est probablement une cause essentielle de mon malaise, je ne sais pas faire ce pourquoi on m'a envoyé ici. Dans les moments de vague à l'âme, je ne peux pas me raccrocher à la satisfaction d'un travail bien fait. Maintenant, je commence à avoir honte. Honte de mes lacunes, honte d'une prise de conscience trop tardive. Je voudrais m'enfouir sous terre, courir, fuir, reprendre tout à zéro...

C'était pourtant prévisible.

L'an dernier, en Mayenne, j'ai demandé à être instituteur remplaçant parce que je ne savais plus où j'en étais, parce que je n'avais pas pu trouver le calme suffisant pour réussir mes études. J'ai été un mauvais enseignant qu'on a trébuché d'un poste à l'autre. Les quelques conférences pédagogiques auxquelles j'ai dû assister n'ont pas changé grand-chose. J'ai fonctionné à l'instinct avec parfois des réussites. J'ai un peu appris mais ça n'a pas suffi. J'étais coincé, j'avais du mal à prendre conscience de mes lacunes. L'intellectuel amateur que j'étais avait du mal à accepter les contraintes professionnelles, à entrer dans le cadre rigide du métier d'instituteur. Mal dans ma peau, je n'ai trouvé d'issue que dans le rejet et la contestation d'une Administration stupide. L'atmosphère générale m'y incitait... Mon sursis arrivait à terme. Je voulais m'évader, voyager, fuir, me fuir. Enseigner en Afrique, pourquoi pas ? Tout se passerait mieux là-bas. Comme si enseigner en français à des enfants dont ce n'est pas la langue était plus facile. Je ne me suis pas posé la question ; j'ai dû refuser de me la poser. J'avais trop envie de partir et d'oublier mes échecs.

Chaque matin quand je vais chercher mes élèves je suis pris de scrupules. Ils sont d'âges variés. Certains ne comprennent pas un mot de français. Il faut leur apprendre à lire et à écrire. Il y a des techniques pour cela. J'en connais des bribes et il ne m'apparaît pas certain qu'elles soient bonnes. Alors j'improvise en m'inspirant d'un manuel édité à Dakar : *Doudou et Fatou*. Avec certains élèves, ça ne marche pas bien. Mais je ne peux pas m'effondrer. Alors je m'énerve et il m'arrive de brusquer un peu ces élèves qui ne peuvent pas m'arranger. Le fait de me dire que je suis responsable de ce qui arrive n'arrange rien. Bien au contraire : je tressaute comme une bête blessée. Je ne veux rien savoir, je ne veux rien m'avouer : ce n'est pas le moment de douter. Il faut qu'ils fassent d'avantage d'efforts. La colère passée, je me désintègre. J'ai honte de mon emportement. Quant à mon incapacité, j'accepte de la constater, un temps limité. Il m'est impossible d'aller jusqu'au bout ; c'est presque une question de survie.

Je suis désolé. Ces enfants sur lesquels je suis tenté d'imputer la faute de mes insuffisances sont pourtant de bonne volonté. Ils m'émeuvent par leur enthousiasme. Ils sont contents de venir en classe. C'est pour eux une ouverture sur quelque chose d'autre que leur quotidien. Pour eux, je suis plus qu'un maître d'école, je les distrais, je leur donne accès à un autre monde. Je leur prête des livres illustrés, je m'agite au tableau, je leur apprend à articuler des sons nouveaux et à tracer des signes. Ça leur suffit : ils semblent être satisfaits et m'en être reconnaissants. Je n'ai pas vraiment de mérite : il n'y a pas de télé, pas de radio, il faut dire que je n'ai pas de concurrent. Ils sont probablement comme beaucoup d'enfant du monde ; frais et spontanés. Ils sont ouverts comme leurs grands yeux qui attendent de moi l'impossible. Ils ne sont pas encore rigidifiés, tout est encore possible pour eux. Et moi, qu'est-ce que je fais avec ça ? Mon estomac se noue. J'ai presque envie de pleurer. Ils me bouleversent quand ils me demandent ingénument le soir s'il y a école le lendemain. *Berra sakou iskol yéni ?* Si ma réponse est négative, ils semblent sincèrement déçus et ma gorge se serre. Je n'ai pas mérité cette confiance totale qu'ils m'accordent. Qu'ai-je à leur donner en retour ? C'est vrai mes petits élèves me touchent. Je les aime sans doute. Mais ça ne suffit pas. Je suis un imposteur. Peut-être contre mon gré, je reste un charlatan. Par naïveté, par manque de courage ou de lucidité. Mais qu'est-ce que je peux faire ?
Qu'est-ce que je suis venu foutre ici ?

Visite de courtoisie

Soldats des confins de l'Empire

Aujourd'hui, je n'irai pas déjeuner au fort avec le sergent-chef Goetz. Hier soir, il m'a fait savoir que ce ne serait pas possible. Bien sûr, je n'ai pas demandé d'explications. Ça n'est pas la première fois que ça arrive. Pas de problème. D'ailleurs, nos rendez-vous quotidiens m'embarrassent parfois quand les sujets de conversation viennent à manquer. Je n'ai pas à me préoccuper pour mon repas puisqu'un goumier vient de m'amener une gamelle remplie de viande et de riz. Le chef m'a fait également parvenir une bouteille de bière dans un seau avec de gros glaçons jaunâtres. Je n'ai pas faim. Je décide d'aller faire un petit tour en direction de l'oued.

Il me faut passer non loin de l'entrée du fort. D'habitude, il y a là un goumier somnolent appuyé sur un pilier, parfois assis ou accroupi, en uniforme ordinaire. La tenue, probablement la vigilance, et certainement la motivation des sentinelles laissent à désirer. Je ne m'étonne pas de cette ostensible nonchalance. Il ne se passe rien ici. Il y a bien longtemps qu'il n'y a pas eu d'incident grave. Pas d'affrontements directs. Les tensions, les rivalités et les haines, il y en a mais elles ne se manifestent que de façon indirecte. Le travail du chef c'est surtout du renseignement et un peu de dissuasion. Quant aux goumiers, s'ils avaient vent d'un quelconque danger, leur attitude serait certainement différente. Quand ils ne se sentent pas menacés, le moins qu'on puisse dire c'est qu'ils n'ont pas l'air convaincus de l'intérêt du travail qu'on leur impose. Ce relâchement, Goetz le tolère. Ça ne doit pas lui être possible de faire autrement. Il ne supporte pas, par contre que la sentinelle s'absente quelques instants. C'est arrivé et j'ai pu le voir au bord de l'explosion. Pour les goumiers, c'est une limite à ne pas franchir. Pour le reste, il lui suffit que ses hommes fassent preuve d'un minimum d'attention quand bien même ça ne se remarque pas...

Aujourd'hui, ils sont deux gardes de chaque côté de l'entrée. Ils ne se tiennent pas vraiment droits. Ils semblent reposer sur une hanche tandis qu'une jambe reste légèrement fléchie. Mais il y a du nouveau : je remarque immédiatement qu'ils ne s'appuient pas sur l'encadrement de la porte mais seulement, par moment, sur leurs fusils. Ils attendent un événement qui ne saurait tarder car manifestement ils ne tiendront pas longtemps encore la position. Alors, comme des animaux en cage, ils font quelques pas sur deux ou trois mètres avec une drôle de tête mi-amusée mi-excédée. Puis ils reprennent la pose inclinée ; celle que j'ai remarquée maintes fois ; celle des bergers. En ce qui concerne l'uniforme, par contre, c'est impeccable : grande tenue tricolore avec capes et képis. A l'intérieur de l'enceinte on s'affaire. Les vas et viens des hommes sont rapides et rares. Les déplacements semblent justifiés par quelque chose d'imminent ; un événement aux conséquences impératives. On ne s'éloigne pas de l'endroit où on devra s'aligner tout à l'heure. Les fusils et les uniformes sont vérifiés par un Somali, le second du fort. On s'interpelle. Des ordres sont donnés. Je ne vois pas Goetz qui doit se préparer dans son logement.

Je ne suis pas surpris. J'ai déjà vu le fort s'animer de la sorte quand le chef a reçu la visite de gradés venus de Djibouti. Une fois ou deux, il s'agissait d'une visite officielle. Il m'en avait vaguement parlé les jours précédents sans faire de commentaires. Il lui fallait seulement me prévenir pour que je ne me trouve pas, par

inadvertance, nez à nez avec un de ses supérieurs à l'intérieur d'un terrain militaire. C'eût été inconvenant et surtout non réglementaire. Malgré son laconisme rustique, il laissait alors transparaître une très légère contrariété qu'il n'aurait bien entendu pas reconnue devant moi. C'était évidemment une obligation à laquelle il devait se soumettre et dans cette mesure, il ne manifestait aucun état d'âme. Mais c'était aussi une formalité sans intérêt qui l'obligeait à des préparatifs pesants et inutiles. Pour autant, il ne remettait pas en cause le fonctionnement de l'Armée. Les voyages-inspections de convenance des gradés, pour lui, ce n'est pas grave ; en tout cas secondaire. Goetz est un homme d'ordre. Il a intégré la nécessité des rites. Il passe, avec une sorte d'indifférence hautaine sur les dérives. Il assume les contraintes sans broncher ; tout au moins devant moi. Mais il n'est pas dupe. D'ailleurs, je suis convaincu qu'il réprovoque ces visites. Elles doivent lui sembler inutiles, futiles même. Il y a de la dérision quand il en parle : une tolérance sans complaisance. Ce qui le préoccupe, c'est l'efficacité, le travail sérieux, opiniâtre, sans cérémonie. S'il s'agissait de contrôler vraiment, de conseiller, de faire le point, ce serait différent. Mais ce sont des visites formelles ; pour ne pas dire touristiques. Je crois bien que Goetz aimerait qu'on l'oublie dans son fort. Qu'on le laisse faire, qu'on se contente de ses rapports. Les déplacements qu'il fait parfois à Dikhil ou à Djibouti devraient suffire pour garder le contact avec sa hiérarchie. Mais bon, ce n'est pas ainsi que ça se passe. Il fait avec. Il ne lui viendrait pas à l'idée de s'en plaindre à un civil.

Je me souviens que, ces derniers mois, quand je voyais au loin la poussière soulevée par les deux ou trois véhicules qui s'approchaient, je m'éloignais du fort. Je voyais le chef mal à l'aise dans son uniforme. Il semblait contrarié : on allait le déranger dans sa tâche. Il avait hâte d'en finir.

Goetz n'est toujours pas dans la cour et pourtant il y a manifestement, au loin, un véhicule qui s'approche rapidement. Les sentinelles l'ont vu et m'ont montré la colonne de poussière. Il faut que je parte. Comme les fois précédentes, je m'éloigne pour me poster un peu plus loin, à l'entrée du village. Cette visite m'indiffère. Quand même, je me surprends encore une fois, à vouloir y assister. Je me sens brutalement ridicule et puis je me rassure aussitôt : il n'y a pas beaucoup de spectacles dans le village d'As Eyla.

Tout à coup, à un peu plus d'un kilomètre la Jeep s'arrête. Le nuage gris et jaune retombe doucement. Y aurait-il un problème ? A peine le temps d'envisager les différentes hypothèses que la Jeep repart en trombe. Elle passe devant moi rapidement. Elle m'ignore superbement. Devant l'antenne et le fanion qui claquent et vibrent, il y a deux hommes. Le chauffeur est un milicien noir. A ses côtés, un européen en uniforme ; il porte des lunettes noires. Le véhicule ralentit, passe entre les deux hommes de garde maintenant figés au garde à vous et s'arrête dans la cour du fort devant Goetz et la rangée de goumiers. Je me suis rapproché à nouveau. Le moteur est arrêté. L'Européen en uniforme descend avec souplesse. Il porte le képi, une chemise et un short. Et brusquement, je ne vois plus que ça. Des chaussures noires, brillantes, surmontées de chaussettes blanches. Je ne puis détacher mon regard du spectacle. Des pieds noirs et blancs qui s'agitent en rythme et soutiennent un corps occupé à saluer. Pendant quelques secondes, je ne vois que ces pieds, ces chaussures et ces chaussettes. J'en prends conscience, je m'en étonne et je détourne le regard.

Je viens de voir, pour la première fois, l'adjutant Colonna. Après plus d'une heure de mauvaise piste, il a jugé nécessaire de s'arrêter, de lustrer ses chaussures et de changer ses chaussettes avant d'entrer dans le fort. Je ne sais pas encore que je le côtoierai dans un autre village, dans un autre fort, durant une année scolaire, à

Yoboki. J'ignore encore que je finirai par ne plus porter attention à la rutilance permanente de ses chaussures, que nous aurons des rapports très différents de ceux qui se sont institués avec Goetz mais qu'ils seront cordiaux.

En fait, la cérémonie d'accueil est rapide et plus simple que je ne l'avais prévu. Colonna salue Goetz, fait quelques pas devant les gommiers alignés dans un simulacre de revue puis rejoint son hôte sans être allé jusqu'au bout de la rangée. Bien qu'il se tienne très droit, il n'est pas raide comme il pourrait l'être en pareille occasion. Il a plus d'élégance que de prestance. Malgré ses lunettes noires, on devine un visage ouvert. Colonna a l'air radieux. Il est content d'être là et ça se voit. Il s'amuse, il a réussi à se mettre en scène un moment. Dans un fortin. Il sourit ; non pas du sourire hautain et suffisant de certains gradés, non. C'est un touriste heureux d'être arrivé à destination. Peut-être a-t-il joué une partition attendue par son collègue d'As Eyla. Il est possible que ce dernier se soit amusé à donner une allure quelque peu protocolaire à une simple visite de courtoisie. Car l'adjudant Colonna n'est pas le supérieur hiérarchique de Goetz. Les deux hommes exercent les mêmes fonctions dans deux postes de brousse. Si, le poste de Yoboki est un peu plus important que le poste d'As Eyla, cela n'a aucune conséquence. Pour Colonna, il n'a pas du être difficile de trouver un prétexte pour aller rendre visite au fort voisin. Par curiosité, pour changer d'air, Colonna est venu rendre visite à son collègue et voisin. La très petite cérémonie que les deux hommes se sont offerte n'était sans doute pas indispensable ni réglementaire. Il y a certainement eu une part de jeu, de caprice. Mais je n'en suis pas certain. Peut-être s'agit-il aussi d'un rituel compensatoire nécessaire et rassurant. *Docteur Livingstone, je présume...* Toutefois, je dois me l'avouer, il m'est impossible d'exclure que les deux chefs de poste se soient rencontrés pour échanger quelques informations officielles et confidentielles. Comme d'habitude, je ne suis au courant de rien.

C'est fini. Les gommiers se dispersent. Goetz n'a pas souri un seul instant mais semble tout de même satisfait entraîne son collègue dans ses appartements.

Je regarde les deux hommes s'éloigner. Que vont se dire Colonna, le Corse, et Goetz, l'Alsacien ? De loin, je ne vois plus que deux démarches. L'un est engoncé, l'autre volubile. Un homme soucieux aux pas lourds tandis que les jambes noires et blanches de l'autre semblent ignorer le sol avec enthousiasme.

Léger et souriant. C'est ainsi que j'ai découvert Colonna pour la première fois. En face de Goetz, je ne voyais évidemment que le méditerranéen, le Corse. C'était ce que spontanément il désirait probablement qu'on voie de lui. En première approximation, pour la galerie, à tout hasard. Il faisait le contrepoint à Goetz. Les deux frontaliers prenaient plaisir à se renvoyer leurs images. Si j'avais été moi aussi militaire, si j'avais eu alors le physique d'un barde ou d'un marin breton, j'imaginais que nous aurions formé un fameux triangle inscrit dans l'hexagone. Les soldats des marches se seraient répondu en passant par le cœur de la France. J'ai remarqué que mon origine n'a pas laissé Goetz tout à fait indifférent. Colonna aussi montrera son intérêt plus tard mais ça ne durera pas. Je ne suis pas des leurs. J'ai voulu éviter l'Armée, je ne suis qu'un civil égaré ici. Je ne puis que laisser ces deux-là à leur dialogue et à leur jeu de miroirs.

Ainsi, alors que son accent ne laisse guère de doute sur son origine, Colonna entend que nul n'ait de doute à ce sujet. Est-ce spontané ou en rajoute-t-il ? Je passerai des mois à Yoboki sans pouvoir trancher. Il ne parle presque jamais de la Corse. Ça ne doit pas lui sembler nécessaire puisqu'il est manifestement Corse. C'est ce que, consciemment ou non, son corps et son attitude disent très fort. Il n'y a rien à ajouter. Il s'est positionné dans un premier temps et ça lui suffit. Pour le reste, il est au

service de la France. Il n'a pas besoin de le prouver : son uniforme doit suffire. Ici, dans le T.F.A.I, Colonna est Corse pour les autres métropolitains mais Français pour les autochtones qui ne doivent pas voir en lui plus d'extravagance que chez les autres *Khorosti*. De la part de ce militaire, je n'ai évidemment jamais entendu de récriminations sérieuses à l'égard de son pays : aucune prise de position véhémement, aucune revendication autonomiste. Mais je sais bien que malgré la cordialité de nos rapports, je n'ai pas pu connaître vraiment Colonna. Pas plus que Goetz. Que pensait-il vraiment ? Et puis, la carrière militaire est parfois très courte...

Au premier abord, Colonna suscite la sympathie. Son uniforme dont il prend pourtant grand soin ne lui sert ni de garde-fou ni de piédestal. En temps ordinaire... Jeune, plutôt bel homme, avenant, il m'a parfois fait penser à un animateur de centre de vacances ou à moniteur de ski. Avec lui les choses ne semblent pas sérieuses. Sa seule présence a pour effet de dédramatiser les situations. L'adjudant Colonna sautille butine d'un air léger. Il me rassure. Avec lui, je suis en vacances. Son grade pour moi n'est qu'un mot. *Adjudant*. Quand me reviennent à l'esprit les histoires de bidasses, ce mot prend une connotation nettement péjorative et ça ne colle pas. Colonna est tout l'inverse d'un idiot épais et borné. Il a de la classe, prend les choses avec finesse et est accessible à la discussion. Malgré une certaine coquetterie, Colonna n'est pas superficiel. Comme Goetz, mais d'une façon différente, dans des conditions difficiles, il fait son travail. Il donne l'impression de vouloir tout contrôler et il semble y parvenir. Malgré quelques fantaisies qu'il distille pour la galerie, c'est d'abord lui-même qu'il contrôle parfaitement. En fait, il mène une vie austère. Il ne s'autorise aucun excès. Sa consommation de boissons alcoolisées est ostensiblement très faible quoique non nulle. Avec le recul, il apparaît que ses mots sont parfaitement choisis et mesurés. Quand il s'agit de parler, le Méditerranéen ne se laisse aller à aucun débordement. S'il a des passions, il les étouffe. Il ne laisse alors voir qu'un côté raisonnable qu'il compense par une franche affabilité. Je me suis parfois demandé si les choses étaient aussi simples que cela. Il m'a été impossible de détecter quelque sournoiserie que ce fût dans ses rapports avec moi mais je n'ai su que ce que je devais savoir. Bien entendu, Colonna ne se confierait pas à moi s'il avait des problèmes dans l'exercice de ses fonctions. Rien à signaler. En fait avec des chefs très différents, l'ordre règne autant à Yoboki qu'à As Eyla. Le Corse et l'Alsacien font leur métier.

Les deux hommes sont entrés dans la pièce qui fait office de salon et de salle à manger. Je ne suis évidemment pas convié mais il ne m'est pas trop difficile de deviner ce qui se passe. Ils sont entre collègues. Entre amis probablement pas. Au début, le Corse et l'Alsacien s'observent et se jaugent. Mais la pose s'estompe rapidement. Ils ne maintiendront que ce qui est définitivement incrusté en eux. Ces différences s'avéreront peut-être utiles. On se salue. Quelques banalités : la piste n'a pas été trop difficile, il n'y a pas eu d'incident. C'est bien. Les banalités sont vite épuisées. On va passer à autre chose. Mais il n'y a pas de connivence entre les deux sous officiers. La conversation a du mal à s'amorcer. Rapidement, elle embraye sur ce qui les réunit, sur leur fonction de gardien de la frontière. Après tout, c'est pour cela qu'ils sont là. Ils se sont portés volontaires pour assurer ce drôle de travail. Les deux soldats des frontières de l'hexagone ont choisi d'aller veiller sur les frontières du reste de l'Empire. Ils le font avec méthode.

Le territoire, les frontières, ... Dans les forts les cartes sont omniprésentes. Elles sont précises. Ce sont les références, les justifications de la présence des chefs de postes. C'est à partir de ces cartes que se prennent les décisions, c'est vers elles que l'on revient sans cesse. Goetz et Colonna sont les gardiens des confins. Ils

reviennent aux secteurs dont ils ont la charge. Leur préoccupation permanente : et si quelque chose d'important venait à leur échapper. Tout est indiqué sur ces cartes : les oasis, les déserts de cailloux, les plates étendues de marne, les reliefs, même les campements provisoires : des lieux-dits généralement déserts. Des cartes de géographie physique et humaine où les ethnies, les déserts et les montagnes sont traversés par une ligne pointillée insistante et imperturbable : la frontière. Elle est souvent rectiligne, ignore les massifs et les oueds, les peuples qu'elle sectionne sans vergogne. Parfois elle fait un angle droit que rien ne semble justifier. Puis elle repart dans une autre direction, aussi droite qu'auparavant. Elle est là, elle s'impose. Elaborée laborieusement dans les chancelleries, sa garde en a été confiée aux militaires. Elle est sacrée. On ne plaisante pas avec elle. Elle continue, raide et sérieuse jusqu'à la Mer Rouge et l'Océan Indien. C'est la frontière ; arbitraire et impérative, elle est clairement imprimée : nul ne doit l'ignorer. C'est pour elle que Colonna et Goetz sont là. De l'autre côté, il y a la Somalie et l'Ethiopie, d'autres Issas, d'autres Afars. Puis d'autres peuples, des villes, d'autres administrations d'autres armées, d'autres capitales.

Il faut veiller sur la frontière que rien ne signale sur le terrain. Le pointillé ne peut être reconstitué qu'à l'aide d'amers. Pas de poste frontière, pas de guérites, pas de pancartes, pas de routes. Chacun doit, en principe, justifier du passage de cette ligne virtuelle même s'il y a un petit décalage dans l'espace et dans le temps. On donnera des explications au poste, un peu plus tard, après avoir passé la ligne. C'est la frontière terrestre de l'Empire. La dernière ou presque... Bien sûr, les armées des voisins ne risquent pas de passer en force. Le Négus a de bonnes relations avec la France. Quant à Siad Barré, dictateur nationaliste de la Somalie voisine, son hostilité est larvée. Il revendique, en principe, le Territoire mais se garde de provoquer des incidents armés. Il sait bien que l'Ethiopie ne tolérerait pas qu'on la prive d'un débouché sur l'Océan Indien. La frontière est calme. Son tracé n'est pas menacé. Il n'y aura pas besoin d'envoyer un message à Dikhil pour demander l'aide de la Légion. Probablement...

Les états voisins se neutralisent plus ou moins. Bien entendu, ils ne se privent pas d'agir par l'intermédiaire des populations transfrontalières. Il y aura forcément, un jour, rupture du statu-quo. Il faut se préparer à cette éventualité. A ce jeu, il n'y a pas d'alliés ou d'ennemis définitifs. On se contrecarre, on se piège, on stipendie. L'immobilité de la frontière masque une situation instable qui peut dégénérer rapidement. Si ça arrive un jour, les chefs des postes de brousse devront l'avoir prévu. Il faut travailler en finesse avec les tribus, se renseigner, proposer de l'aide, conseiller et recevoir des conseils. Il y a des retournements, des querelles. Et puis des groupes passent de la zone de contrôle de Yoboki à celle d'As Eyla et réciproquement. Le but est de contrôler le trafic et surtout d'empêcher l'infiltration de groupes hostiles qui pourraient susciter des troubles. Le cas échéant, de les contrer pour les empêcher d'aller à Djibouti. En douceur si possible. C'est un travail de renseignement qui n'est jamais terminé : il faut sans cesse négocier avec les chefs, les sonder, discuter, marchander, obtenir leur bienveillance des uns et la neutralité des autres. Bien entendu, il faut aussi rendre compte en haut lieu après analyse et vérifications. La mission qu'on a confiée à six ou sept chefs de poste de brousse serait en réalité impossible s'il fallait faire respecter à tout prix les tracés des frontières. Les bédouins ignorent évidemment ces limites. On les laisse passer la ligne invisible à condition qu'ils ne s'aventurent pas au-delà d'une autre limite qui devient pour eux la vraie frontière. Une frontière ancestrale mais fluctuante dont le tracé se discute entre sédentaires et nomades sous le contrôle du chef de poste.

J'imagine Colonna et Goetz penchés sur les cartes. Ils s'interrogent sur le trajet d'une caravane, précisent la trajet d'une autre, s'inquiètent de l'apparition d'un campement à un endroit inhabituel, comparent leurs renseignements. C'est leur travail, c'est ce qu'on leur a demandé de faire. Ils en rendront compte. Ils ne se posent pas de questions. Ils sont là pour défendre les frontières de la France.

J'en viens à les envier. Non seulement ils ont plus de confort et de pouvoir que moi mais en plus, ils savent pourquoi ils sont là. Je m'apitoie sur moi-même. Mais ça n'est sûrement pas aussi simple. Ces militaires ne sont pas naïfs. Ils ont vu les anciennes colonies d'Afrique et d'ailleurs devenir indépendantes. Croient-ils vraiment qu'il faut s'accrocher à ce dernier fragment du continent africain ? Pendant que je m'interroge sur la pertinence de ma présence ici, sur l'enseignement de la langue officielle de la République, ils ne peuvent que s'interroger eux aussi sur l'intérêt de leur travail. Comme moi, ils pensent certainement que cette frontière aura bientôt disparu ou qu'elle ne sera plus celle de la France. De même que les quelques notions de français que je tente d'inculquer à mes élèves ne seront plus que des vestiges étranges dans quelques décennies.

Intermède

Juillet, salle d'embarquement de l'aéroport de Djibouti.

La petite salle est bondée. Il y a beaucoup de monde mais peu d'agitation. Je suis debout ; je n'ai pu rester en place. Et maintenant il n'y a plus un siège libre. Alors, de temps à autre, je m'appuie contre un mur ou un pilier le temps que le dos de ma chemisette soit entièrement imprégné de sueur. Je regarde ces gens autour de moi. Ils ne semblent pas me voir et c'est très bien ainsi. C'est comme si j'étais derrière une vitre sans tain. Quelque chose me tient en dehors de cette salle dont les sons deviennent étrangement lointains comme des échos au moment de l'endormissement narcotique. Il n'y a aucune posture à prendre : c'est spontané, ça m'échappe, je suis ailleurs. Il faut d'ailleurs que je fasse attention : dans l'état où je suis, je suis capable d'une étourderie aux conséquences graves. Je récapitule. Ma valise a bien été enregistrée et expédiée vers l'avion. Mes papiers, ma carte d'embarquement sont bien dans la pochette de cuir qui pend à mon cou et colle à ma poitrine. Dans sept heures environ, je serai à Paris, il faut que je m'en persuade. Pendant longtemps, j'ai attendu ce moment. Et voilà que ma joie n'est pas totale. Ce qui bizarrement me tient en dehors de cette salle m'empêche de jouir pleinement de ce moment. D'ailleurs avec qui, ici, pourrais-je partager mon plaisir. Et faire part des étranges restrictions à ce plaisir. Dès mon arrivée à l'aéroport, il s'est passé quelque chose. Une bulle s'est installée autour de moi qui me donnait le sentiment de devenir transparent aux yeux de ces autres voyageurs avec lesquels il me devenait impossible de lier le moindre contact. Il m'est arrivé de me sentir étranger à Djibouti, en marge. Mais à ce point... Je glisse dans le malaise avec inquiétude et, cela me trouble, avec un peu de délectation. Bien entendu, ma timidité et ma misanthropie vont profiter de l'aubaine. C'est un peu gênant mais je laisse faire. Je plane et j'observe vaguement.

Je ne connais personne. Mon ami Géo qui est venu m'amener à l'aéroport est reparti. Mon regard plane sur ces gens qui vont emplir le quadriréacteur. Ce sont manifestement des métropolitains pour l'immense majorité. Un trouble. Il y a beaucoup d'enfants et d'adolescents. Je le constate maintenant, ils ont attiré mon attention. Dans un premier temps, ils me paraissent étrangement beaux au point que ça commence à me gêner. En peu de temps, je révisé mon jugement. Ces enfants sont tout simplement en forme, vigoureux et sans tares visibles. Ils sont plutôt bien en chair. Je ne vois pas d'œil opacifié par un parasite, pas de doigts en moins, pas de formes fuselées sur les bras ou sur les jambes entre les bords desquelles une peau décolorée ou rosâtre apparaîtrait, trace banale d'une blessure mal cicatrisée. Non, c'est ça, ils sont intacts, indemnes sains et bien nourris. C'est tout. Je pense à mes élèves qui sont restés là-bas dans la brousse ; mon intérêt commence à décroître. Ils commencent même à m'agacer : ils s'agitent, ils ne sont pas satisfaits, font la gueule, réclament tout. Il y a semble-t-il unanimité sur un seul point : ils ont l'air très heureux de rentrer en France. Mais ça ne suffit pas pour qu'ils cessent de harceler leurs parents avec des besoins sans cesse renouvelés. Les parents. En fait

je prends conscience que ce sont surtout des femmes. Ce sont des épouses de militaires ou de fonctionnaires qui vont passer les vacances scolaires avec leurs enfants en métropole. Elles sont plutôt jeunes et, pour la plupart, belles. Et elles le sont d'une certaine manière. De ce minimum de beauté auquel on peut accéder quand on ne manque de rien. Je suis un peu éberlué de voir ces femmes qui semblent si sûres d'elles et n'ont pas lésiné pour assurer leur élégance vestimentaire. Je me laisse aller à en trouver quelques unes désirables mais ça ne dure pas. Elles ne me voient pas car elles ne me connaissent pas. Si j'étais quelqu'un d'important, elles le sauraient ; elles m'auraient croisé lors d'une réception au Palais du Haut Commissaire, dans un cocktail chez le général ou un colonel, dans un restaurant... Je dois être probablement un de ces petits volontaires à l'aide technique qu'il n'y a aucun intérêt à fréquenter. Elles réservent leur attention aux hommes, moins nombreux dans cette salle d'aéroport, qui font manifestement partie de leur monde. Elles savent faire. Elles ont dû s'ennuyer ces derniers mois dans le microcosme djiboutien. Je pense à ces femmes afares qui sont peut-être en ce moment à puiser de l'eau, dans le puits, au bord de l'oued à sec, à As Eyla.

Je serai bien seul dans cet avion. Je serai encore ailleurs. Je m'inquiète soudain. Et si, arrivé en France, je me sentais à côté des choses comme ici, dans cette salle d'attente ? Je chasse cette pensée. J'ai hâte d'être arrivé, de revoir ma famille et mes amis, de raconter... Mais d'abord, qu'est-ce que j'aurai à dire après presque un an ?

Le Boeing a atteint son altitude de croisière, le bruit des réacteurs est régulier : ce n'est plus qu'un sifflement auquel bientôt je ne ferai plus attention. J'ai bu un whisky. Le dîner était agréable ; le vin aussi. Comme prévu, la jolie femme qui est assise à côté de moi ne m'a pas adressé la parole. C'est la nuit. Par le hublot, je m'amuse à localiser sur ma carte mentale les lieux que je peux apercevoir en bas depuis que nous avons quitté la Mer Rouge. Nous survolons maintenant l'Egypte. Quelques points lumineux alignés en arc de cercle : c'est peut-être le Nil. Il y a en bas des femmes qui, tout à l'heure, y sont allées puiser de l'eau. Il y a des chameaux, des chacals et des palmiers. Dans quelques heures, le soleil va incendier les rives. Une nouvelle journée de survie va commencer. A As Eyla, Goetz rassemblera quelques hommes pour le lever des couleurs. Les mouches iront envahir les visages fatigués des femmes qui iront chercher de l'eau dans l'oued. Abdi ira apporter aux enfants qui sont restés à côté de l'école une gamelle de riz et un petit morceau de chèvre qu'ils devront manger avant que quelques percnoptères audacieux ne viennent le leur prendre.

J'avais hâte de quitter ce pays si âpre, si dur. J'ai bien failli ne pas tenir. J'ai été excédé, écrasé, effondré. J'en ai même pleuré, de rage ou d'impuissance, je ne sais plus... Parfois, je me suis contenté moi aussi de survivre, j'ai végété. Je me suis arrêté, par fatigue ou par négligence, au bord des choses. Je me suis traîné, j'ai loupé des occasions. Pourtant, maintenant que nous allons atteindre la Méditerranée, je me dis que je n'ai pas tout raté. Je crois bien que j'ai commencé à l'aimer ce pays, malgré tout, malgré sa rudesse. Et puis il m'a changé. Cette expérience fait beaucoup plus partie de moi que je ne le croyais jusqu'à ce soir. Longtemps, j'ai eu l'impression qu'il me détruisait (et c'était un peu vrai) parce que je ne voyais pas son travail lent et imperturbable. Dans la douleur, il me refaçonnait ; un peu. Je sens que je vais le regretter. Peut-être en creux, mais je vais le regretter. Surtout bien sûr lorsque j'aurais oublié la chaleur de l'enfer.

*

Je tente de faire un bilan de ces derniers mois. Je me souviens de mes moments de désespoir lorsque j'écrivais, désintégré. Je ne m'en amuse pas. Je ne renie pas ces moments terribles. D'ailleurs, je n'ai pas cessé d'avoir des moments de doute et de découragement. Mais ils sont devenus moins fréquents. J'ai bien compris qu'il fallait que je cesse de m'apitoyer sur moi-même. Restent tout de même mes scrupules par rapport à mes élèves. Ils sont toujours là, tenaces. L'évidence de mon incompétence pédagogique me liquéfie. Surtout quand je me compare avec l'instituteur autochtone qui enseigne dans l'autre classe. Nous avons des contacts cordiaux. Un peu distants toutefois. Lui aussi doit se demander pourquoi je suis venu ici. Ahmed ne semble guère à son aise avec moi. Il a une retenue qui me semble excessive. Il est, d'évidence, beaucoup plus compétent que moi mais il agit comme si il ne voulait pas ou ne pouvait pas le croire. Il accepte de me donner des conseils mais uniquement à mon initiative, lorsque je viens le questionner précisément. Il est courtois, serviable mais je sens bien que pour lui, je suis malgré tout un étranger. Au fond, je ne sais pas ce qu'il pense vraiment. Son calme, ses façons sont ceux d'un homme modéré tout au moins en apparence mais je doute qu'il soit un fervent partisan de la présence française ici. Je sais qu'il me demeurera finalement tout aussi peu accessible que Goetz et il y aura les moments de connivence en moins. Je ne saurai jamais si cela est dû seulement à mon infériorité professionnelle par rapport à lui. S'il semble embarrassé avec moi, il ne semble guère plus à l'aise dans le village dont son habitation est séparée, comme la mienne, d'au moins trois cents mètres. Il y va au village presque tous les jours pour quelques achats dans la même boutique. Je ne l'ai jamais vu s'aventurer auprès des campements. Il sort peu de chez lui et ne reçoit que rarement : toujours les mêmes personnes m'a-t-il semblé remarquer. Bien entendu les coutumes et les modes de vie des Afars ne le surprennent pas comme ils me surprennent, mais il est tout de même un étranger dans ce village du pays afar. Ahmed est un Issa, un Somali que l'administration a cru bon d'expédier ici. Je n'ai donc guère progressé dans la fonction qui m'a été attribuée. Un inspecteur, profitant de la relative douceur du début de l'année civile, est venu, de Djibouti, se promener en brousse et a dû trouver judicieux de justifier son déplacement par une inspection. Il a évidemment constaté mon incurie, me l'a fait savoir et est reparti. Bien évidemment, ça n'a rien arrangé. Le problème s'est enkysté. J'ai reçu un rapport pédagogique que j'ai été incapable de lire jusqu'au bout : il fallait survivre. De nouveau, j'ai cru que j'allais craquer. Durant quelques semaines, j'ai été un instituteur encore plus mauvais. Et puis, j'ai surnagé. J'ai essayé de faire au mieux et d'oublier un peu. Mes petits élèves m'ont aidé. Leurs yeux pleins d'attentes m'ont soutenu. J'ai mal connu ce pays. Une dépression rampante m'empêchait de le vivre. Mon travail m'accaparait trop et me désespérait trop. Alors oui, j'ai des souvenirs intenses et exaltants qui m'ont réconcilié avec cette brousse qui m'était d'abord apparue hostile. Il faut que je me l'avoue : ils concernent les moments où je n'exerçais pas. Je l'ai tout de même arpenté ce désert de rocaille. Grâce à Goetz qui m'a invité dans sa Jeep pour quelques tournées de brousse. Une fois, lorsqu'à la demande d'une tribu afar, lasse de se faire dévorer des chèvres par des chiens errants, nous sommes allés, armés de fusils, en direction de la frontière vers un lieu que nous avait indiqué un bédouin. Nous avons quitté le véhicule bien avant et, comme des indiens, nous nous sommes approchés furtivement du point d'eau en tenant compte de l'orientation du vent. Nous étions des enfants. Il y avait effectivement des chiens sauvages et des chacals qui s'abreuvaient à cette heure-là. Mais les animaux étaient méfiants : nous n'avons pas pu nous approcher. Il aurait été fâcheux de venir pour

rien. Nous avons tiré. La pétarade a été intense mais le résultat beaucoup moins spectaculaire tant ces animaux ont été prompts à détalier. Mais nous avons bien ri de la maigre efficacité de l'expédition : l'essentiel, c'était bien sûr la piste. Et puis nous avons œuvré pour une bonne cause. Il y a eu aussi quelques expéditions de chasse à la gazelle ou au phacochère, moins drôles pour moi qui découvrais ma répugnance à tuer des animaux qui, malgré les blessures, faisaient tout pour demeurer en vie. Les poursuites étaient grisantes et les coups de feu depuis la Jeep souvent ratés. J'appréhendais le tir qui ne ferait que toucher un animal qui mettrait toute son énergie à survivre jusqu'à l'ultime spasme. Je savais que j'aurais honte. Mais la piste, les secousses et la poussière me feraient oublier. Surtout, il y a eu cette expédition au lac Abbé qui m'a transporté dans un autre monde. Je me souviens de notre arrivée quand les cailloux de basalte ont disparu et que nous avons aperçu au loin d'étranges surfaces planes, vertes et brunes parmi lesquelles s'élevaient des sortes de cheminées de fées qui m'évoquaient celles que j'avais vues dans la vallée de Göreme, à Urgup, en Cappadoce. Nous roulions sur un sol de plus en plus uniforme et lisse, presque noir, comme un sol de marbre. Nous nous approchions de ces monticules de boue sèche qui se découvraient, plus nombreux au fur et à mesure que nous avançons, chacun en cachant d'autres. Il y en avait de toutes tailles de ces cônes pentus et irréguliers. Plus nous avançons plus il nous semblait qu'il en surgissait de nouveaux. Comme s'ils avaient profité d'un moment d'inattention pour crever le sol. Nous étions cernés par une armée de revenants terreux. Certains, de taille humaine, faisaient penser à de sombres termitières. D'autres, gigantesques, me faisaient penser à des flèches de cathédrales de pisé construites ici par de noires chrétientés obsidionales égarées en terre d'Islam. D'autres, plus loin, apparemment de tailles plus modestes, aux formes plus régulières, m'évoquaient les pyramides de Méroé. Parfois, au pied, quelque bouillonnement visqueux de boue noirâtre. Au sommet d'autres, des fumerolles blanchâtres. L'odeur qui emplissait l'air qui était devenu plus humide était celle de la boue et du soufre. Les cailloux et la poussière étaient loin. Il n'y avait personne ce matin là. A l'endroit où nous nous étions arrêtés le sol lisse, sombre et sec ne semblait pouvoir autoriser aucune vie animale ; un poison venu des profondeurs telluriques ayant interdit à la moindre herbe de percer cette carapace. Nous savions que nous ne pouvions pas nous approcher des abords immédiats du lac que nous cherchions à apercevoir. Soudain, nous le vîmes. L'orientation du soleil et la couleur de thé du lac nous auraient sans doute empêché de le distinguer si un envol soudain de flamands roses ne nous avait pas permis de situer sa plate étendue. Nous étions manifestement presque au même niveau. Il était très difficile d'évaluer à quelle distance il se trouvait d'autant que dans cette direction, il n'y avait plus de monticules de boue fumante. La quasi parfaite platitude du sol sur lequel nous étions posés nous fit prendre conscience que nous étions au niveau de la surface du lac : si ce niveau avait été d'un centimètre plus élevé, nous aurions eu les pieds dedans. Ça aurait peut-être été le cas il y a quelques semaines. Nous avons pris conscience de l'humidité de l'atmosphère, de l'odeur limnique : nous marchions sur le fond asséché du lac Assal. L'odeur de la vase et du soufre nous sont devenus hostiles. Il fallait partir au plus vite comme si une vague allait surgir là où les flamands avaient pris leur envol avertis de quelque infernal danger, et nous submerger ; ou comme si des jets brûlants de vapeurs empoisonnées allaient perforer latéralement les parois des monticules devenus soudain menaçants, fuser et nous statufier en sels. Nous sommes montés sans tarder dans la Jeep. Nous avons fait quelques mètres en direction de ce qui avait été un rivage. A un moment, nous avons senti que le

véhicule s'enfonçait doucement tandis qu'il cessait d'avancer. La croûte venait de céder sous laquelle apparaissait une lise grise collante et visqueuse. Crabotage, réducteur et quatre roues motrices, rien ne pouvait nous sortir de ce piège. Notre vie n'était pas en danger : à bord, il y avait une radio et suffisamment d'eau. Des secours allaient pouvoir venir. Mais nous allions devoir abandonner piteusement le véhicule. La magnifique escapade était en train de tourner au ridicule. Heureusement, la jeep disposait d'un autre atout : un câble et un treuil. Et surtout, à proximité, il y avait un monticule de taille adéquate. Nous l'avons ceinturé avec le câble et avons embrayé le treuil sur le moteur. La Jeep, difficilement, a fini par s'extraire de la glaise pour se poser sur une croûte plus épaisse. Nous sommes repartis. Il n'était pas possible que la chance se renouvelle : en cas d'enlèvement nous n'aurions plus de cheminée à proximité. Quelques minutes de tension, la jeep filait vers le « rivage ». Goetz avait le pied au plancher : il fallait ne pas laisser le temps à la croûte de casser. Et puis nous voulions aussi limiter la durée de notre inquiétude. Nous sommes passés. Et ça a été une belle occasion de rigolade.

Quelque chose me sort de ma rêverie. Des heures sont passées. L'avion commence sa descente. Nous atterrirons bientôt au Caire puis nous repartirons vers Paris. Bientôt je ne serai plus en Afrique, mais elle ne me quittera plus. Je serai vraiment en route pour la France, je me préparerai à retrouver ce que j'ai quitté il y a un an. Il y a si longtemps. Ce sera un autre atterrissage bien différent de celui qui est en cours. Mais ce n'est pas encore le moment. Il ne me vient pas à l'esprit d'y songer en ce moment. Il est trop tôt. Je suis encore en Afrique. C'est ça qui compte. Et par le hublot c'est le Nil que je vois, là, en bas. Le Nil qui vient des montagnes d'Ethiopie et des grands lacs. Il m'a accompagné. Il charrie l'Afrique jusqu'aux extrémités du delta. Il reste Africain tant qu'il ne s'est pas déversé en Méditerranée. Je ne l'ai pas encore vu de près. J'ai hâte d'y plonger mes mains. Il y aura connivence entre nous. Il comprendra mon désarroi. Comment se fera la rencontre ? Je crois que je le reconnaitrai. C'est à lui que j'ai pensé quand un fleuve m'est apparu un matin à As Eyla.

La veille dans la soirée, après des mois de sécheresse totale, un orage avait éclaté. Un orage d'une violence extrême, inattendu. La nuit était tombée précocement. Le ciel était rapidement passé du gris à l'anthracite. Dans la pénombre, les murs du fort maintenaient une blancheur blafarde comme un déficit envers l'ennemi dont on entendait au loin les inquiétants roulements. Le village m'avait semblé s'enfoncer dans le sol. L'obscurité avait pris sa revanche sur la lumière. Il m'avait semblé impossible de fixer des limites au cataclysme qui allait s'abattre. Je m'étais inquiété. Le fort ne m'avait pas semblé pas adapté à l'assaut qu'il allait subir et pourtant la menace grandissait. La rocaïlle violacée avait fini par se fondre avec le ciel. D'où allait partir l'attaque ? Des profondeurs du sol qui allait se soulever et se déchirer et vomir sa lave ou des nuées gris foncé qui s'épaississaient au dessus ? J'avais regardé les tentes ovales des Afars : j'avais vu des bunkers albanais qui allaient enfin livrer combat contre un ennemi sournois qui ne se montrait pas encore. Un moment, j'avais pensé à la fin du monde. J'avais souri. Un peu jaune.

Puis, le ciel s'était déchaîné. J'en avais, dans un premier temps, conçu un certain soulagement dans la mesure où ma peur avait trouvé son objet. Il y avait eu brusquement un éclair gigantesque qui avait fendu le ciel en deux masses sombres. Puis l'énorme craquement de la rupture céleste. Aussitôt après, le ciel s'était couvert de hachures aveuglantes ; de plus en plus nombreuses. Il était devenu une coupole scintillante qui diffusait une lumière presque continue. Les coups de tonnerre s'étaient fondus en un formidable grondement. La peur m'avait repris. Une peur

biblique. J'étais allé me réfugier chez moi. Après avoir vérifié que les portes et fenêtres étaient bien closes, je m'étais allongé hébété sur mon lit, la tête entourée d'un traversin. Soudainement, la pluie s'était mise à tomber. Ou plutôt une sorte d'immense cascade était tombée sur la tôle de la toiture. Tout avait tremblé dans mon refuge au point que je n'entendais plus le tonnerre. Ma protection de plumes n'avait pu m'isoler des déflagrations et des rugissements. Surtout, j'avais été assailli de bruits d'écoulements liquides qui m'assaillaient de toute part. Mon lit était devenu un esquif qui allait couler dans la tourmente. J'avais voulu vérifier. J'avais alors vu une table et des chaises qui dansaient éclairées par une sorte de lumière stroboscopique que mes pauvres volets ne pouvaient pas arrêter. Aux pieds, il m'avait semblé voir la mer... Je n'avais pas bougé. J'avais attendu. Finalement, les vibrations avaient cessé, le vacarme s'était atténué et je m'étais endormi d'un mauvais sommeil entrecoupé de réveils incomplets. J'étais sans cesse menacé par un élément liquide indistinct mais sonore. Puis l'orage s'était totalement calmé. Mon sommeil était devenu plus serein quoique toujours encombré de rêves étranges. Je m'étais éveillé plusieurs fois. A chaque fois dans un milieu liquide. Il y avait, sous un soleil de plomb, des embarcations aux gréements étranges qui glissaient sur un immense fleuve.

Le lendemain était un samedi : jour de grasse matinée. Le soleil était déjà haut et la chaleur pénétrait ma chambre. Un silence aussi m'a réveillé : le générateur du fort ne fonctionnait pas. J'ai dû faire un effort pour me souvenir qu'il y avait eu un orage la veille. Je me suis redressé vivement : il ne semblait pas y avoir de dégâts. Simplement une très mince couche de boue humide sur le sol de ciment. Et le silence. J'ai eu la bizarre impression de ne pas m'être échappé tout à fait de mes rêves récurrents de la nuit. Quelque chose n'allait pas. J'ai réalisé qu'il s'agissait d'un bruit. Un bruit lointain et régulier. Un bruit qui m'a semblé familier. Le murmure, à peine audible, m'a fait penser à la mer. Je suis sorti : le bruit, plus intense, semblait venir de derrière le fort. C'était une magnifique fin de matinée un peu moins chaude que d'habitude. Le moment d'aller faire un tour. Je me suis dit qu'il devait y avoir de l'eau dans le lit de l'oued. Après avoir contourné le fort et le village j'ai amorcé une petite descente. Le bruit est brutalement devenu intense. J'ai levé la tête : il venait de l'oued.

Mais ce n'était pas mon oued que j'ai vu là. Ça n'avait rien à voir. Je n'ai pas reconnu ce que j'avais pensé être ses rives. Halluciné, j'ai regardé un paysage nouveau qui me semblait étranger. Je me suis approché encore. Le grondement s'est accentué. J'ai vu des vagues et des tourbillons. Puis j'ai vu un fleuve. Un grand fleuve gris sur lequel filaient et se heurtaient des branchages. Le grondement a augmenté. J'ai voulu voir de plus près. Je n'ai pas pu tant le courant était irrégulier et, sans signes précurseurs, envahissait la berge. J'ai vu un monstre éphémère. J'ai vu un fleuve qui était né durant ma nuit agitée. Comme un rêve. Je me suis demandé combien de temps il mettrait pour s'effacer.

Et il a disparu ; en deux jours. Puis le lit à sec s'est mis à verdoyer. Des végétaux inconnus ont poussé : créatures improbables sorties des profondeurs. Il y a même eu des fleurs. Un peu plus loin, les acacias épineux ont fleuri à leur tour. Les matins, une sorte de brume a flotté sur l'oued. Durant quelques jours, les chèvres du village ont donné du lait. Puis, tout est redevenu comme avant.

Une secousse, l'avion semble tomber et se met à trembler. Ça se calme. Par le hublot je ne vois plus le Nil. Seulement une accumulation de bâtisses blanchâtres

maintenant toutes proche. La banlieue du Caire sans doute. Je vais vivre ma parenthèse.

Yoboki

J'ai passé deux mois en Métropole. A Saint-Malo, instantanément, j'ai retrouvé mes habitudes. Comme s'il ne s'était rien passé entre temps. Je m'en suis étonné. Et puis je me suis avisé que ces tics et ces rites masquaient l'essentiel qui a mis plusieurs jours à m'apparaître : cette étrange distance qui persistait à se maintenir entre moi et mon environnement. Deux mois d'une parenthèse singulière, deux mois de flottement durant lesquels je n'ai pas atterri. Deux mois d'un spectacle dont j'étais le spectateur involontaire, un spectacle dont les sons et les images ne me parvenaient qu'au travers d'une sorte de nuage cotonneux dans lequel je me réfugiais.

Je suis revenu en Afrique avec soulagement et inquiétude. A Djibouti, on m'a annoncé que j'étais nommé dans l'autre poste du Cercle de Dikhil : Yoboki. Je n'ai pas cherché à savoir s'il s'agissait d'une mesure pédagogique ou vexatoire ; quelle était la part de mon incompetence et celle de mon indocilité.

Yoboki est un village un peu plus grand que As Eyla et aussi plus austère. Il est également relié par la piste au chef-lieu du Cercle. Le lit de l'oued, beaucoup plus petit et plus sec peine à adoucir les étendues de roches et de poussière. A première vue, la végétation est inexistante. A part cela, le schéma est le même : un village de bois, de tôles et de nattes séparé du fort par une petite dépression : une sorte de mini reg aux cailloux de basalte. Le fortin est un peu plus grand que celui d'As Eyla. Face à l'entrée du fort, il y a une sorte d'esplanade de terre sèche, poussiéreuse et, un peu plus loin, le bâtiment de l'école et quatre autres constructions blanches, en dur, plus petites, couvertes de tôles. Le fort est blanc, comme à As Eyla. Sa structure est tout à fait ordinaire. A l'intérieur, cependant, une singularité dont on m'a informé avant mon départ de Dikhil. Il y a deux chefs de poste qui résident dans l'enceinte du fort. Le chef de poste militaire est l'adjudant Colonna ; celui que j'avais aperçu à As Eyla lorsqu'il était venu rendre visite à Goetz. Il y a également un chef de poste administratif : l'adjudant-chef Saint-Luc. Il exerce à titre civil mais c'est un ancien chef de poste militaire. Nettement plus âgé que Colonna, il a déjà pas mal d'ancienneté dans le territoire. On s'est, dans un bureau de Djibouti, avisé que la période de la conquête était terminée. Aussi, les autorités sont-elles en train de mettre en place une administration civile dont les prérogatives ne sont pas encore très claires. Le fort a donc un commandement bicéphale, les deux chefs sont manifestement conscients des risques que cela représente ; aussi se replient-ils avec applications sur des domaines où leurs compétences et leur autorité ne peuvent leur être contestées. On m'a fait savoir que c'était un cas particulier et provisoire et que j'aurais à éviter de froisser les susceptibilités. Qu'il me faudrait tenir compte des domaines d'autorité de chacun. Je tiendrai soigneusement compte de ces mises en garde et je ferai en sorte que les contentieux soient soigneusement évités du moins en ma présence.

Comme à As Eyla, la plupart des habitants sont des Afars plus ou moins sédentarisés. Les constructions hétéroclites sont généralement des assemblages invraisemblables de matériaux divers. Sur les pourtours, s'y ajoutent parfois des tentes de branchages et de nattes. Ce sont celles de nomades qui font épisodiquement leur apparition puis repartent en laissant quelques enfants qui iront peut-être à l'école coranique ou à la nôtre. Il y a quelques constructions rudimentaires en pierres ou en parpaings qui tiennent plus ou moins lieu de commerces et dont les tenanciers sont d'origines ethniques indéfinies : Arabes, Somalis, Gallas peut-être. Ils forment, quoi qu'il en soit, un groupe à part. Quelque part dans le village, il y a un cadî avec lequel mes rapports seront très distants et une petite école coranique dans laquelle de jeunes garçons psalmodient chaque jour, en arabe, des versets du coran sous la menace d'un bâton. Un des rares points communs de tous ces gens que je ressens parfois comme un reproche plus ou moins hostile, c'est de se sentir exclus du cercle extrêmement restreint des européens.

La dépression qui sépare l'esplanade du fort, où se trouvent également les maisons des instituteurs, est une sorte de frontière que je ne franchirai que rarement. Je l'ai trouvée en arrivant et je ne parviendrai pas à l'effacer. Le tropisme, la frilosité ou la paresse m'inciteront à diriger mes pas vers le fort.

A Yoboki donc, en face du village autochtone, côté *cis*, il y a quatre habitants européens. Les deux chefs résident, bien sûr, dans le fort. Mon collègue Larrue, le directeur de l'école et moi occupons deux des bâtisses, sur l'esplanade à côté de l'école. Quant à la troisième, elle est habitée par un instituteur Somali célibataire qui vient de Djibouti. Le dernier bâtiment en dur a été attribué à un Ethiopien employé de l'Administration du Territoire. Il a femme et enfants. C'est une sorte d'homme à tout faire de Saint-Luc, dont les fonctions multiples ne me semblent pas clairement définies.

Dès mon arrivée, il a semblé aller de soi que je prenne mes repas au fort avec Larrue et les deux chefs de poste. Je n'ai pas eu le courage de poser ou de me poser des questions.

Ma vie africaine a repris, comme à As Eyla. Les repas seront toutefois très différents et il m'arrivera de regretter les tête à tête avec Goetz.

Les jours passent à Yoboki. Ils se ressemblent et m'engourdissent. Je me protège de la chaleur et de l'ennui. L'école, les repas, chaque jour et les promenades en brousse en fin de semaine. Et mes interrogations qui ne trouvent pas de réponse...

Conversations

J'ai peu de rapports avec les habitants du village. Au fort, on ne me l'interdit pas mais on me le déconseille, plus ou moins explicitement. Je pourrais avoir des déconvenues. Des problèmes plus sérieux ne sont pas à exclure. La nuit particulièrement. J'ai bien remarqué quelques regards peu amènes mais rien de plus. Quant au commerçant qui m'a reçu avec morgue et même une certaine agressivité, je me suis dit que c'était inévitable que certains autochtones manifestent leur mécontentement. Quelle que soit ma bonne volonté, je suis un occupant. Et puis, la même chose aurait pu se produire en Métropole. Je vais donc de temps en temps au village. J'y vais sans crainte mais j'ai tout de même l'impression de ne pas y être à ma place. Il m'arrive de ressentir que c'est ce que pensent aussi d'autres habitants. Et c'est vrai, je viens de l'autre côté, du côté du fort, irrémédiablement. De toutes façons, le peu de langue afar que je connaisse ne me permet pas d'entretenir une véritable conversation. Alors je me contente de salutations accompagnées de quelques phrases conventionnelles. Une approche à prétentions ethnologiques me semblerait ridicule : en tous les cas, une imposture. Il arrive qu'on (un homme bien sûr) m'adresse la parole en un français approximatif. Je saute alors sur l'occasion, je félicite mon interlocuteur et je lui demande où et en quelles circonstances il a appris le français. La plupart du temps, la conversation nous ramène à Djibouti où le villageois a séjourné quelque temps et où il a parfois travaillé. Un passé parfois naïvement idéalisé. Pense-t-il que son expérience urbaine lui donne de l'importance à mes yeux ? Ou n'est-ce qu'un prétexte pour parler ? Nous échangeons quelques lieux communs sur la ville ; rien de plus. Comment mon interlocuteur vit ici, ce qu'il y fait ? Il serait incongru ou même inconvenant que je pose la question. Quant aux autres, tous ceux à qui je n'ai pas eu l'audace d'adresser la parole, pourquoi précisément sont-ils venus de la brousse s'entasser dans de misérables bicoques ? Que font-ils, comment vivent-ils ? Quels sont leurs projets, leurs désirs ? Que pensent-ils de moi qui passe avec mon short et mon chapeau de brousse ? Cela, je ne le saurai jamais. J'évite lâchement le ridicule et, logiquement, il ne se passe pas grand-chose.

Paradoxalement, les choses sont un peu plus faciles lorsque, lors d'une ballade en brousse, je rencontre d'autres Afars, des nomades, bédouins, surtout ceux qui viennent de loin et qui ne me connaissent pas. Qui ne me jugent pas à partir de ma situation, de ma fonction au village et à l'école. Ils devraient m'être très étrangers et pourtant, étonnamment, je me sens proche d'eux. Ils n'ont rien à voir avec les problèmes que je me pose, ce ne sont pas les témoins ou les miroirs de mon ennui. Je ne projette pas sur eux mon malaise. Je suis, pour eux, un voyageur ; comme eux. Ils ne voient pas l'imposture. Les échanges sont rudimentaires mais évidents et spontanés comme lorsque deux navires se croisent. Cela va de soi. Des échanges d'êtres humains. Des échanges dont chacun sait qu'ils risquent d'être sans lendemain. Des échanges frustes pour lesquels mon faible vocabulaire afar suffit. Des échanges de voyageurs qui flirtent avec l'essentiel. « D'où viens-tu ? Où vas-tu ? Pourquoi te déplaces-tu ? » Eventuellement : « As-tu des enfants et combien ? Les chèvres et surtout les chameaux ont-ils eu de quoi manger ? As-tu remarqué

quelque chose de spécial sur ton chemin ? » Les questions en retour sont du même acabit. Les réponses aussi. Pas de gêne, chacun reprend son cap. Une bouffée d'air frais, le vent du large. Bonne route ! Ces contacts, simples sont évidemment rares mais essentiels. Ils peuvent compenser des semaines d'accablement et d'ennui.

Lorsque, à la fin d'une journée d'école, je suis assis devant chez moi à l'ombre et que j'attends le moment où je pourrai enfin lire profitablement, je vois souvent passer Gabré, à l'occasion de ses allers et venues entre le fort et sa maison. Il n'est pas rare qu'il s'arrête et m'interpelle sous quelque prétexte. C'est une sorte d'homme à tout faire dont le chef direct est Saint-Luc. Il est d'origine éthiopienne. Comme son nom l'atteste, il devrait être chrétien mais il laisse soigneusement planer le doute sur un sujet qu'il n'aborde jamais. Est-il Amhara ou Galla ? Il fait en sorte que je ne lui pose pas la question. En tout cas, il semble bien parler et comprendre l'afar et l'amharinien. Pour les gens du village, c'est simple, c'est un Abyssin, un « abach » et la façon dont leurs lèvres expulsent ce dernier mot montre bien la faible considération qu'ils nourrissent envers les Ethiopiens en général et à son endroit en particulier. Sa fonction ne me semble toujours pas claire mais je ne me suis pas avisé d'en savoir davantage. Il passe me voir de temps en temps mais ne dépasse pas le seuil. Il ne m'a d'ailleurs, lui non plus, jamais convié chez lui. C'est un homme avenant et gai qui parle un français approximatif mais suffisamment compréhensible pour des conversations brèves et superficielles ce qui est presque toujours le cas. Si j'ai quelque menu problème à régler, c'est spontanément à lui que je m'adresse. Il fait montre d'une gentille diligence et fait ce qu'il peut pour me satisfaire ou m'arranger. Il anticipe ce qu'il pense être mes désirs, et ses arrêts à la maison semblent avoir été programmés à cet effet. Il se fait un plaisir de me satisfaire, dans la mesure de ses possibilités et surtout s'il estime que mes demandes ne vont pas porter ombrage ou contrarier les autorités du fort. Il parle avec volubilité, abondamment. Mais il y a des omissions, des ambiguïtés, des réticences qui me mettent parfois mal à l'aise. Je n'ai pas osé lui demander comment il était arrivé à Yoboki et pourquoi. Je ne l'ai pas interrogé sur son métier. Je ne sais même pas s'il est de nationalité française. Il a du faire en sorte que je ne lui pose pas la question.

Gabré est ici probablement aussi étranger que moi. Il va toutefois plus souvent que moi au village. Sa vie semble rythmée par un trajet triangulaire dont un des côtés passe devant chez moi: sa maison, le village, le fort. Pourquoi le village ? Cela m'intrigue un peu. Bien entendu, je ne sais pas qui il va voir et pourquoi. Au village justement, mais aussi au fort, des mimiques et des fragments de phrases m'ont laissé entendre qu'il mène un double jeu. Si c'est le cas, ça ne doit pas aller loin. Je crois qu'on lui attribue plus d'importance qu'il n'en a. Gabré me donne l'impression d'un brave type un peu paumé qui essaie seulement de vivre, de survivre. Ses manières, c'est vrai, sont parfois fuyantes après un abord cordial, rigolard même. Sa situation ne peut être qu'inconfortable. Il n'est pas exclu qu'il soit utilisé accessoirement par l'Administration pour des missions de renseignement et d'intoxication. Alors forcément, en retour, son employeur le soupçonne de faire la même chose pour une partie adverse. Les rumeurs circulent ; encore plus mesquines qu'à Djibouti. Le factotum aurait une mission mystérieuse venant de très haut ; d'au-delà de Saint-Luc qui ne parle d'ailleurs jamais de son employé civil. Je n'y crois pas ne serait-ce que parce que le personnage ne me semble pas avoir l'envergure pour cela. Pourtant, par paresse et par ennui, je dois parfois accorder quelque importance occupationnelle au ragot. Gabré ne peut se défendre d'une rumeur dont il n'a pas officiellement connaissance. Il n'est accusé de rien, il est victime d'un soupçon

protéiforme. Il le sait mais doit évidemment se taire. Peut-être est-il également contraint d'entretenir la rumeur par ses silences. Il peut y voir une protection.

Nos rapports sont agréables mais bridés. Je n'ose jamais poser les vraies questions à Gabré. Nous ne nous livrons pas. Il continue donc à venir me voir. Il badine aimablement. Nous échangeons des banalités. Il sourit encore et me demande à nouveau s'il peut se rendre utile. Pourtant, j'ai la certitude que quelque chose lui pèse. Je ne peux pas lui donner l'occasion de se libérer. Il ne parlera pas.

Parfois, Gabré fait montre d'un excès de déférence à mon égard. Mais je ne me fais pas trop d'illusions. Il ne me prend pas vraiment au sérieux même s'il me respecte. Je suis certes un instituteur, c'est à dire quelqu'un de savant et respectable ; je n'en reste pas moins un gamin égaré et naïf. Un gamin au comportement parfois incompréhensible. Un gamin définitivement européen. Il aimerait bien m'aider davantage, peut-être me prendre en charge. Mais Gabré ne peut faire totalement confiance à quelqu'un qui, chaque jour, prend ses repas avec son employeur et chef. Je ne peux lui donner tort. Mon collègue Larrue et moi nous déjeunons et dînons au fort en compagnie de Saint-Luc et de Colonna. Au total, beaucoup de temps passé entre nous, entre Européens. Les repas, le soir surtout, peuvent durer fort longtemps. Nous parlons beaucoup. Mais contrairement à ce que soupçonne peut-être Gabré, il n'est jamais question de lui et, très rarement du village et du fort. Les sujets de conversation, Saint-Luc trouve toujours le moyen de les orienter dans le sens qui lui convient. S'il nous arrive de nous enquérir de son rôle, des affaires du village ou des tribus, il laisse, dans un premier temps, avec gourmandise ses interlocuteurs s'engager. Il laisse libre cours à une curiosité qui le ravit. Il ne coupe pas la parole, il laisse venir sans manifester d'impatience. C'est un moment de plaisir qu'il ne peut pas dédaigner. L'importance qu'il s'attribue est encore accrue lorsqu'il s'abstient ostensiblement de répondre ou répond, avec délectation, une phrase pleine de sous-entendus. Ses yeux alors se plissent à la Lee Van Cleef. Il serait fâché qu'on ne le soupçonne pas de quelque machiavélisme dans sa fonction. Lorsqu'il pense qu'on lui attribue toutes sortes de manœuvres réelles ou supposées, il se sent honoré et important.

Bien entendu, l'homme ne me plaît guère. Dès mon arrivée à Yoboki, d'emblée, je me suis méfié de lui, de sa manière de parler, de son regard, de ses façons indirectes et de ses sous entendus. Chafouin et cauteleux, voire sournois et retors : les mots ont afflué sans que je les cherche. J'ai regretté les manières bourruées mais directes de Goetz.. J'ai également vu un vieux dont je me suis méfié.

Je n'apprendrai que plus tard que Saint-Luc n'est pas que cela ou, tout au moins, qu'il peut y avoir une explication au rôle qu'il s'est donné. Saint-Luc tente d'oublier une tragédie métropolitaine par l'éloignement, le cynisme et la misanthropie : la mort d'une épouse assassinée par l'inconscience et la stupidité d'un chauffard. Il se veut maintenant sans état d'âme. Il règle sa vie sur les seuls désirs qu'il s'avoue : rester en Afrique maître de quelques arpents de terre et faire payer l'assassin de sa femme. Accessoirement gagner de l'argent. La Providence l'a malmené. Il n'en parle presque pas. Mais maintenant, les autres, tous les autres, il ne peut voir qu'au travers de son cynisme désabusé, ils ne peuvent être qu'au service de son obsession : prendre sa revanche. En public, Saint-Luc ne manifeste pas d'émotions. Il se veut insensible au sort d'autrui puisqu'un sort injuste l'a accablé. Ses principes moraux sont réduits à l'essentiel de ce qu'une certaine décence oblige. Il ne laisse jamais transparaître sa douleur au point qu'il m'arrive de me demander s'il lui est encore possible de ressentir quelque sentiment. La détermination affichée masque mal une désillusion qui s'est transformée en haine. Il a tout fait, et il le fait savoir, pour que le châtement

de celui qui est devenu son ennemi personnel soit maximum. C'est de cela seulement et de son acharnement pour y parvenir qu'il lui arrive de parler le soir à table. Avec délectation et un peu de provocation lorsqu'il sent un peu de réticence en face de lui. Il n'est jamais question de sa blessure mais de la meilleure manière de punir le coupable. Son désir sera à jamais inassouvi. Il le sait. Peut-être même le souhaite-il maintenant que son existence s'est modelée en fonction de cette tension. Son carriérisme, son goût de l'argent son opportunisme n'y suffiront sans doute pas. Tant pis : il ne sera plus victime. Dorénavant il attaquera le premier. Il se vengera d'un assassin. Du monde aussi. Droit dans ses bottes, il trouvera d'autres objets de vindicte ; il dénichera d'autres assassins potentiels qui croient naïvement qu'en aucun cas ils ne pourraient l'être. Saint-Luc est entouré d'imbéciles et de salauds. Parfois de naïfs. Il en tire les conséquences et tant mieux si c'est à son profit.

Saint-Luc adore parler politique. De la politique intérieure française dont il se veut au courant de toutes les arcanes. Sur la politique internationale, il se fait plus discret sauf quand la France est directement impliquée. Sur ce qui se trame à Djibouti, il sous entend qu'il est très informé mais qu'il n'en dira rien. Mais il ne se fait pas prier pour commenter les événements de Métropole. Il parle, lentement et abondamment. Car lui, on ne lui la fait pas. Il se sent en mesure de décrypter les nouvelles avec plus de lucidité que ses interlocuteurs. Il voit bien, lui, les coups tordus, les ruses, les mensonges. Il sait qu'au jeu de la politique, les moins naïfs sortent vainqueurs. Les opportunistes aussi, pour peu qu'ils aient l'intelligence de se placer au bon endroit au bon moment. Pour comprendre la politique, il suffit d'avoir assez de lucidité pour discerner les causes ; c'est-à-dire les intérêts des protagonistes du spectacle : individus ou Etats. Les idéaux, la morale, c'est pour les naïfs : des mots qui permettent d'avancer des pions. Il daigne parfois le regretter, du bout des lèvres. Mais il sait bien qu'il vit dans une jungle dans laquelle ne réussissent que les mieux adaptés. Saint-Luc comprend les hommes politiques. Il lui arrive de les admirer. Ainsi certains soirs, sans que nous ayons rien demandé, nous serons initiés aux coups indirects, au déchiffrement de la langue de bois, à l'interprétation des déclarations officielles. Nous serons incités à ouvrir les yeux et à jeter nos illusions aux orties. Saint-Luc qui a déjà vécu, plus que nous, connaît les ressorts humains, sait ce qu'il faut faire pour ne pas être du côté des perdants dans un monde de sournois et d'imbéciles. La leçon est administrée chaque fois que l'occasion se présente. Résignés ou déconcertés, nous la subissons.

Se sent-il redevable envers ses employeurs, l'Etat, la Nation ? La question le gêne un peu. Saint-Luc est un ancien militaire et il a en face de lui un militaire d'active. Alors, il laisse entendre qu'il croît tout de même à quelque chose. Si la France l'a déçu pour des raisons qu'il ne formule pas clairement, il s'accroche à quelque chose qui pourrait bien ressembler à l'Intérêt Général. Il n'y voit que la conséquence du simple bon sens et nullement d'une idéologie. Quoi qu'il en soit, s'empresse-t-il d'ajouter, il ne faut pas se méprendre, pour chacun, l'intérêt particulier passera toujours avant l'intérêt général. Et puis il y a la masse de ceux qui ne sont même pas capables de discerner leurs propres intérêts. Saint-Luc comprend parfaitement les calculs politiques, leurs dissimulations. La bonne marche d'un Etat ne peut se concevoir sans coercition. Quand les imbéciles ont voix au chapitre, il reste la ruse et le mensonge. Au mieux, la dissimulation. Saint-Luc ne parle pas de formatage et de conditionnement. Question d'époque et de vocabulaire...

Saint-Luc déniaise ses jeunes interlocuteurs. Il les inonde de son aigreur avec un plaisir qu'il ne dissimule pas. Il s'écoute parler, amplifier et caricaturer sa pensée puisque les objections ne viennent que rarement perturber le cours de ses

démonstrations. Souvent, il en arrive à un point où il ne lui reste plus que l'auto-surenchère puisque personne ne se décide à lui dire qu'il est un salaud ou qu'il se trompe. Et moi, je suis sidéré, abasourdi. Je ne sais plus où j'en suis : hypnotisé par le discours provocateur, je ne perçois pas l'appel à la contradiction, je n'écoute plus, je souris stupidement et je m'échappe dans la chaleur de la nuit et l'euphorie du vin glacé.

Saint-Luc ne s'adresse pas à Colonna. Il se parle à lui-même et à des spécimens de la jeunesse soixante-huitarde. Une jeunesse imbécile. Il en tient deux devant lui. Il veut comprendre, condamner, écraser. C'est une occasion à ne pas manquer. Moi et Larrue, même si nous n'en parlons presque pas, avons forcément été impliqués d'une manière ou d'une autre dans ces événements incompréhensibles. Certes, nous n'avons pas du aller bien loin dans l'engagement puisque l'administration et l'armée nous ont laissé parvenir jusqu'à Yoboki. Mais ça ne lui suffit pas : Il voudrait en savoir plus, il voudrait que nous soyons, ici, en pleine brousse, les thuriféraires d'un mouvement dont il serait l'imparable contempteur. Mai 68 le trouble plus qu'il ne l'avoue. Le mépris qu'il veut étaler ne suffit pas à cacher l'importance qu'il accorde à ces événements. Quoi qu'il en soit, c'est une barrière potentielle entre lui et nous. Sa réprobation est massive et son incompréhension totale. Il aimerait en savoir plus mais il est régulièrement déçu. Ni moi ni Larrue ne sommes venus en Afrique pour discourir sur les qualités respectives des différents courants révolutionnaires. Les –ismes sont loins. Nous éludons, nous parons. Saint-Luc, frustré, en est réduit à s'attaquer à un vague idéalisme qu'il ne peut relier à aucune mouvance précise. C'est bien dommage car il a des choses à mettre au clair, des comptes à régler. Il ne connaît pas précisément les protagonistes du complot mais, il en est certain, c'est d'un complot qu'il s'agit. Avec des manipulateurs et des naïfs et des imbéciles ; comme d'habitude. Avec des groupes concurrents sans doute, mais un complot. Saint-Luc aimerait bien savoir quel a été notre niveau de participation là-bas, en Métropole, lorsqu'il pestait en écoutant les nouvelles dans un fort de brousse. Et maintenant, avons-nous encore de la sympathie pour cette série d'émeutes ? Il ne pose pas la question. Ses provocations doivent suffire.

Nous ne mordons pas. Nous opinons sur les évidences et n'entendons pas ce qui nous contrarie. Pour ma part, que pourrais-je dire d'ailleurs ? Que ses propos me désespèrent ? Qu'ils me désespéreraient davantage s'il n'était pas si âgé ? En fait Saint-Luc ne parvient pas à entamer sérieusement l'optimisme qui me reste. C'est, pour moi, un fossile. Un fossile qui m'amuse parfois, qui m'étonne et peut, à l'occasion, me faire sourire lorsqu'il dit des outrances sur un ton monocorde. Je ne peux pas désespérer après les flamboyances de 68, les ferveurs et les amitiés. Et pourtant...

Les « événements de 68 », c'est si loin, ici dans le désert afar. Je n'entends plus le monologue obsessionnel. Je ne sais plus à qui il s'adresse. Ça m'est impossible de le savoir. Parler de 68, ici dans ce fort, à côté de campements de nomades, alors que mon esprit et mon corps deviennent délirants, c'est absurde. Je ne représente rien ni personne. Je ne veux surtout pas être catalogué. Et cela me plaît qu'on soit dans l'impossibilité de le faire. Mais Saint-Luc n'entend plus rien. Et moi, je ne l'entend plus. Je commence à douter mais je m'accroche. Il ne sait rien et ne saura rien. Surtout pas de mes doutes. Je me souviens, c'était il y a si longtemps...

J'ai été pris dans le tourbillon d'événements qui me dépassaient. J'ai été assailli par des mouvements philosophiques et politiques auxquels je ne comprenais pas grand-chose. Alors que je rêvais de voyages exotiques impossibles, j'ai été surpris par des clameurs, j'ai été déconcerté par des mots nouveaux, j'ai été mis en demeure de

faire des choix, de choisir entre le Bien et le Mal. J'ai eu peur d'être réactionnaire ou traître. Ou suppôt du capitalisme ; ou ennemi du peuple ; ou petit bourgeois. Allais-je devenir maoïste, trotskiste, situationniste ? On me pressait d'en décider et d'acquiescer le vocabulaire et le comportement adéquat. Il fallait aussi que je découvre que la malfaisance d'un groupe dissident était proportionnelle à sa proximité idéologique. En quelques semaines, je découvris en moi le bourgeois assoupi, je pris conscience de ma superficialité, je me révélai coupable de noirs projets inconscients. On venait me chercher pour vociférer dans des manifestations ou écouter des discours enflammés dans les amphes occupés. J'étais convié à assister à des débats interminables auxquels les participants dignes de ce nom devaient apporter leur contribution en surenchérissant. Je craignais de manquer un épisode du combat titanesque auquel j'avais la chance d'assister et de pouvoir participer. Je ne pouvais plus me permettre d'être à côté des choses. Alors, je suivais des amis qui semblaient comprendre. Des copains sympathiques avec qui la vie pouvait être agréable. Ils parlaient de justice, de liberté, de l'avenir qui les attendait et qu'ils vivraient sans entraves. Je vibrais avec eux : c'était imparable. Le monde était injuste, les dirigeants ne méritaient pas les pouvoirs qu'ils s'étaient fait attribuer. Nous allions les chasser tous : les colonialistes ! les impérialistes ! les capitalistes ! les bureaucrates ! les technocrates et toutes les autres variétés d'exploiteurs ! A coup sûr, un monde meilleur et plus intéressant allait émerger de ce bouillonnement. Je ne devais pas me méfier des discours de ceux qui s'auto proclamaient dirigeants ou de ceux qui tentaient de prendre leur place. Je ne devais pas m'inquiéter de la violence des querelles fratricides. Ce qui était le plus important c'était que nous avions les salauds en face de nous. Alors, j'ai écouté les leaders. J'ai été déconcerté par les concepts qui m'étaient assésés. J'ai été époustoufflé par les leçons de morale qui m'étaient données : impérieuses et dégoulinantes. J'ai commencé à me méfier lorsque j'ai commencé à voir la virtuosité avec laquelle les donneurs de leçons savaient battre la culpabilité des autres et mettre de la cendre sur la tête des mêmes. Les autres, toujours les autres : les indispensables méchants qui justifiaient pas mal de choses. Mais je ne disais rien. Les chefs étaient pétulants, agaçants parfois, mais purs. Je ne pouvais concevoir des doutes sur leur honnêteté.

Je n'avais encore rien vu. Je n'avais pas encore pris conscience que des gens, parfois brillants et diplômés, souvent déjà bien ancrés dans l'Université, entraînaient et déstabilisaient une génération de laborieux naïfs. La piétaille de la révolution. Qu'ils allaient continuer à subjuguier des étudiants ordinaires qui se révéleront incapables de faire la révolution et d'étudier à la fois. Qui, grisés par les discours vivront leurs rêves sans avoir embarqué eux, de biscuits. Et qui ne pourront pas les vivre vraiment. Qui sombreront, qui erreront paumés et mourront parfois à la recherche des paradis. Et évidemment, je n'avais pas vu la suite. Je ne les avais pas encore vus reparaitre à la télévision les maîtres à penser de 68. Je ne les avais pas encore vu se reconverter. Je n'avais pas imaginé avec quelle aisance ils avaient préparé leur sortie. Je n'avais pas encore vu l'écrivain dandy, l'inspecteur général, le penseur officiel. Qui, après avoir acquis pouvoir et notoriété, péreront avec morgue en planant sur les naufrages, les échouages et des illusions perdues... Je ne le sais pas encore. Heureusement, je ne le sais pas encore.

Saint-Luc continue à parler. Une sueur épaisse colle à ma peau malgré le petit vent qui s'est levé et qui dépose une fine poussière sur la table. Saint-Luc l'essuie de la tranche de sa main. Foutaise ! Il ironise, il parle beaucoup du passé qui ne peut que lui donner raison. Quant à l'avenir, il lui donnera forcément raison. Nous n'avons pas à en douter. Le repas est fini. Un autochtone, qui a curieusement compris que le

sujet était clos, vient débarrasser la table. C'est fini. Personne n'a rien à ajouter. Je sors du fort. Je m'en vais dans ma case pour me demander ce que je suis venu faire en Afrique.

Lorsque Saint-Luc parle Colonna reste en retrait. Il ne peut pas faire autrement. Il a le réflexe hiérarchique, il laisse l'ancien parler. Parfois, une ébauche de sourire m'incite à penser qu'il n'est pas d'accord. Il prétend que la politique ne l'intéresse pas, qu'il ne veut pas s'y intéresser ; que d'ailleurs il n'y connaît pas grand-chose. Il se pose en militaire ce qui lui permet de ne pas trop s'impliquer. Il se veut direct avec des principes simples. A vrai dire, son collègue semble l'ennuyer. Sa trop grande déférence apparente cache certainement de l'agacement. Colonna est souvent ailleurs, sans que je sache où. Il a un boulot à faire, il a du un jour, faire savoir qu'il le faisait. Contrairement à son collègue il fait en sorte qu'on ne lui pose pas de questions à ce sujet. Il me semble évident que la question a été réglée bien avant mon arrivée. Peut-être n'a-t-il jamais eu besoin de préciser les limites de son domaine. Parlerait-il davantage de son travail s'il n'avait pas, en face de lui chaque jour, un personnage au champs d'action incertain ? Quoi qu'il en soit, à table, le chef de poste militaire n'a pas grand-chose à dire. Ça n'a pas l'air de lui poser problème. Au déjeuner comme au dîner, il est comme en vacances. Il nous regarde tous les trois avec une distance amusée mais c'est Saint-Luc qui semble l'étonner le plus. Décontracté, un peu nonchalant, l'ironie est dans son corps. Comme un grand félin satisfait qui ne daigne s'intéresser aux animaux qui passent que pour occuper le temps. Dans quelques mois, Colonna sera ailleurs. Il a une carrière à faire, loin de tout ça, loin de ce fort, loin des ressassements de Saint-Luc. Il n'a pas besoin de le dire puisque son corps le dit. Au fort, Colonna est courtois, répond sans réticences aux questions qu'on lui pose mais ne lance pas de sujet de conversation. Le tout et le rien lui conviennent. J'ai parfois le sentiment que, en fait, nous lui sommes indifférents, qu'il n'attend de nous aucune réponse à aucune question. Il est bien comme ça. Plutôt content de lui sans qu'il ait besoin de le faire savoir, il plane. Lorsque, par hasard, la conversation en vient à des sujets grivois, il participe davantage. Mais ça ne dure pas. Bizarrement, le sujet coince rapidement sans que je comprenne pourquoi. Pourtant nous sommes quatre hommes dans la brousse avec nos frustrations et nos fantasmes. Passés quelques propos paillardes, chacun se replie comme si le ridicule nous menaçait. Il y a quelques femmes éthiopiennes à Yoboki qui ne sont pas venues faire du tourisme : on peut en voir qui se sont installées dans le fort ou dans les maisons devant le fort. Nous le savons tous. Et pour cause... Pourtant, le sujet est tabou comme si chacun se sentait obligé de gérer à sa façon des pulsions inavouables. Ou garder secret la manière dont il les a résolues.

Parfois, je rencontre Colonna en dehors du fort. Il se fait alors plus chaleureux, me demande tout simplement si tout va bien, comment ça se passe à l'école. Je réponds bien sûr que tout va bien. Il doit en douter : l'espace d'un instant il se fait protecteur. Comme moi, comme Goetz, il doit se demander ce que je fais là mais n'ose pas entrer dans le vif. Il sourit, trouve une plaisanterie et retourne à ses affaires. J'ai de la sympathie pour lui mais ça n'ira pas plus loin.

Il m'arrive de passer chez Larrue. Très rarement. Pourtant, nous sommes les deux seuls civils européens du village et sa maison n'est qu'à cinquante mètres. Je ne le convie pas plus souvent chez moi. Il est vrai que je n'aurais rien à lui offrir et que nos rencontres au fort sont quotidiennes. Nos rapports sont sans heurts mais distants. C'est lui le directeur, je n'aime pas les directeurs mais ça n'explique pas tout. Je me demande d'ailleurs, lequel d'entre nous deux entretient le plus cette distance. Larrue

qui a déjà de l'expérience, doit avoir une piètre opinion de ma compétence pédagogique. Il se garde de mettre le doigt sur la plaie, ne me pose pas de questions embarrassantes, n'intervient d'aucune façon dans mon travail. D'ailleurs, ça n'entre pas dans ses prérogatives. Il me laisse faire et se contente de répondre lorsque, rarement, je lui demande conseil. Beaucoup plus rarement que je ne le devrais... Notre éloignement vient de là : du fait qu'il connaît forcément mes difficultés et, surtout, du fait que je sais qu'il les connaît. Quelques mots échappés, des manières de m'aborder m'en ont donné la certitude. Dès lors, nous n'avons pu avoir de relations de confiance. Je pense que Larrue aurait préféré que nous ayons des relations plus normales : des relations simples d'expatriés isolés. Peut-être. Mais moi je ne peux que l'éviter. Mon malaise est tel que je ne peux m'empêcher de voir en lui un juge. Et je ne veux absolument pas être jugé : mes scrupules me suffisent. En principe, c'est de lui que je suis le plus proche. Les quelques conversations que nous avons pu avoir en tête à tête ont été intéressantes. Elles auraient pu avoir une suite. Nous aurions pu refaire le monde... Potentiellement. Mais j'ai cherché ce qui pouvait me déplaire et j'ai évidemment trouvé. Je ne sais pas où je vais tandis que lui semble me narguer tellement il semble le savoir. Sa rigidité se heurte à mes doutes. Je rêve d'autre chose. Je rêve d'ailleurs pendant que lui fait tranquillement son travail en étant effectivement ailleurs. Pour Larrue, je ne peux être qu'un plaisantin : c'est à Katmandou que je devrais être. A diluer mon vague à l'âme dans les vapeurs de cannabis. Et non pas à enseigner dans une école des frontières de la République. Il y a une erreur quelque part qu'il ne s'explique pas. Peut-être suspecte. J'ai voulu me planquer et j'ai loupé mon coup. Le piston peut-être...

Larrue est un homme austère, un homme de principes. Je ne sais pas exactement lesquels mais, d'évidence, il en a. Alors qu'il est invariablement vêtu d'un short blanc et d'une chemisette claire, je ne vois que le hussard noir. Alors que sa démarche est plutôt inélégante lorsqu'il se déplace légèrement penché en avant, je vois un maître d'antan raide et drapé dans sa dignité. Face à lui je me sens parfois inconsistant. Dès qu'il a le dos tourné, je lui reproche son absence de fantaisie. Pour me rassurer, je ricane : est-ce sa nature ou s'est-il mutilé ? A-t-il intériorisé les entraves ? Je pense à nos rêves de mai 68. Avec Larrue, nous n'en parlerons jamais.

Mon collègue aimerait que l'enseignement dispensé dans l'école soit sérieux et efficace et voilà que, pour des raisons troubles, on lui a adjoint un collaborateur inexpérimenté, peu motivé et écrasé de doutes. Je suis persuadé qu'il en a conçu quelque rancœur. Ça ne peut pas être autrement même si ses soupçons ne sont pas justifiés. Alors je ne me livre pas, je rentre dans ma coquille. Les quelques conversations que nous aurons tout de même seront sans suite. Nous nous côtoierons mais, dans le désert afar, nous n'échangerons rien d'essentiel.

Le troisième instituteur de Yoboki, Ahmed, ne fréquente pas plus que moi le directeur. Il vient peu me voir. Par contre, il n'est pas rare qu'il m'invite chez lui. Certes, sa maison est contiguë à la mienne mais ça n'explique pas tout.

Ahmed vient de Djibouti, il est Somali. J'ai du mal à lui attribuer un âge : je ne le lui ai jamais demandé. Spontanément, je le considère comme mon aîné : de cinq ou dix ans peut-être. Il n'y a pas de femme chez lui. Rarement, je vois un ou plusieurs africains dont je ne connais pas l'origine entrer chez lui. Je ne suis même pas en mesure de savoir s'ils viennent de la capitale ou du village ni s'ils sont de sa famille. Quand je vais chez Ahmed, la maison est vide. Une maison identique à la mienne où il n'y a pas grand-chose à part des tapis épais. Je ne sais pas comment Ahmed vit dans cet endroit. Cela m'échappe totalement. Je ne pense pas avoir sérieusement cherché à le savoir. Je ne sais même pas ce qu'il mange, s'il prépare ses repas ou si

quelqu'un les lui apporte du village. La nourriture, au demeurant, ne semble pas être son problème : son visage émacié en témoigne. Ce qui est certain, c'est que dans la pièce principale où je suis parfois convié, il y a un réchaud qui permet de préparer du thé. Le thé indispensable pour accompagner le khat.

Brouter du khat au moment de la sieste ou rarement après le repas du soir, c'est la justification de nos rencontres. J'ai accepté de goûter à cette herbe euphorisante. Quand Ahmed, un jour, m'a fait cette proposition, je n'ai manifesté aucune réticence à priori. Ce qui l'a peut-être surpris, c'est que je le fasse avec lui. Manifestement, il m'en sait gré. Alors qu'il « broute » quotidiennement comme presque tous les autochtones, j'ai décidé, par méfiance, de ne l'accompagner qu'une fois par semaine. Je crains l'accoutumance. Cela lui suffit. La cérémonie hebdomadaire est devenue complicité. Chaque semaine, nous tentons d'entretenir une connivence qui ne sera jamais complète. En dehors, nous nous voyons évidemment chaque jour mais nous parlons peu. Comme si nos relations ne pouvaient se développer que dans la clandestinité. Jamais, en tout cas nous ne parlons de notre métier. Ahmed a des problèmes avec sa fonction ici. Il n'en parlera pas. Moi non plus. Ahmed, dans le quotidien ne respire pas l'aisance. Tout son corps fluet semble rétracté, timide. Il semble taire quelque chose en permanence et craindre que son corps ne le trahisse. J'ignore tout de sa manière d'enseigner : peut-être se métamorphose-t-il devant les enfants. J'en doute. Tout au moins se débarrasse-t-il du regard fuyant qui me fait parfois l'éviter ? Ahmed n'est pas bien à Yoboki ; pas bien avec les européens qu'il fuit ; pas bien avec les Afars dont il ne connaît presque pas la langue. Il lui est impossible de parler de ce qui l'intéresse. Le malaise d'Ahmed est contagieux. Parfois, je ne puis m'empêcher d'y voir de la fourberie ou de la perversité.

Des substances psychotropes nous permettent de baisser la garde. Cela me gêne mais j'assume. Une fois par semaine.

Ahmed est un type bizarre, certainement mal dans sa peau. Il est un train de chercher une issue et, accessoirement un bouc émissaire à un malaise. Après avoir longuement mâché les feuilles et après avoir bu plusieurs tasses de thé fort sucré pour en atténuer l'amertume et l'âpreté et combattre la sécheresse de la bouche, je sens l'euphorie m'envahir et une excitation intérieure qui se satisfait de l'inaction de mon corps. Alors j'écoute Ahmed qui parle lentement. Entre deux gorgées de thé je distingue à peine ses dents recouvertes d'une bouillie de feuilles hachées. Il parle peu mais il parle. Des inhibitions sont levées. Il me fait confiance puisque je ressens ce qu'il ressent lui-même. Il doit considérer que puisque je veux bien m'initier, j'accepte un contrat implicite : celui du silence. Il y aura effectivement pour moi deux Ahmed : le collègue crispé et fuyant et un étrange somali qui se laissera aller à distiller devant moi une partie de ses rêves et de ses frustrations.

Il ne me l'a pas dit d'emblée, mais je comprends maintenant que Ahmed est nationaliste. Comment, d'ailleurs en serait-il autrement ? Presque tous les pays africains sont indépendants. Djibouti est une anomalie qui ne saurait durer. En écoutant Ahmed, mes utopies s'effilochent. Qu'est ce qui pourrait lui faire tolérer la présence de cette école et de ce fort au sommet duquel flotte un drapeau étranger ? Son salaire qui, je l'imagine, doit entretenir une famille à Djibouti ? Sa présence obligée parmi un peuple différent ? Peut-être. Il ne doit même pas savoir dans quelle mesure il doit dissimuler ce qu'il pense puisque ici, à l'école et au fort, personne ne lui demande rien. Il fait son boulot ; point. Pour le fort, il ne complète pas dans le village ; point. R.A.S. Ahmed n'est pas un agitateur. C'est tout ce qu'on demande. Si, par extraordinaire, il le devenait, il serait très vite démasqué et neutralisé. On se fout

de savoir ce qu'il pense. Moi je sais ce qu'il pense, ce qu'il était inéluctable qu'il pense. Ce que, à sa place, je penserais moi-même.

Bien entendu, malgré l'herbe, Ahmed ne se livre pas totalement. Jamais il ne m'avouera d'hostilité systématique envers les Français. Des Français qui n'ont rien fait pour qu'il ne soit pas marginalisé dans ce village. Il laisse parfois transparaître devant moi un peu d'amertume mais ne va jamais au-delà. Il ignore les chefs de poste. Il ne précise jamais non plus sa pensée en ce qui concerne les modalités d'une indépendance éventuelle ou d'un rattachement à la Somalie. En pays afar, il ne peut que se censurer. Ce que je sais de son nationalisme c'est le ravissement avec lequel il me parle des discours de Siad Barre. Il les écoute à la radio le soir. Il dit y passer beaucoup de temps puisqu'ils sont paraît-il très longs. Il admire celui qui a personnifié l'union du Somaliland et de la Somalia. Celui qui tente de réunifier les dialectes somalis et est en train d'introduire l'alphabet latin pour écrire la langue nationale. Il ne résiste pas à la tentation de me faire écouter de courts fragments dont le lyrisme m'échappe. Je lui fait plaisir : j'écoute avec un semblant d'intérêt celui dont le nom, à Djibouti, est systématiquement accolé au mot dictateur. Il lui arrivera de me parler de Moustapha Kémal et de Nasser. Cela me suffit largement ; j'ai compris. Ahmed, le Somali, est ce qu'il est inévitable qu'il soit. Ahmed est bien de son temps, comme des milliers d'autres en Afrique...Je comprends Ahmed. S'il m'arrive de le contrer, c'est avec souplesse. Nous échangeons réellement avec, je crois, honnêteté. Nous essayons de concevoir un avenir meilleur.

Mais Ahmed n'est pas que cela. Le nationalisme ne suffit pas à guérir son malaise. Il s'est réidentifié dans la religion de ses ancêtres. Ça enveloppe sa vie. Il me gêne parfois quand il se met à parler de l'islam. Son regard devient fiévreux, comme impatient. Il est, bien sûr, musulman comme tous les Afars et tous les Somalis. Je le sais. La question ne se pose même pas. Mais il trouve l'occasion de le redire à chacune de nos rencontres hebdomadaires. Il m'est arrivé de le trouver en prière sur son tapis. Il voudrait me convertir ; comme si la cérémonie du khat était un premier pas que j'ai accepté de franchir. C'est comme s'il voulait m'envoûter. Il interprète peut-être ma gêne comme un début de fléchissement. Il a tort. Il n'a aucune chance. Je veux bien lui faire plaisir, lui donner quelques gages mais ça n'ira jamais jusque là. Il n'a pas compris que j'étais complètement rétif à ce genre d'influence. Ce qui est étonnant c'est sa manière de s'y prendre, simpliste. Comme s'il attendait une simple adhésion. Car il est très peu question de dogme entre nous. Ahmed me donne d'ailleurs l'impression d'avoir des connaissances théologiques très sommaires. En tout cas, il s'aventure peu sur ce terrain. De toute façon, il lui serait difficile de trouver un angle d'attaque : j'oscille entre un reste d'attachement plutôt affectif au christianisme et une adhésion grandissante à un agnosticisme que je veux rationnel. Au fond de la brousse, je doute. Mais je ne veux plus croire. Il y a question, c'est vrai, mais ça ne me fera pas basculer. Les religions sont de mauvaises réponses à de vraies questions. Je n'ai pas de réponse, cela m'agace ; celui qui prétend m'apporter une réponse m'agace bien davantage...Ahmed le sent, il argumente très peu. Peut-être compte-t-il sur l'atmosphère, sur son influence, sur son exemple. Il lui suffirait que je montre de l'intérêt puis de la sympathie pour l'islam que je finirais par embrasser, comme ça, tout simplement. Il sera déçu...

Ahmed ne le sait pas mais il anticipe l'avenir. Il a du mal à articuler nationalisme et religion. Il veut croire que ses mentors sont des croyants cachés et s'indigne quand je lui objecte la laïcité de certaines de leurs réformes. Pour le moment, il n'a pas à choisir. Mais je sais ce qu'il choisirait avec une passion qui pourrait certainement le consumer. Une passion qui pourrait devenir sa vie et sa mort.

Le temps n'est pas encore venu.

Origine du monde

J'ai pris la précaution de boire avant de descendre parmi les cailloux noirs au bas de cette sorte de monticule de basalte très pentu. J'ai mis mon chapeau et mes chaussures de brousse. Je ne suis pas inquiet : voilà maintenant plus d'un an que je vis avec ce climat torride. J'ai déjà marché dans le désert afar. Je supporte bien la chaleur. Mais aujourd'hui, j'ai terriblement chaud. Une sorte de chaleur absolue qui me rappelle quelque chose. Cependant, cette sensation, si elle ne m'est pas étrangère, je ne l'ai connue jusqu'à présent que dans des endroits qui m'étaient devenus familiers à force d'arpenter la brousse aux alentours de Yoboki. Une chaleur totale, massive et pénétrante contre laquelle on ne peut rien. J'ai l'impression que deux ou trois degrés de moins ne changeraient absolument rien à ce que je ressens encore une fois. Malgré tout, je dévale une forte pente en essayant d'éviter les blocs qui me barrent la route. Il me semble que la température augmente encore, ou, tout au moins se fait différente. On dirait que l'air prend une texture autre. L'idée me vient de renoncer. Mais je suis déjà arrivé en bas et la mare que j'ai aperçu tout à l'heure, en haut, n'est pas trop loin de la base de la colline de pierres. J'aurai peut-être un kilomètre à faire sur un sol plat poussiéreux ou craquelé ; au maximum deux. Il n'y a aucune végétation visible à mes pieds. La terre grise ocracée est pulvérulente au début : chacun de mes pas soulève un petit nuage de poussière. Le bruit de ma marche est d'abord étouffé puis devient plus net. Le sol se met à crépiter dans le silence du désert. J'écrase des multitudes de petites plaques argileuses cassantes. C'est le seul bruit. Il me confirme que je suis bien là étrangement en train de marcher, à une heure où je ne devrais pas le faire pour une raison qui ne m'apparaît plus clairement.

Il fait terriblement chaud. J'envisage de nouveau de faire demi-tour puisque je ne sais plus très bien pourquoi je marche ainsi. Mais j'arrive auprès de ce que j'avais remarqué de loin, depuis le sommet. C'est bien une sorte de mare. Une grande mare : le mot étang ne me semble pas approprié en ces lieux. Il y a effectivement, comme j'avais cru le remarquer de là-haut, à quelques mètres de la rive, des végétaux bizarres qui croissent dans une terre très sombre zébrée de traînées jaunes, orangées ou verdâtres. Elle est peu abondante et rase. Près de ce qui ne peut être que de l'eau, il n'y a plus qu'une boue très épaisse. Quant à la mare, c'est plutôt une soupe minérale sur laquelle, de temps en temps, des bulles visqueuses éclatent. C'est un liquide trouble dont la couleur ne m'apparaît pas nettement : elle semble changeante. Là aussi, je crois distinguer des reflets jaunes, orangés et verdâtres. Qu'y a-t-il là dedans ?

En me posant la question, je trouve immédiatement une réponse. Une réponse olfactive. Une réponse qui vient de très loin, de la fin de mon enfance, quand dans le cellier de la maison de Saint-Malo, je m'amusais à faire ce que j'appelais des *expériences*. Des expériences de chimie, parfois dangereuses que je cachais à mes parents. Les émanations qui proviennent de la mare sont faibles mais je les reconnais. C'est certain, cette odeur est celle de l'hydrogène sulfuré. Il y a peut-être aussi du dioxyde de soufre. Je retrouve une de ces odeurs qui, autrefois, m'éloignaient du quotidien et dont je mésestimais les dangers. Un flux de souvenirs me trouble. Je ne sais plus très bien où je suis. Le soleil ne tarde pas à me le

rappeler. Je me méfie de cette flaque. Je recule un peu jusqu'à ce que je n'en perçoive plus rien. J'ai bien senti l'odeur du soufre. Ou plutôt, les odeurs du soufre. Il n'y a rien d'étonnant : je suis entouré de basalte, je suis sur une terre volcanique et le magma n'est pas loin. Je me laisse cependant fasciner par cette eau. Tout s'y prête. Je suis seul, il n'y a pas de vent. Il n'y a aucun bruit. Le silence est total brisé seulement parfois par un *blorp* visqueux. Autour, c'est le désert de poussières grises et de cailloux noirs. Pour l'instant. Car ce soir, je sais qu'ils prendront de magnifiques teintes orangées et violacées. Je ne vois plus le lit de l'oued qui doit être à un kilomètre à peu près, légèrement en contrebas. Je ne vois qu'une seule tache verte formée par les multiples têtes des palmiers doum. Je regarde à nouveau le bouillon. L'idée me vient brusquement que j'assiste à quelque gestation mystérieuse. A l'origine de la vie. La soupe primitive dont j'ai entendu parler, je me persuade de la voir là, opportunément à mes pieds. Ici, toutes sortes de substances mijotent discrètement dans la solitude du désert, à l'abri des regards humains. Et moi, j'ai le privilège étrange de pouvoir assister à cette alchimie féerique. Je veux le croire. J'ai tout d'un coup envie de faire participer au spectacle mes amis géologues. Mais ils ne sont pas à portée de voix. Et puis, ils risqueraient de se moquer. Ils analyseraient les choses rationnellement et briseraient le charme. Je garderai ma subjectivité pour moi seul. Je serai le seul témoin d'une création et ce sera bien ainsi.

Cette température n'est pas humaine. L'idée m'affleure qu'elle n'est pas terrestre non plus. Mon esprit fonctionne différemment. Je regarde à nouveau au loin le désert. Il y a là-bas un tourbillon de poussière qui monte vers le ciel et s'évase. Il oscille légèrement sur sa base et glisse vers quelque part. Dans toute l'immensité qui m'entoure, c'est le seul objet mobile. Alors que tout est figé, il intrigue forcément. Où va-t-il ? Va-t-il s'évaporer où se gonfler ? De loin, il me semble élégant. Je vois une sorte de fantôme grisâtre qui dans sur le sol qu'il effleure, s'immobilise, semble hésiter puis repart en virevoltant. C'est un spectacle auquel je suis maintenant accoutumé. J'ai déjà traversé une de ces minitornades sèches sans autre inconvénient que d'être fouetté de poussière, rapidement, d'un côté puis de l'autre. Aujourd'hui, c'est différent. Je crois voir une émanation de forces telluriques que je relie, de toute ma subjectivité à ce liquide qui bouillonne à mes pieds. Il me revient que les Afars appellent ces tourbillons *guinni* ; des djinns donc. Bien entendu, j'ai enregistré cette appellation avec distance. Mais maintenant, seul, dans ce lieu étrange, voyant approcher cette colonne ondulante, pour la première fois je comprends. Je comprends les afars. Subrepticement, l'inquiétude s'empare de moi. Presque une panique. Et si le but de cette forme était de se rendre au dessus de cette flaque, là, tout près de moi ? Que résulterait-il de cet accouplement monstrueux ? Quelles matières, quelles énergies ? Verrai-je se former un maelström qui projettera des viscosités qui iront s'agglutiner sur mon corps, avec avidité ? Une bouffée d'irrationnel s'insinue en moi. Je la laisse faire. Peut-être avec un peu de complaisance. Peut-être juste pour voir... Cependant, je ne perds pas la raison. J'ai honte que des idées aussi stupides puissent s'emparer de moi. Je me trouve des excuses : elles viennent de la nuit des temps. Je réagis comme bien d'autres ont réagi avant moi : je crée, dans l'urgence, une mythologie.

Je me ressaisi. C'est la chaleur. J'ai déjà remarqué que je me mettais parfois à flotter ainsi lorsque, écrasé de chaleur, un déclic modifiait brutalement ma perception des choses. Ou plutôt dédoublait ma perception dans une sorte d'ivresse.

Alors, j'ose. Je trempe le bout de mon index dans le liquide épais. Il est chaud. Il doit faire entre 50 et 60 °C. C'est de l'eau assurément. Elle contient en suspension une boue grise et noire qui, de près, ne me semble pas colorée. J'ose encore. Je pose le

bout de ma langue sur mon doigt. C'est imprudent et fou, je le sais. Pourtant, je n'hésite pas. Dans cet enfer, tout devient possible : les règles ne sont plus tout à fait les mêmes. Je suis très loin du monde ordinaire, normalisé. Les contraintes sont au-delà. Mais mon esprit fonctionne encore. Je goûte. C'est à la fois salé et amer. Je pense à l'ion sulfate. Malheureusement, mes conclusions ne peuvent aller au-delà de cette constatation un peu rudimentaire. C'était prévisible mais peu importe. Voilà, c'est fait. J'ai senti, j'ai goûté, j'ai touché. Il fallait que je le fasse. La chaleur m'a donné un alibi.

Il y a beaucoup de chose dans ce marigot. Je fantasme encore. Que se passe-t-il là-dedans ? Je n'ai aucun moyen de le savoir mais je suis hypnotisé par cette mixture dans laquelle je veux croire que se trouvent des molécules étranges et complexes ; des molécules de vie. Les odeurs, les couleurs, les saveurs, pour moi c'est ça la chimie. La chimie de mon enfance et de mon adolescence a été étroitement associée à mes sens. La vue, l'odorat et même parfois le toucher. Il m'en restera toujours quelque chose. Plus tard, je continuerai à associer si possible les substances chimiques à des caractéristiques immédiatement perceptibles par mes sens. Je ne pourrai m'empêcher de humer les flacons de liquides organiques, de toucher des poudres ou des liquides. Il faudra me contraindre pour suivre les règles de sécurité d'un laboratoire. Je serai toujours émerveillé de voir les acides aminés se colorer de magnifiques couleurs violettes ou orangées sous l'effet de la ninhydrine. Je ne m'en lasserai pas. Dans le laboratoire de biochimie, je goûterai aussi ces acides aminés. Tous, les uns après les autres, à l'insu de mes collègues qui n'auraient peut-être pas compris.

Je suis dans un monde de sensations, de féeries et d'hallucinations. J'ai laissé faire mais je sais que cela ne peut trop durer. Il me faut passer sur un autre mode. Je prolonge tout de même ce moment infernal et précieux où plus rien n'est impossible. J'ai la tentation de rester davantage encore, de garder mes privilèges et mes fantasmes. Je m'accorde un nouveau délai. Je suis seul. Je suis élu. La providence m'a accordé ce spectacle que, sans doute, j'ai mérité de voir. Je tente de le croire encore un peu. Je sais que tout à l'heure je n'y croirai plus. Et puis, plus prosaïquement, je me souviens du danger de l'hydrogène sulfuré. La menace devient plus terre à terre. C'est terminé. Il me faut partir d'ici rapidement. Je me retourne. Je peux apercevoir, au loin, le toit de la Landrover. Le monde réel. Je vais retourner là-bas, sur cette petite hauteur, rejoindre mes deux amis géologues. Ils ont probablement terminé leur travail et s'impatientent peut-être.

Il y a une heure ou plus, je me suis éloigné du véhicule et j'ai laissé mes deux compagnons s'attarder sur quelques cailloux. Ce sont deux jeunes géologues qui font une tournée de brousse mais je ne suis pas certain que cela soit entièrement dans le cadre de leur fonction. Quoi qu'il en soit ils semblent avoir un programme de recherche. Ils ne se sont pas arrêtés là par hasard. Ils ont un itinéraire, des roches à collecter, des structures à analyser. Ils doivent savoir précisément pourquoi ils sont venus ici, même si leur programme semble très souple. Leur tournée de brousse est sans doute aussi un peu une promenade, une occasion de batifoler. Un peu d'aventure. Quoi qu'il en soit, ils sont enthousiastes et rieurs. Ils s'émerveillent, se réjouissent de ce qu'ils voient, s'étonnent, savourent les instants. Ils s'étonnent d'eux-mêmes aussi. Ils s'étonnent d'être là et des quelques risques qu'ils ont pris. Ils s'en amusent. Ils savent qu'ils vivent des moments intenses qu'ils regretteront un jour. Je suis content d'aller les retrouver : ils me sont sympathiques.

Pour moi, cette petite expédition ne faisait pas partie de mes projets. Hier, vendredi, mes deux compagnons sont arrivés à Yoboki. Investis d'une mission officielle, ils

sont allés voir le chef de poste. Pour le dîner, j'ai été convié avec eux au fortin. La soirée s'est prolongée sur la terrasse. Nous avons beaucoup parlé. Ils nous ont donné quelques nouvelles de Djibouti et de Dikhil où ils sont passés mais ont surtout parlé de leur métier, avec passion. Je crois avoir tout fait pour ça. Et j'ai été contaminé par leur enthousiasme. Je les ai enviés. Un moment, je les ai vus en baroudeurs comblés, grisés par le désert afar, des chevaliers errants mais guidés par les quêtes, les découvertes à venir. Un moment, ils m'ont un peu agacé : ils me semblaient trop heureux de ce qu'ils allaient vivre et découvrir. Ils me semblaient plus libre que moi qui ai dû passer plusieurs mois dans ce petit village de Yoboki sans pouvoir m'éloigner autrement qu'à pied. Ils me narguaient sans le vouloir. J'enrageais d'être venu dans ce territoire en ne connaissant presque rien à la géologie. Finalement, j'ai été conquis par la gentillesse et l'enthousiasme de ces deux géologues. Ils ont anticipé une demande que je n'aurais pas osé formuler. Ils m'ont proposé de partir deux ou trois jours avec eux. Avec simplicité. Le chef de poste a accepté à condition que nous soyons de retour lundi soir au plus tard. Nous avons parlé encore et encore : le chef de poste semblait lui aussi emballé. Nous rêvions de la formation de la terre. Tard dans la nuit, soûlés de visions titanesques, nous sommes allés nous coucher. Les deux géologues sont restés dans l'enceinte du fort et moi je m'en suis retourné m'affaler à l'intérieur des quatre murs qui me servent de maison. Ce matin, avant le lever du soleil, ils sont venus me chercher : il fallait bien sûr profiter des heures les moins chaudes. Nous avons roulé six ou sept heures sur un semblant de piste que nous perdions régulièrement : en fait seulement les traces d'autres véhicules tout-terrains. Alternativement, nous avons roulé sur des terrains plats, limoneux et marneux dont nous devions suivre et éviter les ornières ; sur des sortes de regs de basalte où plus aucune trace n'était visible. Je n'ai pas pu éviter de goûter la poussière très fine qui a empli mes narines mes oreilles et s'est collée sur ma peau partout où il lui a été possible de s'insinuer. Mon visage, mes bras et mes jambes se sont couverts d'une couche collante. Quant à la rocaille, elle a malmené mon dos. Rien de très surprenant. C'était normal, c'était la piste telle que je l'aimais. C'était bien : nous étions ailleurs. Nous avons traversé perpendiculairement une longue plaine presque sans végétation, puis une chaîne de hauteurs rocheuses, puis une autre plaine un peu moins aride que la précédente où les buissons épineux étaient plus abondants. Nous nous sommes arrêtés alors que nous entreprenions l'ascension de nouvelles hauteurs. A notre gauche une plaine, à notre droite des falaises sombres. Nous étions étourdis de fatigue. Il fallait songer à faire une pause. Le soleil était presque au zénith et la température devait dépasser très nettement les 45°C .Peut-être dépassait-elle les 50°. De cette hauteur, nous avons repéré le lit de l'oued que nous cherchions et le petit oasis de palmiers un peu plus loin. Nous avons très bien distingué cette tache verdoyante un peu en retrait du lit de l'oued lui aussi piqueté de vert. Le moteur arrêté, nous avons écouté le silence. Nous avons regardé les couleurs de la poussière et des cailloux s'atténuer et se fondre dans la lumière verticale. Nous avons décidé que ce serait là-bas, dans cet oasis, que nous irions passer l'après-midi à l'ombre et essayer de faire une sieste. Mes compagnons ont vu quelque chose qui faisait sans doute partie de leur programme de recherche. Malgré la chaleur, ils ont décidé d'aller voir une sorte de large fissure au bas de la falaise. J'ai, bien sûr, été convié à les suivre mais j'ai décliné l'invitation. J'étais fatigué, j'avais trop chaud et j'avais l'impression que mon cerveau ne serait pas en mesure de faire le moindre effort intellectuel. Je pouvais résister à la chaleur, laisser mon esprit vagabonder, mais certainement pas réfléchir avec méthode. J'ai eu la paresse de faire l'effort de comprendre ce que hier soir il m'importait tant de comprendre. Je

n'ai voulu que laisser couler des sensations, passivement. J'ai senti en moi une émotion qui gonflait et faisait obstacle à une pensée canalisée. Il me fallait trouver autre chose. Alors j'ai remarqué, légèrement en contrebas cette mare allongée de couleur indécise qui me semblait entourée de végétation.

C'est le début de l'après-midi. J'ai retrouvé mes compagnons. Nous avons rejoint l'oasis. Il n'y a personne, nous n'avons vu aucun animal. Pourtant, manifestement le lieu est fréquenté : les crottes de chameaux en témoignent. Il y a aussi quelques nattes et des empilements de feuilles de palmier. Rien d'autre. Le silence devrait être total. Dans un premier temps, c'est en effet l'impression que nous avons. En fait l'air est saturé d'un bruit de fond dont il est impossible de déterminer l'origine. Ce sont des mouches, toutes sortes de mouches, des libellules, d'autres insectes bizarres. Un mélange envahissant de stridulations et bourdonnements divers plus ou moins homogénéisés. C'est un peu agaçant au début mais on finit par l'ignorer tant il est uniforme et continu. Nous nous installons, nous buvons et nous mangeons un peu. Nous avons tous emmené un livre. Pour ma part, je suis incapable de me concentrer. Il fait trop chaud. Malgré les mouches qui viennent se promener sur toutes les parties découvertes de mon corps, je sombre dans une somnolence profonde. Je vole sans efforts au dessus de paysages minéraux mais colorés. Je me balance, je flotte et je redémarre. Je vais où bon me semble. Alors que je plane, sous moi, à dix ou vingt mètres, la planète est en train d'accoucher de la vie dans des flaques visqueuses, odorantes et irisées.

La soirée est occupée par la visite de l'oasis. C'est vite fait. Il n'est pas grand. Nous ne découvrons rien de plus à part ce qui semble être un puits recouvert de grandes feuilles de palmier séchées. Pas d'êtres humains : nous nous y attendions. Un peu avant le coucher du soleil, nous décidons de prendre un vrai repas. Il y a dans notre véhicule une lampe et un réchaud à pétrole. Il y a même une grande glacière dont l'intérieur est encore froid. Nous aurons de l'eau et de la bière fraîche. La température baisse. C'est un moment agréable : nos corps décompressent et nos esprits s'animent. J'interroge mes deux compagnons sur ce qu'ils ont trouvé là-bas, au pied de la falaise. Cette fois, je porte grand intérêt à ce qu'ils me répondent. Je déplore, cependant, de ne pas tout comprendre. Mais, au fond, ce soir, ça m'est égal. Je suis ailleurs, pas loin d'ici, devant cette grande mare qui ne gardera de signification que pour moi. Le repas terminé, il devient évident que nous ne pourrions pas rester dormir ici : il y a des nuées d'insectes piqueurs et nous n'avons pas prévu cela. Il faudra faire quelques kilomètres vers un endroit plus sec. Nous plions bagages. L'un d'entre nous a l'idée de ramasser des branches qui traînent à terre et quelques feuilles sèches. Il s'avère que la possibilité d'être obligés de quitter l'oasis avait déjà été envisagée plus ou moins consciemment. Tout a été rapidement entassé dans la voiture. Il fait nuit. Nous partons.

Sans hésitation, nous nous dirigeons vers une sorte de plate forme en demi cercle entourée de gros rochers que nous avons repérée sur les hauteurs. Heureusement, la lune, presque pleine, nous permet de retrouver l'endroit sans trop d'hésitations. La lune. Je suis aussi dessus, je suis sur un de ses cratères et ces hauteurs blafardes au loin en sont les limites. Nous arrivons, nous posons des bâches à même le sol et nous allumons un feu. Il fait pourtant encore chaud. Alors nous nous trouvons un prétexte : ce sera pour chasser les animaux intrus. En réalité, nous savons bien qu'il y a très peu de risque de cet ordre et que, de toutes façons, nous n'avons pas assez de bois pour toute la durée de la nuit. Peut-être avons-nous vaguement conscience que ce petit hémicycle est devenu une scène. Pour nous seuls, acteurs et spectateurs. Nous ne pouvons sans doute pas nous empêcher de jouer les cow-

boys. Peut-être, après tout, l'avons-nous mérité. Et puis le jeu ne concerne que nous. Nous nous préparons un café. Il manque le banjo pour compléter la scène. Tard dans la nuit, nous nous allongeons pour regarder les étoiles. Il ne peut pas en être autrement et c'est bien ainsi. La chaleur devient supportable. Nous nous enroulons dans des couvertures légères. Personne n'ose compléter la scène par quelque déclaration grandiloquente. Chacun finit par se taire. Nous sommes dans nos avenir lointains. Il n'y a plus rien à dire. Les souvenirs feront le reste. Il n'y a plus aucun bruit. Nous nous endormons.

Dimanche matin. Je crois avoir été réveillé par un bruit insolite. Des roches qui roulaient ? Je me redresse vivement. Je n'entends plus rien et je ne vois rien de suspect. Il a dû se passer quelque chose car mes compagnons sont en train de se réveiller eux aussi. Ils n'ont rien entendu. C'est l'aube qui nous a éveillés. Mais j'ai un doute que je garderai tout au long de la journée. La température est agréable : le soleil n'est pas encore apparu. L'aube est magnifique ; la journée ne pourra que l'être. Nous sommes heureux. Nous prenons un petit déjeuner et établissons un vague plan pour la journée. Mes compagnons n'ont qu'un seul objectif précis : à vingt kilomètres environ. Il semble évident que cela peut attendre. Il est tout aussi évident que nous pensons tous à l'oasis que nous avons dû quitter hier soir. Nous allons d'abord y retourner même si nous n'avons rien de particulier à y faire. La visite d'hier nous a laissés insatisfaits. Sans doute avons-nous été intrigués par les traces de présence humaine. Nous le voyons maintenant très bien cet oasis. Son sommet prend des teintes vertes profondes et intenses mises en relief par les ocres et les violets qui l'encadrent. La journée sera belle. Dure mais belle. Nous allons la construire. Nous laissons passer le temps, explorons un peu les environs de l'hémicycle : l'oasis n'est pas loin et la géologie peut attendre. Le soleil est apparu à l'horizon depuis presque une heure quand nous nous décidons enfin à quitter la scène. Nous sommes en pleine forme, la température est idéale, la visibilité est excellente. Nous volons vers les palmiers. Le nuage de poussière dans notre sillage doit se voir de très loin.

Nous arrivons. La palmeraie n'est plus la même. Il y a du monde : des hommes et des bêtes. A la lisière de l'oasis, immobiles, quelques dizaines de ces petits dromadaires du désert Afar que tout le monde appelle ici chameaux. Ils sont entourés de silhouettes noires. Evidemment, il ne peut pas en être autrement ici, ils ne peuvent être qu'Afars. Nous approchons : nous distinguons d'autres animaux et d'autres accompagnateurs. Certains sont sous les palmiers. Manifestement, c'est une de ces caravanes que je n'ai jusqu'à présent aperçues qu'au loin, de celles qu'on connues Monfreid et Rimbaud. Nous n'allons pas faire une arrivée tonitruante. Je commence à connaître suffisamment les Afars pour savoir que ce ne serait pas de mise et pourrait même être considéré comme une provocation. Nous ralentissons et nous nous arrêtons en douceur un peu en retrait des hommes et des animaux. Les caravaniers ne semblent pas intéressés par notre arrivée ; à croire qu'ils ne nous ont pas vus. Les géologues s'en étonnent mais pas moi. C'est tout à fait dans la manière d'agir de ces nomades. Ils sont fiers et arrogants. Ou, tout au moins, se présentent comme tels à tout hasard. Dans un premier temps, ils ignorent les visiteurs qui font irruption dans leur domaine. Tout à l'heure, quand nous serons plus près, ils nous toiseront. Pour l'instant, je ne perçois aucun signe de curiosité de leur part. On pourrait croire que notre arrivée inopinée dans ces solitudes ne présente pour eux aucun intérêt. Ou alors, nous sommes invisibles. Nous allons devoir faire le premier pas, approcher, demander à voir le chef. S'il n'y a pas hostilité à notre égard, il y a au moins méfiance. Ils ont du déjà remarquer que nous ne sommes ni de l'Armée ni de

la Milice. Ça doit les tranquilliser. Quand même, nous sommes des blancs, des Khorostis, des sources potentielles d'ennuis. Nous nous approchons d'un petit groupe. Mes compagnons, habitués aux images sahariennes s'étonnent de l'équipement des chameaux. Il m'est arrivé d'en voir quelques uns dans le village. J'ai la satisfaction de leur expliquer qu'ici, ces animaux sont bâtés mais pas montés : les caravaniers marchent à pied à côté des animaux lourdement chargés. Nous sommes à quelques mètres d'un petit attroupement. Au dernier moment, ces hommes daignent tourner la tête. J'ai devant moi un magnifique groupe de bédouins afars typiques. Certains crachent avec ce qui me semble être de la morgue. Cela m'agace un peu mais je ne m'en offusque évidemment pas. Je dis quelques mots d'afar ce qui semble tout de même les surprendre un peu. C'est juste pour susciter leur curiosité et pour les amadouer car je leur fais rapidement comprendre que je suis malheureusement incapable de tenir une conversation dans leur langue. Je les regarde, ils me regardent. Nous nous évaluons. Ces afars physiquement ressemblent beaucoup à ceux que je côtoie tous les jours au village. Ils sont sveltes, ils ont les traits fins et les cheveux bouclés. Ils en imposent par leur prestance, ce qui ne les étonnerait pas, mais aussi par leur beauté ce qu'ils ne comprendraient absolument pas. Surtout ceux là, ces hommes du désert et de la brousse qui ont quelque chose de différent. Car ce qu'ils veulent, c'est avoir un air farouche qui dissuade et éloigne l'adversaire potentiel. Ils veulent intimider et y parviennent. Les Afars de mon village m'impressionnent moins : ils sont plus ou moins sédentarisés ou bien, sont des semi-nomades qui ne se déplacent que rarement. Ceux qui sont devant moi sont de vrais nomades, probablement identiques à ceux qui venaient ici il y a un siècle. Leur chevelure abondante forme une sorte de casque qui leur entoure la tête. Beaucoup d'entre eux ont les incisives taillées en pointes. J'ai reçu le message ancestral: il s'agit de montrer qu'ils peuvent être des fauves. Le cas échéant. Leur seul vêtement est une sorte de paréo appelé ici « fouta ». Il est fait d'un textile gris ocracé comme la terre environnante. Certains, les plus jeunes, portent le même vêtement, d'apparence plus rigide, qui accentue la platitude de leur ventres : leurs foutas sont, semble-t-il, en nattes. Au village par contre, les hommes les portent en coton coloré et rajoutent bien souvent une chemise. Je ne m'étonne pas de voir certains de ces nomades porter de longs bâtons en travers des épaules. Cela les oblige à se maintenir redressés et accentue leurs postures hautaines. Mais pour beaucoup, ce sont de longs fusils qu'ils tiennent de la même manière. Ils ne cachent pas ces armes qui semblent faire intégralement partie de leurs vies et de leurs corps. Pas plus que les grands poignards qu'ils portent ostensiblement sur l'abdomen. Ce sont des guerriers, le visiteur doit le savoir. Je sais bien qu'à l'intérieur des frontières du Territoire français, les afars se laissent rarement aller à des comportements belliqueux, mais tout de même, ils m'impressionnent. Sont ils recensés dans le Territoire ? Probablement pas ; aucun ne parle français. Le chef non plus. Ils sont de passage ici comme leurs ancêtres autrefois. Mais ils sont chez eux ; ça se voit. L'étranger doit se faire modeste.

Ces Afars traversent leur pays qui se trouve être plus ou moins contrôlé par les Français depuis guère plus de cinquante ans. Comme il l'a déjà été auparavant par les Arabes, les Turcs, les Egyptiens et les Abyssins. Pour eux, la frontière entre le Territoire français et l'Ethiopie n'a pas de signification. Pour éviter des problèmes inutiles, ils tiennent un peu compte des réglementations de part et d'autre de cette ligne immatérielle. Ils n'ont pas intérêt à provoquer, ils doivent se faire discrets ; ils le savent. Ces nomades font ostensiblement ce qu'ils ont fait depuis des temps immémoriaux. Ils transportent du sel vers les hauts plateaux abyssins et reviennent

vers la côte avec des marchandises plus variées. Ils ont obtenus les autorisations nécessaires. Du sel, il y en a sûrement si j'en juge aux sacs que j'ai déjà pu voir aux environs du lac Assal. Y a-t-il autre chose ? Il serait certainement très malvenu de poser la question. Il y a certainement, le long des flancs des chameaux des marchandises qu'il vaut mieux que nous ne voyions pas. Le commerce des armes est interdit mais tout le monde sait qu'il subsiste : dans des proportions tolérables pour l'Administration. Il y a certainement d'autres choses tout aussi interdites mais les commandants de Cercles ne vont pas risquer de provoquer des agitations tribales pour si peu. Quant aux esclaves, c'est un sujet mythique et tabou. La République a réussi à éradiquer cette plaie et le fait savoir. Bien sûr, les convois de pauvres hères enchaînés n'existent plus. Mais il est facile de convaincre de misérables Gallas qui n'ont d'autre choix sinon la mort, de s'exiler n'importe où pour survivre.

Quoiqu'il en soit, pour le naïf que je suis, il n'y a rien de suspect. Il n'y a que des caravaniers, mâles. Je ne vois que quelques adolescents. Pas de femmes. Nous n'entrons pas dans l'oasis. Nous ne voulons pas risquer de rencontrer un groupe suspect ou des marchandises interdites qui nous auraient obligé à détourner le regard. Nous avons affaire à des caravaniers dont les familles et les campements sont certainement de l'autre côté de la frontière ; en Ethiopie. Dans la partie afare de l'Ethiopie que d'autres Khorostis, les Abyssins, prétendent contrôler.

Le chef de caravane s'est retiré plein de morgue : nous ne présentons sans doute pour lui ni danger ni intérêt. Et puis nous ne pouvons pas tenir la conversation. Il n'a pas laissé, en partant, de consignes trop contraignantes. L'atmosphère se détend un peu. Les attitudes se font plus souples. Quelques sourires s'ébauchent, peut-être condescendants. Quelques uns s'éloignent, d'autres reprennent une conversation interrompue. Et moi, je regarde ces hommes aux pieds nus posés sur la terre ocre, et les palmiers en arrière plan. Et je vois l'Egypte antique. Elle s'impose soudain comme la clé de ce spectacle. Ce que je vois, je l'ai déjà vu : au cinéma, dans les livres... Je ne sais pas. Une étrange impression de déjà vu que je ne parviens pas à comprendre. Ma connaissance de l'Egypte moderne se limite à l'aéroport du Caire. Quant à celle de l'Egypte ancienne, elle est très sommaire : des stéréotypes entretenus par les bandes dessinées. Il faut croire que j'ai enregistré plus d'images que je le pense ; à moins que je vienne du temps passé... A part la noirceur intense de leur peau et leurs gros casques de cheveux frisés, presque tout dans ces hommes m'évoque l'Egypte antique. Leur port hiératique, leurs gestes lents dans lesquels je vois de la solennité les éloignent dans l'espace et le temps. Les colliers sont très rares, il n'y a pas de scarabés mais leurs jupes de nattes me transportent irrésistiblement au bord du Nil. Une pyramide ne déparerait pas ici. Je suis dans le pays de légendes des anciens égyptiens : le pays de Pount. Une région incertaine aux frontières du monde, un pays fantastique où tout pouvait se produire. Un pays lointain et mystérieux, plein de richesses fabuleuses, peuplé de monstres et de dieux. Et moi j'y suis dans ce pays de Pount. Je fantasme. Serait-il possible que les anciens égyptiens aient laissé ici quelque trace ? Quelques uns se sont peut-être aventurés jusqu'ici. Et j'imagine avoir la chance de découvrir une entrée secrète sous un de ces tas de grosses pierres sombres qui parsèment le désert. Là, sous terre, un marchand Egyptien, aventurier précurseur de Rimbaud, aurait caché ses quelques richesses et souvenirs avant de mourir tué par les autochtones ou par les bêtes sauvages. Il faudrait aller fouiller tous ces amas, retourner les pierres, découvrir un accès. Alors, avec ma lampe de poche, je découvrirais des bijoux et un rouleau de papyrus. Des bijoux en or bien entendu et un rouleau qui me raconterait la fantastique épopée de cet explorateur antique...

Un Afar-Egyptien s'adresse à nous. Il désigne un bosquet de palmier. Au bas des troncs, nous voyons un petit groupe d'hommes. Ils nous font signe d'approcher. Ce sont des Afars eux aussi. Mais ils sont différents des caravaniers. Certes, quelques uns portent leurs éternels bâtons et poignards mais ils sont vêtus comme les hommes du village. Ceux là ne viennent pas de très loin même si, sans doute, ils nomadisent parfois. Plusieurs parlent un peu de français. Très peu certes mais il évident que cette langue leur est familière. L'un d'entre eux me connaît. Tout au moins, m'a-t-il déjà vu ; sans doute aux environs de Yoboki. J'essaie maladroitement de lui cacher que je ne le reconnais pas. Je suis un peu gêné mais mon interlocuteur est compréhensif. Il sait très bien que les rares Khorostis de la brousse sont très vite repérés par les autochtones tandis que la réciproque n'est évidemment pas vraie. Nous échangeons quelques politesses et passons aux questions. Les principales : d'où venons nous, Que faisons nous ici ? Où allons nous ? Encore les mêmes questions. Des questions de nomades qu'ils devaient eux aussi, poser. Nous répondons sans restrictions. Et eux ? Ils n'habitent pas continuellement à Yoboki mais y viennent souvent. Ils nomadisent plus ou moins avec leurs familles dans les environs. Ils ont accompagné un peu les caravaniers mais ne tiennent pas à en parler : bien qu'ils parlent à peu près la même langue, ce sont, pour eux, des étrangers dont ils semblent se méfier. D'ailleurs, leurs chemins vont se séparer ici, dans cet oasis. Ils sont venus pour quelques jours ici avec une partie de leurs familles et quelques chèvres. Je distingue en effet à quelque distance deux ou trois toukoul de nattes que des silhouettes féminines sont en train d'achever. Les raisons de leur présence ici me semblent obscures. Une, toutefois, me semble sans ambiguïté. Lors de leurs pérégrinations, dans les oasis, ils incisent les écorces de quelques palmiers doum et y accrochent des cornets en natte pour en recueillir la sève qui doit se transformer en boisson. Quand elle est prête, ils viennent chercher cette douma, en boivent parfois et mettent le reste dans des outres en peau de chèvre pour la vendre au village. J'ai déjà entendu parler de ce vin de palme mais je m'intéresse malgré tout avec application aux nombreuses explications qui me sont données sur la manière de le fabriquer. Et puis, je n'en ai jamais goûté. Je me dis que le moment est venu pour le faire. J'espère une proposition et elle vient. On me montre de nombreux cornets accrochés aux branches bifurquées d'un palmier doum. Je ne les avais pas remarqué : ils se distinguent mal sur le fond de l'écorce. Un des Afars en décroche un pour nous. Il est surmonté d'une sorte de couvercle de paille et d'une nuée d'insectes. Il chasse les insectes sans conviction, enlève le bouchon et on nous présente le contenu du cornet. Je vois un liquide de couleur imprécise surmonté d'une écume dans laquelle deux mouches mortes sont engluées. Le cornet doit contenir à peu près un demi litre de cette boisson. Peut-être plus. Il en émane une odeur aigrelette qui me fait penser au kéfir. L'ensemble n'est pas très engageant et mes deux compagnons, sentant que ma curiosité irait jusqu'au bout, en profitent pour décliner l'invitation à boire. Je commence à regretter d'avoir suscité cette proposition mais il est trop tard. Je boirai le cornet jusqu'à la lie. S'il y en a. Mais auparavant, je vais me faire plaisir.

Feignant une méfiance naïve, je demande aux nomades s'il leur arrive de boire cette boisson. Bien entendu, ils en boivent. Sont-ils musulmans ? Ils le proclament avec la plus grande assurance. Comment se fait-il alors qu'ils se sentent autorisés à boire cette boisson fermentée qui contient de l'alcool ? La réponse est toute simple. Cela m'amuse de l'entendre à nouveau. Je devrais la connaître depuis longtemps me disent-ils, moi qui ne suis un Khorosti pas tout à fait comme les autres. En fait, c'est simple, il n'y a pas d'alcool dans la douma. Ce sont des Khorostis mal intentionnés

qui ont inventé cette légende pour les mettre dans l'embarras. L'un de mes interlocuteurs surenchérit : il pense que ce bruit qui court est délibérément entretenu dans le but de susciter des querelles entre tribus. Ils sont fâchés qu'on puisse douter de la qualité de leurs productions. Quoiqu'il en soit, je leur ferai plaisir en buvant le contenu de ce cornet.

Je bois après avoir enlevé les mouches et une partie de la mousse. Le goût est surprenant. Ça ne me plaît guère. Et surtout, ce liquide tiède passe mal. Il commence à faire chaud. C'est une bière bien fraîche qu'il m'aurait fallu. C'est très désagréable. Mais je ne peux pas décevoir. La seule solution c'est de boire rapidement en tentant de déconnecter mon cerveau de mes sens. Cependant, il faut que je fasse montre d'intérêt pour le liquide que j'absorbe. Et que je me garde de montrer un enthousiasme excessif. C'est pénible mais j'y parviens. J'arrive enfin à la pointe du cône où il y a effectivement une lie jaunâtre. C'est fini, tout le monde est satisfait. Mes compagnons sourient, contents de n'avoir pas été obligés de participer au rite d'initiation. Les Afars aussi. Ont-ils voulu eux aussi s'amuser un peu ou me donner la démonstration de leur bonne foi ? Je ne le saurai pas.

Il est temps de partir. La géologie attend. Les Afar me rendront visite lors de leur prochain passage à Yoboki. C'est promis. Nous rejoignons la voiture et démarrons pour le prochain objectif. Il y a encore un peu d'eau fraîche dans la glacière. Je m'en sers avec avidité. Je m'installe à l'arrière du véhicule. Nous sommes sur terrain plat ; nous roulons vite. Il fait déjà très chaud mais je me sens bien. S'il n'y avait pas ces vibrations et quelques cahots violents, je pourrais m'endormir satisfait. Ayant le doux sentiment d'avoir accompli mon devoir je regarde avec la plus grande bienveillance le paysage. Il est évident que je ne le perçois pas comme d'habitude. Maintenant je l'aime encore plus malgré sa violence. Le bruit du moteur, l'air chaud, l'intensité de la lumière, l'odeur de la poussière, tout est bien, tout est mieux. La piste me grise. Plus que d'habitude. Je suis euphorique. Je pense à ces Afars qui sont maintenant très loin derrière le nuage de poussière soulevé par la Jeep. A quoi pensent-ils en transvasant leurs cornets de douma ?

Référendum

Il est tard. Il y a bien longtemps que la nuit est tombée. Je n'ai pas encore réussi à m'endormir. Je m'ennuie un peu et la chaleur n'a pas réussi à dissoudre un vague à l'âme insidieux et tenace. J'ai cessé de lire après avoir éteint la lampe à pétrole qui éclairait mal, ajoutait un surcroît de chaleur et attirait des insectes inquiétants. Lors de mon dernier voyage à Djibouti, j'ai acheté, chez un marchand arabe, un gros transistor muni d'une très longue antenne télescopique. Je vais surfer sur les ondes courtes : pour écouter le monde. Comme d'habitude, j'y serai amené quand je serai lassé d'entendre les crachotements qui parasitent la chaîne de radio métropolitaine que j'écoute chaque soir. La réception est instable. Il me faut sans cesse modifier légèrement le réglage. Je perds ma chaîne et j'entends d'autres voix, d'autres langues. Je tourne le bouton doucement. Je continue pour entendre des sons nouveaux. Je cherche. Je cherche autre chose. Parfois, je comprends, quelquefois je reconnais d'autres langues sans les comprendre. Souvent, je tombe sur une langue qui m'est totalement inconnue. Très doucement, je cherche à contrôler la rotation de mon poignet. Une voix nouvelle se fait entendre et me voici ailleurs, quelque part à l'autre extrémité de l'Afrique ou sur un autre continent. Je pars en voyages. Ce sont des voyages très courts dans des mondes qui me sont complètement étrangers. Je tourne encore un peu et c'est encore une langue différente ; un climat, des paysages, des habitations, des hommes différents. Des aventures. Chaque station est l'occasion d'entrer dans un univers différent. Je veux et je peux l'imaginer radicalement autre. Plus tard, quand, sur le câble, je m'amuserai à passer d'une chaîne étrangère à une autre, je ne pourrai plus imaginer. Mais, malgré les différences de langues, j'aurai droit au spectacle. Je n'aurai pas besoin de comprendre. Je saurai vite que là-bas, très loin, c'est à peu près la même chose. Je ne pourrai échapper aux images, il n'y aura pas d'échappatoire. Je verrai les mêmes programmes, les mêmes présentateurs, les mêmes jeux, la même vulgarité, la même entreprise d'abrutissement. Il n'y aura pas de porte de sortie. Il me faudra assumer ma consternation. Il me faudra réfréner ma rage.

Mais je n'en suis pas là. Ces langues que je ne comprends pas ne sont que des musiques. Des musiques qui peuvent masquer des réalités prosaïques ou sordides mais je ne veux pas le savoir. Je passe d'une langue à une autre et je savoure leurs sonorités sans les comprendre. Je me laisse aller, je les laisse venir à moi. Peut-être y a-t-il un peu de lâcheté là où je ne vois qu'un jeu. D'ailleurs, je ne m'attarde plus lorsque j'entends des langues connues : les déconvenues ne sont pas loin. Ces paroles incomprises sont la bande sonore d'un film que je me projette, la musique d'accompagnement. Je peux rêver, construire des mondes idéaux. Je ne serai pas contredit par ceux qui me parlent au loin et dont la signification des phrases m'échappe totalement. Leurs visages leurs mimiques leurs postures n'insinueront pas le doute en moi. Ailleurs sera mieux.

Depuis quelques semaines, je termine mes soirées ainsi, à réorienter l'antenne de mon poste et à tourner les boutons. Je suis seul avec le précieux objet qui ne fonctionne que pour moi dans un petit village de l'Afarie. Dehors le silence n'est troublé que par quelques bruissements ; un élève de l'école qui se retourne dans sa couverture et racle sa natte, un bédouin qui passe, un chacal qui rôde. Parfois un

bruit plus fort ; une gamelle qui tombe ou un caillou qui roule. Rarement, au loin, le ricanement d'une hyène. Mais ça ne m'inquiète pas. J'intègre tout cela dans mon décor sonore. Et mon récepteur en est l'élément principal. J'écoute. Je capte mais je ne veux pas de témoins. Par une sorte de pudeur, je m'arrange pour qu'on ne sache pas, dans le village, l'importance que j'accorde à ces séances d'écoute vespérales. J'en ai besoin mais ce serait dommage si cela était interprété comme le rejet de ce village dans lequel j'ai accepté de venir. Cette radio ne concerne que moi : je l'ai réglée à la limite de l'audibilité comme si je pouvais importuner quelque voisin. C'est absurde alors que je suis loin de tout, je m'échappe encore ; toujours plus loin, ailleurs.

Il est minuit. C'est l'heure des informations. Comme à mon habitude, j'ai abandonné les musiques des langues et cherché à nouveau une chaîne métropolitaine émise en ondes courtes. Il s'agit pour moi, simplement, histoire de ne pas trop décrocher, de me sentir informé de ce qui se passe dans le monde. Juste un peu, mais pas trop. Il ne faudrait pas que je perde les avantages de mon isolement. Alors, j'écoute distraitement.

Dans un premier temps, la nouvelle passe au travers de mon cerveau avec les autres sans y laisser de traces. Apparemment. Le journal terminé, je déroge à mes habitudes : j'éteins le transistor. L'information a du être retraitée, passer par d'autres circuits. Et elle ressort dans mon champ de conscience ; brutalement. C'est une indignation qui fuse.

Je suis stupéfait. Je ne devrais sans doute pas l'être mais je n'ai suivi que de très loin la vie politique en France. Peu importe après tout. Si j'avais vu venir l'événement, cela n'aurait rien changé. Je n'en reviens pas. Cela me semble à peine crédible. Et pourtant si. On l'a répété en fin de journal. Le président Pompidou a décidé de l'organisation d'un référendum sur l'entrée de la Grande-Bretagne dans le marché commun. Qu'est ce que c'est que cette magouille ? D'accord, je suis encore très naïf en politique mais tout de même. Il me faut peu de temps pour comprendre quelle réponse est attendue à la question posée et quelle exploitation pourra en être faite. Dans le désert afar, me voici en colère. Tout seul. Cela ne dure pas trop : l'idée me vient que je doive expliquer les raisons de mon irritation au gens du village. L'hypothétique scène a immédiatement un effet calmant. Me voici à sourire. Pour un peu, je trouverais la nouvelle dérisoire. Mais tout de même, j'ai toutes les raisons d'être mécontent. Je suis certes révolté par les procédés politiques mais ce n'est pas tout. La France veut à présent faire entrer la Grande-Bretagne dans le marché commun. Pourquoi ce qui n'était pas souhaitable pour De Gaulle le devient brusquement pour son successeur ? Moi, non seulement je suis radicalement contre mais je pense que c'est très important que la Grande Bretagne n'entre pas dans le marché commun. Face à un problème aux multiples facettes, je suis sans nuances. Il me semble inévitable que, une fois acceptée, la Grande Bretagne ne devienne le cheval de Troie des Américains. J'appréhende l'accélération de l'uniformisation qui en découlera ; à la fois cause et conséquence de l'utilisation massive de l'anglais. Je rumine tout cela dans ma case chaulée perdue au milieu des tribus afares. J'en reprends conscience en même temps que de la vanité de ma colère. Il va me falloir penser à autre chose pour m'endormir. Il fait chaud et l'Europe est si loin.

Le lendemain soir, je dîne au fortin avec les deux chefs de poste. La nouvelle ne semble pas les intéresser. Ils ont compris qu'il s'agissait d'une manœuvre politique mais, en apparence, ils s'en foutent. Comme de la Grande Bretagne d'ailleurs. On passe à d'autres sujets de conversation.

Les semaines passent. On parle peu à la radio du référendum qui va avoir lieu. Au fort, encore moins. La date approche mais personne n'en parle plus. Cela me convient bien : je veux oublier cette infamie. J'en connais d'avance le résultat mais je ne veux surtout pas entendre les vociférations des vainqueurs. Je serai bien, ici, lorsque les résultats tomberont. J'irai faire un grand tour dans la brousse le jour venu et le soir, je me réfugierai dans ma case pour y écouter le reste du monde. Quelque chose toutefois m'intrigue. Cela m'arrange mais je suis tout de même surpris que le chef de poste administratif ne relance pas le sujet du référendum. Cela ne lui ressemble pas lui qui aime argumenter sur la politique métropolitaine. J'ai même depuis quelques jours la vague impression qu'il évite d'en parler. Peut-être a-t-il des préoccupations. Quoi qu'il en soit, il prend des airs chafouins plus souvent qu'à l'accoutumée. Et pourtant, même à mots couverts, il n'est pas question à table d'arrangements tordus avec les chefs de tribus. Un soir, malgré ma naïveté, j'en ai brusquement la certitude, Saint-Luc me cache quelque chose. La façon dont il me regarde me convainc que cela me concerne. A la fin du repas, parmi quelques paroles anodines, il me glisse avec légèreté une convocation pour le lendemain. Il semble très détaché d'ailleurs, il ne s'en cache pas. Manifestement, il ne s'agit que d'une formalité sans importance.

Le lendemain midi, je me rends au fort un peu plus tôt que d'habitude. En rangeant la classe, je me suis souvenu de mon rendez-vous. J'y vais avec insouciance, simplement un peu agacé. Il doit s'agir d'une de ces lettres circulaires inutiles et inapplicables que les assis du service de l'enseignement envoient même dans les postes de brousse. Ce qui m'intrigue un peu c'est que d'habitude cette correspondance officielle, même si elle passe par tous les échelons de la hiérarchie administrative, m'est tout simplement donnée par l'homme à tout faire du chef de poste avec mon courrier. Cette fois, il doit s'agir de consignes plus importantes ou d'une convocation à Djibouti pour un motif qui m'échappe. Le chef de poste doit s'assurer que j'ai bien reçu le précieux document.

Mais d'abord, où est Saint-Luc ? Il a sûrement un bureau mais je ne l'ai jamais vu. Le garde me l'indique. C'est une sorte d'appentis attendant au mur d'enceinte à côté d'un petit potager. J'entre. La pièce est petite. Elle serait probablement extrêmement sombre si la violente lumière de midi ne parvenait à s'introduire par la porte et les panneaux de bois ouverts. Il y a quelques étagères, une petite armoire, quelques chaises sur un sol inégal en ciment. Le mobilier est d'une grande médiocrité. Malgré un nettoyage que je suppose quotidien, la poussière est encore là, tenace. Une grande partie de la pièce est occupée par le bureau. Cet attribut essentiel de la puissance administrative n'a pas été négligé. Il en impose, il est propre et est doté de l'essentiel : un sous-mains, des stylos et un jeu de tampons à côté de l'encreur. Quelques dossiers aussi. Il ne manque qu'un téléphone.

Comme la porte était ouverte et que la convocation était informelle, je suis entré directement sans frapper. Je m'apprête à m'asseoir sans attendre l'invitation à le faire. Mais Saint-Luc qui, assis à son bureau, semblait absorbé par la lecture d'imprimés, n'a pas tardé à lever les yeux et à me proposer de prendre la chaise qui m'attendait. Pour la première fois, je le vois portant une paire de lunettes. J'en suis légèrement troublé. Il me semble que cela accentue l'imprécision de son regard ; à la fois scrutateur et fuyant. Un regard qui passe de l'agitation à l'immobilité totale. Mais je n'ai pas le temps de me poser des questions. Saint-Luc n'a probablement pas de temps à perdre. Il se lève, repousse le dossier qu'il était en train de lire et me serre chaleureusement la main. Sans un mot, il sort d'un tiroir la lettre qui m'était destinée.

C'est une feuille libre non enveloppée. Avec détachement, il me demande de la lire avant de l'emporter.

Contrairement à ce que je pensais, elle vient du Commandant de Cercle de Dikhil et non pas des services de l'enseignement. Je lis. Par réflexe, je tâche de ne manifester aucune réaction : je sens Saint-Luc m'observer avec intensité. Et je viens de prendre conscience que c'est pour cela qu'il m'a convoqué dans son bureau. Cela me semble brusquement évident. Mais pourquoi ? Est-ce une mauvaise nouvelle ? Un piège ? Je lis. Dans un premier temps, le contenu me semble banal. Était-il vraiment nécessaire de me déplacer pour cela ? C'est sans doute plus important que je ne le pense. Première réaction : je me sens honoré. Presque fier de la proposition qui m'est faite. Le Commandant de Cercle me sollicite pour être président du bureau de vote de Daguirou. C'est tout ce que je vois. Je me découvre une petite importance même si je ne sais pas précisément en quoi consiste la fonction qu'on me propose. Président de bureau de vote ; pourquoi pas ? Je ne vois pas pourquoi je refuserais. J'ai fini de lire. Je lève les yeux pour rencontrer le regard de Saint-Luc qui ne m'a probablement pas quitté.

Je me suis bien contrôlé. Ce n'était pas difficile : il m'a suffi de ne pas laisser transparaître un petit soulagement transformé en une petite fierté.

Alors ? Alors, crie le regard de Saint-Luc. A son interrogation se mêle de la déception. Mon absence de réactions semble le frustrer. Je sens bien qu'il attendait une émotion quelconque mais je ne comprends pas pourquoi. C'est comme s'il lui manquait une étape dans le plan qu'il s'est fixé. La négociation ne se passe pas comme prévu. Il n'a perçu ni émotion ni surprise ni réticence. Il est dans le flou et ça le surprend. Il se voit dans l'obligation de parler pour comprendre. La suite de la démarche passera par les mots : il va s'y faire. Mais, là encore, je lui coupe l'herbe sous le pied. Qu'est ce que je pense de cette lettre ? Rien de particulier. Je suis d'accord. C'est simple ; c'est tout. Saint-Luc est déçu. Il n'a pas eu l'occasion de mettre en œuvre ses qualités de manoeuvrier. Il n'a pas eu à souffler le chaud et le froid. Il n'a pas eu à me noyer de questions insidieuses. Il n'a pas eu à alterner les propos comminatoires, les sous-entendus et les louanges. Saint-Luc est déconcerté, étonné, mais finalement satisfait. Juste peut-être un peu gêné de m'avoir dérangé. Je suis d'accord, c'est parfait. Ah oui, tant que je suis là, il serait bien que je signe un papier. Un accusé de réception ? Une acceptation ? Je ne sais pas. Je m'en moque. C'est fini. Nous nous quittons dans la bonne humeur. Nous allons nous revoir tout à l'heure, pour le déjeuner.

A table, Saint-Luc semble particulièrement de bonne humeur. Il me propose un whisky perrier pour l'apéritif. Il n'est pas question de notre entrevue. La conversation roule au hasard des idées qui nous viennent. L'après-midi passe, écrasante comme d'habitude, engourdissante. Puis c'est le dîner. J'ai parlé pour m'occuper, j'ai sué, j'ai somnolé. Je n'ai pas pensé.

Il doit être neuf heures, il fait nuit. J'écoute mon transistor. Par hasard, je viens de tomber sur les informations d'une radio métropolitaine. Rien d'intéressant. Quelques mots sur le référendum. Et je prends conscience de mon anesthésie. Elle est en train de s'estomper avec brutalité.

Pourquoi n'ai-je pas été surpris ce midi ? J'aurais dû : je pensais que le référendum aurait lieu dans les territoires d'outre-mer. Dans les départements d'outre-mer oui. Mais dans les territoires, surtout dans ce territoire où je suis, ça ne m'était pas venu à l'esprit. Eh bien si, on va le faire quelle que soit la question posée. C'est du délire. Les bédouins afars vont donc voter pour ou contre l'entrée de la Grande-Bretagne dans le marché commun. J'hésite entre la colère et l'hilarité. La Grande-Bretagne, le

Marché Commun, c'est burlesque. Ainsi donc, on m'a convié à participer à une mascarade. Je me calme. Il n'était pas possible de faire autrement. La République a des principes qu'il faut appliquer même au prix du ridicule. Les Afars de la brousse (c'est en brousse qu'on va m'envoyer) ne savent probablement pas qu'il y aura bientôt un référendum. Quant à la question à laquelle il leur sera demandé de répondre... Ils doivent tout ignorer de ce qui est en train de se préparer. Pourtant c'est pour bientôt. Je suis pris d'un doute. Il y a quelque chose qui m'échappe. Dès que j'en aurai l'occasion, j'essaierai de me renseigner.

Je ne suis plus fier du tout. J'ai été recruté pour une mauvaise pièce, une bouffonnerie. J'ai été naïf et je commence à m'en vouloir. Je me ravise. La pièce sera mauvaise mais j'y ai un rôle et il faudra que je le joue correctement. Je serai le garant du bon fonctionnement de la démocratie même dans des circonstances idiotes. Enfin, elle n'était pas si anodine que cela la proposition qu'on m'a faite. Je suis troublé. Il faut que je relise la lettre qui m'a été envoyée par le Commandant de Cercle. Cette fois je vais la relire avec attention.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous faire connaître que je vous ai désigné comme président du bureau de vote de Daguirou.

Je sais pouvoir compter sur votre sens de l'intérêt général et sur votre esprit civique pour accepter de bon gré cette mission particulière et je vous en remercie à l'avance.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Commandant de Cercle

Cela me saute aux yeux. C'est évident ; je n'avais pas bien lu ce matin. C'était une mission particulière qui m'était confiée. Le Commandant de Cercle a bien eu conscience de l'incongruité de la situation. Mais il lui faut appliquer les consignes. Il lui faut gérer au mieux la situation avec l'aide de gens sérieux et responsables. C'est ce que je voudrais croire parce que cela me flatte un peu. Mais ça ne dure pas : ma méfiance dorénavant l'emporte. Et puis la menace à peine voilée me saute à la figure. A-t-on à ce point besoin d'un président de bureau de vote ? En tout cas, la pression exercée sur moi me crispe. Dire que Saint-Luc a du penser que j'étais d'une docilité qui l'a surpris ! Je me suis soumis immédiatement, naturellement, sans réticences. La manière dont est rédigée cette lettre aurait dû m'inciter à refuser avec véhémence. Maintenant, il est trop tard. Je ne vais pas me ridiculiser davantage. Je me rassure. Je me justifie. Le Commandant de Cercle manque peut-être de civils suffisamment alphabétisés pour tenir le rôle de Président de bureau de vote. Il n'a pas le choix : il doit me réquisitionner. Après tout, si on m'avait convoqué pour un jury d'assises, cela m'aurait beaucoup plus embarrassé.

Le grand jour approche. Au poste, personne n'en parle. Ça m'étonne mais il faut croire que ça m'arrange car je ne lance pas la conversation sur le sujet. Seule la radio m'informe que l'événement aura bien lieu. Après avoir reçu la lettre du Commandant de Cercle, j'ai essayé, sans conviction, de recueillir quelques informations. Les Afars que j'ai rencontrés n'étaient pas au courant et semblaient ne pas comprendre ce dont je leur parlait ou paraissaient franchement réticents. J'ai abandonné ma tentative de sondage. Quelque chose me tracasse cependant. J'ignore complètement en quoi consistera ma fonction de président de bureau de vote. Je n'ai eu ni demandé aucune information sur les conditions dans lesquelles se

déroulera le scrutin. Quant à l'endroit où il aura lieu, je ne le connais pas : il est au-delà du rayon de mes plus grandes promenades à pied. Il a bien été question d'une réunion d'informations à Dikhil mais je n'ai encore reçu aucune convocation. Je n'en parle pas à Saint-Luc : il ne m'en parle pas non plus. Il reste moins d'une semaine et je n'ai reçu ni consignes ni explications. Depuis que j'ai accepté d'être président de bureau de vote, il ne se passe plus rien. Peut-être m'a-t-on oublié. Je finis par m'en persuader tant cela m'arrange. Mieux vaut ne pas attirer l'attention sur moi avec des questions intempestives.

Repas du samedi soir : il n'a toujours pas été question du référendum. Le grand jour c'est demain. Il faut que je pose la question à Saint-Luc. J'espère qu'elle sera sans objet. Mais non. J'irai bien à Daguirou demain ; c'est sans problème. Justement si, ça m'en pose, à moi, des problèmes. Comment vais-je aller là-bas ? Que je dois emmener ? Où est le bureau de vote ? Aurai-je quelqu'un avec moi ? Et surtout, j'avoue mon ignorance, comment devrai-je procéder pour organiser le bon déroulement du scrutin ? Mes questions semblent superfétatoires. J'ai bien tort de m'inquiéter ; ça n'en vaut pas la peine. Finissons la soirée autour d'un verre plutôt que de se poser des questions inutiles. Tout se passera bien, c'est très simple, je saurai bien me débrouiller tant les choses iront d'elles mêmes. D'autres, pas plus expérimentés que moi l'ont fait sans problèmes. Je laisse tomber le sujet : je ne voudrais pas paraître idiot. Reste, tout de même la question du déplacement. Sans doute le chef de poste m'amènera-t-il à Daguirou avec son véhicule tous-terrains. Lorsque je quitte la table, il m'informe d'un détail : à l'aube, demain matin, un véhicule de la Légion Etrangère viendra me prendre. C'est tout. Je ne comprends pas. Mais je commence à m'y faire. Je suis ailleurs, je suis dans la brousse. J'ai un peu bu. Il fait chaud. Demain, les choses seront simples. J'en suis maintenant persuadé. Après tout ce n'est pas un événement très important ; surtout un référendum comme celui qui aura lieu demain. Je verrai bien.

Dimanche. Je me suis levé tôt. Sans doute pour faire honneur à la fonction que je vais devoir assurer. Exactement à l'heure prévue, le véhicule de la Légion s'arrête devant ma case. Ou plutôt les véhicules. Ils n'ont pas donné dans la discrétion. Cela fait longtemps que j'ai entendu les bruits de moteurs, de tôles et de cailloux, au loin, sur la piste de Dikhil. Maintenant je vois deux camions et une jeep. Je suis déconcerté mais je n'ai pas le temps de me poser des questions : c'est pour moi que le convoi s'est arrêté. Le conducteur de la Jeep me fait signe. Je dois m'asseoir à l'arrière, à côté d'un autre légionnaire plus gradé. Aussitôt, la jeep repart. J'ai à peine eu le temps de saluer mon voisin.

Le légionnaire assis à mes côtés m'a accueilli gentiment mais il n'est pas loquace. De ce qu'il me dit, je déduis qu'il pense que je sais parfaitement où je vais et pourquoi. Lui n'est venu que pour apporter le matériel nécessaire. Il a l'air un peu surpris de me voir si peu au courant de ce que je dois faire. Non, le chef de poste ne m'a pas briefé. Non je n'ai jamais été président de bureau de vote. Non je ne connais pas la tribu que je ferai voter. Ça le gêne : il n'y a pas de connivence possible. Pour lui, les choses ne se passent pas comme prévu. De son côté, il a fait ce qu'il fallait pour que le vote se passe bien et voilà que le président de bureau de vote n'a pas reçu de consignes explicites ni implicites. A moins qu'il ne les ait pas comprises. Il est contrarié mais se garde de le montrer. Nous passons à autre chose. La vie à Yoboki, la caserne de Dikhil, la brousse.

C'est le début de la matinée, le soleil est encore bas. C'est le moment où les reliefs et les couleurs resplendent. La température est encore agréable. Mais je ne sens pas venir l'exaltation que j'ai déjà ressentie dans de semblables circonstances. Il y a

trop de véhicules sur la piste. Je suis trop inquiet pour laisser les sensations m'ébahir. Et puis, le camion qui nous précède fait tout pour rompre le charme. Son bruit, la poussière qu'il soulève m'empêchent de me laisser aller. Depuis quelque temps, il est passé en tête sans que je sache pourquoi. L'autre est resté derrière. Mais au fait, pourquoi ces camions ? Il faut qu'ils m'importunent pour que je me pose la question. Quand mon voisin m'a parlé de matériel, j'ai pensé à l'urne, aux bulletins de vote, aux registres. On pouvait facilement mettre tout cela dans la jeep. Je regarde la benne qui est devant nous. Je distingue mal à cause de la poussière mais il me semble voir de grandes poutres de bois qui en émergent. C'est tout. Il n'est pas question que je demande des explications ; je ne voudrais pas agacer davantage. Je m'intéresse maintenant au dernier séjour à Djibouti de mon voisin. Le sujet lui convient parfaitement ; la situation se débloque un peu.

La piste défile. Nous avons largement dépassé les lieux que j'ai explorés à pied. Je suis en terrain inconnu. J'ai du mal à estimer la distance que nous avons parcourue depuis le village. Peut-être vingt kilomètres. En tout cas Daguirou n'était pas très loin car mon voisin me désigne l'endroit où nous allons nous arrêter. L'endroit où aura lieu le vote ? C'est exactement cela.

Je n'avais rien imaginé de Daguirou. D'autres problèmes m'avaient empêché d'y songer. Je m'attendais à un tout petit village de toucouls avec une ou deux petites constructions en dur. Je regarde dans la direction que l'on m'indique mais je ne vois rien. Je n'aperçois que des buissons épineux un peu plus nombreux et denses que ceux qui parsèment habituellement la brousse. Il y a aussi quelques autres arbustes ainsi qu'un traînée verdâtre. Nous sommes presque arrivés à notre destination et je ne remarque qu'un monticule de gros cailloux. Il n'y a pas d'habitations. La traînée verdâtre se révèle être une zone un peu humide sur laquelle pousse une sorte d'herbe épaisse. C'est manifestement un endroit où les nomades vont faire paître leurs chèvres et leurs chameaux. D'ailleurs le tas de cailloux est creux et il possède une entrée. C'est probablement un abri un peu plus grand qu'à l'ordinaire. Il doit être très rarement utilisé puisque le local est à ciel ouvert : il n'y a ni branchages ni nattes pour le recouvrir. Quoiqu'il en soit, il n'est peut-être plus utilisé mais il est possible que les bédouins s'installent ici de temps en temps mais avec leurs campements. A part cet abri pour bêtes et bergers, il n'y a rien. Nous nous arrêtons à quelques dizaines de mètres de la verdure sur un espace nivelé d'où les blocs de basaltes ont été manifestement retirés. Les trois véhicules se sont arrêtés. Tout le monde descend à proximité de la construction de pierres noires.

A proximité, il y a des hommes et des bêtes. Bien sûr mon œil les a déjà vus avant l'arrêt mais mon esprit ne s'en est pas préoccupé trop occupé qu'il était à chercher des habitations. D'ailleurs, cela ne m'a pas surpris. Je suis depuis longtemps habitué à ce spectacle. Je les remarque maintenant. Il y a ici quelques dizaines de bédouins afars avec sept ou huit chameaux. Ce sont surtout des hommes. Il y a tout de même quelques femmes et enfants qui sont en retrait, à côté de la zone humide. Ils n'ont par l'air d'avoir une occupation particulière : manifestement, ils nous attendent. Un homme se détache du groupe. Il m'impressionne par sa taille mais surtout par sa carrure et son embonpoint. Il n'a pas la sveltesse des bédouins afars. C'est un chef ; ça se voit tout de suite. Il a de la prestance mais c'est son air satisfait qui attire mon attention. Il semble sûr de lui : il est venu conclure une négociation qui sera sans problèmes. C'est à l'officier de la Légion qu'il s'adresse en premier. Il parle un peu le français. La conversation est très brève : manifestement le militaire ne veut pas trop s'afficher avec le chef de tribu. Il me présente et s'éclipse : il doit s'occuper de la préparation du bureau de vote. Je n'ai pas le temps de lui poser des questions. Je

dois à mon tour parler au chef. Mais que lui dire ? Dois-je lui parler du déroulement du scrutin ? J'hésite. Il me tire d'embarras en m'adressant le premier la parole. Il me connaît : il m'a déjà vu à Yoboki, il a entendu parler de moi. En faisant un effort de mémoire, je crois me souvenir de l'avoir vu au village. Ou au fort. Que dire d'autre ? Je demande depuis quand lui et ses hommes sont ici. Est-ce un lieu de rassemblement ? Quelques familles de sa tribu y viennent deux ou trois fois par ans mais ne s'y attardent jamais longtemps. Ils sont arrivés hier soir. Le reste de la tribu arrivera en fin de matinée. J'aimerais bien en avoir terminé au plus vite avec ce référendum qui m'agace alors j'ose la question. Tous les électeurs seront-ils arrivés à midi ? J'ai dit une bêtise. Je le vois bien au regard d'incompréhension du chef. Je comprends maintenant que la journée sera pleine de surprises. Je suis paumé. Je vais être passif et laisser venir les événements. A mon tour je quitte le chef pour aller m'enquérir du bureau de vote.

Dans un premier temps, je me dis que le scrutin aura lieu en plein air puisqu'il n'y a pas de vent et qu'il ne risque pas de pleuvoir. Il suffira de poser des planches sur des tréteaux. Mais manifestement ce n'est pas ça qui a été prévu. Je vois les légionnaires poser des poutres sur l'amoncellement de cailloux noirs. Je vois maintenant un mur épais, circulaire, percé d'une ouverture. Les poutres servent tout simplement à fixer de grandes bâches au sommet. J'ai compris : ce sera le bureau de vote, un vrai, avec un toit. On y amène planches et tréteaux ainsi que deux chaises. C'est tout. Non, l'officier va chercher un boîte en bois dans la jeep : c'est l'urne qu'il va porter rapidement à l'intérieur. Cette fois, je suis pris de panique. Le scrutin va commencer et je ne sais absolument pas comment m'y prendre. Je suis honteux mais je n'ai pas le choix : il faut que j'avoue mon ignorance, que je demande des consignes immédiates. Je vois dans les yeux de mon interlocuteur que la catastrophe qu'il craignait est en train de se réaliser. Il en est le premier surpris. Mais il faut qu'il agisse sans trop se mouiller.

Il est militaire me rappelle-t-il. Il lui est interdit de s'immiscer dans l'organisation d'un vote. Il n'est ici que pour des questions de logistique. Ni lui ni les autres légionnaires ne pourront entrer dans le bureau de vote lorsque le scrutin aura commencé. Au passage, ce sera à moi d'aller chercher les listes, les bulletins de vote et les enveloppes. Mais je n'ai pas à m'inquiéter, ce que j'aurai à faire est extrêmement simple. J'ai une liste d'électeurs ; il me suffira d'appeler. Le chef se chargera de faire venir chaque électeur chacun à son tour. Il faudra que cet électeur choisisse un bulletin, le mette dans une enveloppe et mette l'enveloppe dans l'urne. Bien entendu, l'électeur ne sait pas signer : il me suffira alors de cocher en face de son nom. A la fin il faudra compter les Oui, les Non et les abstentions, signer et lui remettre les résultats qu'il emmènera au Commandant de Cercle de Dikhil. Il revient vers moi : il avait oublié. Je serai secondé par un assesseur autochtone qui lit et écrit le français. Après un moment d'hésitation, mon interlocuteur me dit que nous sommes dans des conditions particulières qui ne permettent pas le respect intégral des règles de la démocratie. Par exemple, c'est peut-être regrettable, mais il n'a pas été possible de mettre un isolement dans le bureau de vote. Je pourrai constater par moi-même que le local est trop exigu. D'autre part, comme la plupart des électeurs ne savent ni lire ni écrire, il faut qu'ils soient aidés. Le chef jouera ce rôle. Bref je ne dois plus m'inquiéter et être souple ; moyennant quoi tout ira bien. Il me souhaite bon courage avec insistance. En cas de gros problème, je n'aurai qu'à sortir du bureau : il sera probablement à jouer aux cartes avec les autres militaires sous la tente qu'on vient de monter. Je crois avoir tout compris.

Il me faut maintenant entrer dans l'arène. Le local, en blocs de basalte, est sombre. Je finis par distinguer à gauche la planche sur laquelle sont posés l'urne d'un côté et une grande enveloppe de l'autre. Derrière, vêtu à l'européenne, un autochtone qui m'attend. A droite de l'entrée, je vois le chef en pleine conversation avec un bédouin. A côté de lui une petite table avec les enveloppes et les bulletins. Je vais saluer mon assesseur. Il a l'air perdu. Probablement autant que je le suis. Je suis tellement assommé que je ne lui pose aucune question. Qui est-t-il ? D'où vient-il ? Aucune question ne me semble appropriée en ce moment. Il va être comme moi l'acteur d'une drôle de farce mais je ne sais pas quel rôle il joue. Dans la pénombre de cet amas de cailloux, tout me semble obscur. Dehors, c'est le plein soleil, c'est le semi désert afar, pas loin de la frontière de l'Ethiopie. Il y a dehors des hommes presque nus. Je suis loin de tous mes repères. Et je suis dans une cabane en pierres, égaré dans l'obscurité. Je dois pourtant décider du commencement de la cérémonie. Je vais me jeter sur la scène. J'ouvre l'enveloppe et j'en retire la liste des électeurs et la montre à mon assesseur. Nous nous asseyons. La mascarade va commencer. Je m'en doutais, il n'y a pas de patronymes. Pour chaque électeur, j'ai une succession de trois prénoms : le sien suivi de celui de son père et de son grand-père. Ce sont presque tous des noms arabes. Et ils ne sont pas variés. En outre sur ma liste les dates de naissance ne sont pas toujours indiquées. Il y aura des risques de confusion. Dès la première page, je remarque deux Ali, Youssouf, Ali. Maintenant, je sais que je vais m'enfoncer dans l'absurdité. Je n'y peux plus rien. J'appelle le premier de la liste. Le chef qui se tient à côté de l'entrée répercute mon appel. Aussitôt entre un bédouin. Le chef lui montre l'enveloppe et la bonne pile de bulletins de vote. Il a un peu de mal à introduire son *Oui* dans l'enveloppe. Lorsque c'est terminé, il jette un regard interrogateur vers le chef qui lui désigne l'urne. Enfin, il se décide à mettre l'objet qui semble l'embarrasser dans l'urne. A voté ! Les choses se passent de la même manière pour les quatre suivants. Vient une suite de noms féminins. J'appelle la première. Le chef me dit que l'électrice n'est pas là. Cela ne me surprend pas : j'ai vu peu de femmes à l'extérieur. Il en sera de même pour les suivantes. J'arrive à mon deuxième Ali, Youssouf, Ali. Contrairement au précédent, il n'a pas de date de naissance. Cela ne pose aucun problème au chef qui appelle un second Ali, Youssouf, Ali. Il faut croire qu'il connaît par cœur les listes électorales. Je laisse tomber, de toutes façons, ils sont tous là pour voter *Oui*. Je ne sais pourquoi, par compensation sans doute, je vais m'efforcer de connaître au moins le taux de participation. Le scrutin continue. Les femmes sont toujours absentes. Je me fais plaisir, je joue les faux naïfs. Je m'en étonne auprès du chef. Son regard me culpabilise. Il faut être vicieux pour poser des questions comme celle là. Il daigne toutefois me donner une explication évasive. Elles n'ont pas pu se déplacer : elles étaient trop vieilles, trop jeunes ou malades. Et puis elles s'occupent du campement quand les hommes vont voter. J'ai pourtant vu, en arrivant ici des femmes ; une dizaine peut-être. Est-ce dû à mon intervention ? Je finirai par voir entrer dans le bureau de vote trois femmes assez âgées dont une épouse du chef selon mon assesseur.

Le temps passe. Les électeurs mâles absents se font de plus en plus nombreux. Je m'en étonne à nouveau. Je suis préoccupé par la durée d'une farce qui risque de s'éterniser. Le chef me rassure immédiatement. Effectivement, tous les membres de sa tribu ne sont pas là mais, pour m'arranger, il va voter à leur place. Je regarde mon assesseur qui ne laisse rien transparaître. De toutes façons, je m'attendais à ce que à un moment où à un autre, dans l'ombre de cette cabane, nous passions à un niveau supérieur de burlesque. Alors va ! Maintenant, à chaque électeur appelé, le

chef emplit une enveloppe d'un bulletin *Oui*. Les femmes aussi se mettent à voter par son intermédiaire. La participation monte en flèche tandis que plus personne n'entre dans le bureau de vote. Nous avons sûrement dépassé midi. J'étouffe ! Un moment, la dérision l'a emporté et je me suis amusé de voir le chef remplir consciencieusement les enveloppes avant de les mettre dans l'urne avec la plus grande solennité. Mais maintenant je n'en puis plus. J'étouffe ; de chaleur et peut-être aussi de honte. Je propose que nous interrompions la cérémonie. Cela ne pose aucun problème. Nous allons boire et manger et reprendre après.

En fait, je n'ai pas faim et j'ai de quoi boire derrière l'urne. Je veux prendre l'air, marcher un peu, oublier le ridicule de ce à quoi je suis en train de participer. Je n'ai pas envie d'affronter les regards des légionnaires. Il y a de quoi manger pour moi dans une glacière, à l'arrière de la jeep. J'ai envie d'être seul. J'ai invité mon assesseur à partager mon repas à l'ombre d'un arbuste. Heureusement il a décliné. Je mange le repas qui m'a été préparé assis seul sur une grosse pierre. Il est tout à fait correct et adapté à la situation. Il y a même une bière bien fraîche. Finalement je mange avec appétit. Le silence est presque total. Je ne sais pas où sont les légionnaires. Peut-être à l'ombre des camions ? Quant aux Afars, il semble qu'il y en ait moins que ce matin. Ceux qui sont restés n'ont pas l'air d'avoir d'activités particulières. Ils semblent indifférents à ma présence. Beaucoup somnolent à l'ombre des épineux. Je me sens mieux. Pour un peu je m'endormirais. Il faut que je réagisse même si ça doit réactiver le réel. Un président de bureau de vote ne fait pas la sieste devant les électeurs. Je regarde l'entrée du bureau. Non, c'est trop tôt. Il faut que je trouve à m'occuper. L'idée me vient, évidente : il faut que je garde des traces de cette incroyable journée. Des images, des preuves palpables comme les bouteilles de verre fondues sur les cailloux de basalte que je rapporterai en France aux incrédules. J'avais sans doute subodoré que la journée ne serait pas banale car j'ai emmené un appareil photo et une caméra *Super huit*. J'aurai des traces de cette journée délirante : ça me stimule. Il y aura peut-être des problèmes du côté des Afars ou des militaires. Il faut absolument que je tente le coup. Je vais chercher mon matériel.

Ma première idée : filmer le bureau de vote. Je souris : je pourrai en épater plus d'un avec de telles images. Mais un bureau de vote sans électeurs ça n'a guère d'intérêt. De toutes façons, c'est beaucoup trop sombre. Je me contente de filmer furtivement l'extérieur. Il n'est pas question d'insister : le spectateur ne verra qu'une cabane de berger. Et puis cela pourrait provoquer des réactions de la part des Afars ou des militaires qui ont l'air de s'affairer du côté des camions. Ce qui se passe là-bas détourne manifestement l'attention des uns et des autres. Les légionnaires descendent de gros sacs ventrus de leurs camions tandis que des bédouins s'approchent. Je vais pouvoir filmer plus tranquillement. Pour plus de sécurité je m'éloigne vers les herbes. Me voici touriste. Il n'est pas certain que mon image s'en améliore. En d'autres circonstances, je n'aurais pas osé filmer ainsi des gens qui n'ont rien demandé. Mais je suis un peu de mauvaise humeur. Ces gens-là ne participent-ils pas comme moi à cette mascarade ? Je sens poindre en moi un peu d'hostilité qui me donne bonne conscience. Il me semble percevoir des regards méprisants. Rien n'est sûr cependant : c'est tellement dans la manière d'être habituelle des nomades. Tant pis : nous sommes pour le moment, dans le même bateau. Alors je filme, sans trop m'approcher, les bédouins qui vont et viennent. Je vois des femmes : je ne m'interromps pas pour autant. Il y a même deux jeunes filles aux torsos nus magnifiques : je zoome. Il est temps d'arrêter. Des hommes s'approchent : leurs

regards sont peu amènes. Je range mon matériel et prends l'air dégagé d'un simple promeneur. Retour à la Jeep.

C'est d'un pas décidé que je me dirige maintenant ostensiblement vers le bureau de vote. Je me hâte : il a peut-être été imprudent de laisser là-bas les listes et l'urne. J'entre. On me suit : l'assesseur, le chef et deux bédouins. J'ai eu tort de m'inquiéter : tout est en place comme je l'avais laissé et les listes n'ont pas été touchées. Nous reprenons le scrutin comme avant. Et puis, brusquement, j'en ai assez. Je dis que c'est inutile de continuer à remplir stupidement l'urne comme ça. Je demande au chef si tous les membres de sa tribu ont l'intention de voter oui. Il en est certain. Tous ? Oui tous ! Alors, je propose que l'on arrête de s'occuper de l'urne. Pas d'objections.

Le vote est terminé, je vais faire le bilan de la journée. J'oublierai même les abstentions : ça me simplifiera la tâche. Le chef et mon assesseur ne montrent aucune réticence. Mon idée leur semble bonne. Au point où nous en sommes...

Nous sommes au milieu de l'après-midi. Je sors informer l'officier de la Légion que le scrutin est terminé. Pour lui, ça pose problème : nous n'avons pas atteint l'heure de fermeture officielle. Je lui fais remarquer que tous les inscrits ont voté. Dans ce cas c'est différent. On va pouvoir ranger le matériel et se préparer à partir sans se presser. Il ne faudrait pas quand même que nous arrivions trop tôt à Yoboki.

De retour au bureau de vote, je m'apprête à faire le bilan. Ce sera 100% de oui et 100% de votants. Le burlesque de la situation n'annihile pas complètement une mauvaise conscience qui ressurgit. Je sens à nouveau la mauvaise humeur monter. Je cherche quoi faire pour mettre un grain de sable. Un besoin de sabotage. Et l'idée me vient toute simple. Après tout, je suis électeur moi aussi. Alors je vais voter non. Ça va me soulager un peu. Et cela d'autant plus que je suis vraiment et radicalement pour le non. Je vais me venger : je vais jouer les perturbateurs sans impliquer toutefois les autres. Bien que le geste m'aurait plu, je ne vais pas mettre ostensiblement un bulletin non dans l'urne. Simplement, j'aurai un petit calcul de pourcentage à faire puisque sur les 100% de votants il y aura un non. Je crois me racheter en prenant un petit risque.

Les papiers sont remplis et signés. Les légionnaires viennent enlever le mobilier puis récupèrent bâches et poutres pour les mettre dans les camions. Quant à moi, je ferme l'enveloppe qui contient les résultats pour la remettre au militaire qui l'apportera au Cercle de Dikhil. Le bureau de vote est redevenu un abri pastoral.

Je regarde les bédouins s'éloigner. Sur les flancs des chameaux, je remarque de gros sacs. Ce sont ceux qui étaient dans les camions. Des semis par terre ne laissent aucun doute sur leur contenu. Des sacs de riz.

A part des traces de pneus et des crottes de chameaux, il ne restera plus aucune trace de l'événement qui a eu lieu ici, dans le lieu dit Daguirou. Le référendum pour l'entrée de la Grande Bretagne dans le marché commun est terminé. La parenthèse se ferme. Le désert afar va se retrouver. Nous partons.

Sur la piste, on ne me pose pas de questions sur les résultats. Nous ne parlons presque pas. Je suis morose. Je découvre l'étendue de ma naïveté et j'enrage. J'ai beaucoup perdu et je me persuade que j'ai, un peu, sauvé l'honneur par une bravade de dernier moment. Vais-je payer mon audace par des ennuis ?

Durant les jours suivants, j'apprendrai l'énorme victoire du oui dans le Territoire Français des Afars et des Issas. Un pourcentage peu crédible aux yeux du ministère qui en fera paraître le reproche au Haut Commissaire de la République à Djibouti. Il n'aura pas à m'en vouloir. Je lui aurai évité les 100% à Daguirou.

Hépatite

J'aurais presque envie d'en sourire si je me sentais mieux. Je me contente d'être stupéfait. La nausée qui tourne autour de moi m'empêche de penser les choses avec détachement. Alors, j'entre en moi-même, je me recroqueville et j'attends.

Dans la chambre, il y a deux lits métalliques inoccupés sur lesquels il n'y a que des matelas gris. Je suis seul affaissé sur la seule chaise et j'attends. La porte donnant sur le couloir a été fermée sans délicatesse ; il serait probablement mal vu que je l'ouvre pour voir à quoi et à qui correspondent les pas et les voix qui viennent de l'avenue. Ma curiosité risquerait de prolonger mon attente. Je n'y comprends rien mais le mieux est certainement de ne pas manifester d'impatience et de se résigner. Alors j'attends. Je n'espère pas d'explications, encore moins de justifications. Qu'au moins ma situation évolue... Comme si ça pouvait servir à quelque chose, je me lève, je vais à la fenêtre qu'il est impossible d'ouvrir et je regarde stupidement l'avenue. Je la vois plutôt, sans comprendre. Les voitures, beaucoup de véhicules militaires passent en direction du centre ou de l'aéroport. Fugacement j'ai eu l'impression d'être en France. Mais il fait chaud, très chaud et les silhouettes qui marchent sur le trottoir sont des noirs. J'ai, à nouveau, envie de vomir. Le lit me semble un refuge. Je m'y assieds la tête sur les genoux. J'attends.

Depuis combien de temps m'a-t-on abandonné ici, dans cette chambre de l'hôpital militaire de Djibouti ? La seule chose dont je sois certain c'est que la nuit va bientôt tomber. Je m'interroge sur ma situation. Pourquoi m'a-t-on amené puis laissé ici avec brusquerie. Pourquoi cette désinvolture qui ressemble à de l'agressivité ? Est-ce qu'on me considère comme un privilégié ? Ma maladie ne serait-elle pas assez grave ? C'est vrai, j'ai voulu éviter l'Armée, cette même Armée qui doit s'occuper de moi en cas de problèmes de santé. Y aurait-il ici de l'hostilité à mon égard ? Ou bien, tout simplement serais-je arrivé à une mauvaise heure et dérangé des routines. Malade comme je suis, j'aurais sans doute apprécié d'être reçu avec douceur et compréhension. Depuis que je me suis présenté au bureau d'accueil, ça n'est manifestement pas le cas.

Les choses avaient pourtant bien débuté. L'Armée avait mis le paquet. Sans lésiner. On avait organisé pour moi un sauvetage grandiose. Sans discrétion...

Depuis plusieurs jours, je me sentais mal. Ça ne s'arrangeait pas. Je mangeais de moins en moins et mes nausées s'amplifiaient. La chaleur que j'avais appris à mieux supporter me devenait de plus en plus insupportable. Je dormais mal et très peu. J'étais épuisé mais pas vraiment inquiet. Bientôt, ça irait mieux. Au poste, on devait penser aussi la même chose : il fallait attendre encore un peu et ça allait s'arranger.

Et puis il y a eu ce matin à l'issue d'une nuit horrible. Ce moment de panique et d'incompréhension lorsque je me suis vu pisser du Coca-Cola. Au poste, on ne comprenait pas mieux que moi, on se voulait rassurant, mais on commençait à s'alarmer un peu. Toutefois, je n'avais pas à m'inquiéter outre mesure d'autant plus que le médecin militaire du Cercle allait passer le lendemain.

J'avais déjà eu l'occasion de rencontrer le docteur Ménez à Dikhil. Un homme très courtois, réservé, un peu distrait qui me donnait l'impression de s'être égaré dans la brousse pour des raisons obscures. Il m'apparaissait tout à la fois soucieux et avenant. La justesse de ses diagnostics semblait une préoccupation permanente. Un peu distant mais sans froideur il me semblait scrupuleux et attentif aux autres. Il

m'avait un peu surpris par contraste lorsque je l'avais rencontré la première fois après avoir laissé derrière moi le cynisme de certains milieux djiboutiens. Si j'avais rencontré le docteur Ménez à Djibouti, je n'aurais certainement pas deviné le médecin et encore moins le militaire derrière cet homme un peu évaporé, qui semblait toujours s'étonner et découvrir le monde et les autres. Il n'était sûrement pas naïf mais j'appréciais de ne pas voir ses crocs. Je m'étais persuadé, en tout cas que son sourire était franc. J'avais besoin d'avoir confiance en quelqu'un. Qu'il ait été Breton ne pouvait être qu'à son avantage. J'avais donc de la sympathie pour le médecin de district alors qu'en fait, je ne le connaissais que très superficiellement. De ses rapports avec les autochtones, de son travail sur le terrain, je ne savais presque rien. J'avais toutefois aimé son attitude lors de l'épidémie de rougeole qui avait emporté certains de mes élèves. Le fait qu'il n'y avait pas grand-chose à faire ne l'apaisait pas. Il cherchait des solutions, passait de l'école au village et du poste à l'école, désolé d'être ainsi démuni.

Ménez arrive donc le lendemain matin en Jeep. Aussitôt après être passé au fort, il vient me voir. Après une nuit aussi tourmentée que la précédente, je n'ai pas eu le courage d'aller à l'école. Je me sens très faible. Ça doit se voir d'autant que cela fait plusieurs jours que je ne mange presque plus. Je lui expose mes symptômes : urines brunes, excréments blanchâtres, nausées. Quant à la fièvre, elle est probable mais je n'ai pas pu le vérifier ; mon thermomètre n'a pas supporté la température de ces derniers jours. Peu importe, Ménez a tout de suite compris. C'est une hépatite virale. Le diagnostic ne lui a évidemment posé aucun problème mais il semble très soucieux. Je suis sérieusement atteint me dit-il, il va falloir m'envoyer à l'hôpital de Djibouti. Cette idée me soulage car je suis trop malade, trop inquiet. Je m'en remets au médecin. Il décide pour moi et c'est bien ainsi. Je vais pouvoir me laisser aller, cesser de lutter, cesser de me persuader que je n'ai rien, que ça va passer...Maintenant, je suis officiellement malade et je n'ai pas d'autres questions à me poser.

Ménez me quitte. Il a l'air préoccupé. Il va au poste, revient me voir pour me poser des questions qu'il m'a déjà posées puis repart au poste. Quelque chose semble le mettre dans l'embarras que je ne comprends pas. Serais-je plus atteint qu'il ne me le dit ? Le voyant ainsi faire des allers-retours que je ne m'explique pas, je commence à paniquer. Ne sera-t-il pas trop tard lorsque j'arriverai à Djibouti après des heures de piste dans la fournaise ? J'ai peur. Il faudra d'abord que j'aille à Dikhil. Ensuite il faudra qu'on me trouve un autre véhicule tout terrain pour m'expédier à l'hôpital de la capitale. On ne pourra pas m'y faire parvenir avant le soir. Mais enfin, c'est déjà bien ; on m'a pris en charge. Le chef de poste est revenu avec Ménez. C'est décidé, on va m'évacuer. Il faudrait que je me prépare une petite valise avec les quelques vêtements et objets que je considère comme essentiels. Il n'y aura plus qu'à attendre qu'on vienne me chercher. On se veut rassurant ; je serai de retour bientôt. J'en doute mais je ne pense plus qu'à une chose : la piste que je devrai supporter pendant des heures. Des heures de nausée et d'angoisse. Il ne me reste plus qu'à attendre.

Je ne me souviens pas depuis combien de temps j'ai regagné ma case. J'ai du m'endormir. Mon esprit engourdi a remarqué quelque chose. Un bruit de moteur lointain. Il se rapproche et je ne tarde pas à l'identifier. Le bruit de pales qui hachent l'air. C'est un hélicoptère. C'est curieux mais je suis trop affaibli pour essayer de comprendre. J'entends, c'est tout. J'entends, bercé par un vague étonnement. Le bruit se rapproche sans m'éveiller vraiment. Pourtant, quelque chose ne colle pas. Le ronflement est sourd, très sourd. Maintenant c'est un rugissement qui passe au

dessus de ma case et va se stabiliser au dessus d'un endroit qui doit être entre l'école et le fort. C'est là que se posent les rares hélicoptères que l'on envoie à Yoboki. Un nuage de poussière tente de s'infiltrer chez moi, un choc et brusquement le vacarme cesse. Enfin je comprends qu'on a envoyé un hélicoptère pour m'épargner les désagréments de la piste. Cette idée me gêne. Mon soulagement est gâché. La honte me gagne. Était-ce vraiment nécessaire ? Après tout je peux marcher, je ne suis pas alité. En tout cas, je ne vais pas me faire attendre. Mieux vaut que mon évacuation se passe le plus rapidement et le plus discrètement possible même si, bien sûr, tout le village a été ameuté pas l'arrivée de l'hélicoptère. Tous les enfants du village, y compris mes élèves vont assister à l'événement. Les adultes se feront plus discrets mais ne manqueront rien du spectacle. Il n'y a qu'une chose à faire : prendre ma petite valise et sortir.

Comme d'habitude il me faut un moment d'accommodement. Je ne vois pas bien, agressé par la violence de la lumière. Émergeant de la poussière, je vois arriver Ménez suivi d'un militaire en treillis. J'avance vers eux d'un pas hésitant. Le ciel me tombe soudain sur la tête. L'appareil qui est posé là devant moi n'est pas du tout celui que j'attendais. Il me semble énorme et surtout, il est surmonté de deux grands rotors. J'ai déjà vu ce genre d'hélicoptère à la télévision ou au cinéma. Il est, pour moi, associé à la guerre du Viet-Nam. Un engin déjà mythique ; la *banane volante* de Sikorsky. Il doit y avoir erreur ; on n'a pas pu déplacer un tel appareil pour moi. Il est ici pour une autre raison. A moins qu'il y ait d'autres malades à évacuer. Je ne serais pas au courant ? Il est de fait que je me suis un peu mis en marge ces temps derniers. Je ne vais pas tarder à avoir des éclaircissements : Ménez est là. Il n'a pas le temps de me les donner. Ou bien je ne peux plus les entendre. Il y a une civière à côté de l'hélicoptère que deux militaires s'apprêtent à transporter. C'est ma civière que je vois là. Ils apprêtent à venir me chercher. Ils ne m'ont probablement encore pas vu. Je voudrais disparaître. En une fraction de seconde mon regard balaie tout ce qui m'entoure : ma maison, l'hélicoptère, les militaires, les enfants du village... Et ce brancard qui m'est destiné et me nargue. Ça n'est pas possible ; je voudrais m'enfouir sous terre, quitter ces regards que je sens maintenant obstinément braqués sur moi. Je les sens, ils s'imposent, entre l'incompréhension et le mépris. Il ne faut pas que ça dure, c'est insupportable. Je suis abasourdi et mes jambes commencent à avoir du mal à me supporter. Je n'ai aucune solution pour atténuer le ridicule de la situation. Une énergie soudaine m'envahit. Alors, j'accélère brutalement le pas, je passe devant Ménez en lui faisant un petit signe désinvolte, j'arrive au niveau du brancard alors que les infirmiers commencent à le soulever et, sans un regard en arrière, je m'engouffre dans l'hélicoptère. Il y a une sorte de lit de toile le long de la carlingue. Je pose ma valise et je m'y allonge épuisé et tremblant.

Peu de temps après, je vois les brancardiers entrer à leur tour dans l'appareil suivis de l'officier qui accompagnait Ménez. J'ai fermé les yeux pour ne pas affronter leurs regards. Ils doivent se demander si on ne s'est pas moqué d'eux ou s'il y a eu une erreur. Je voudrais que l'hélicoptère décolle immédiatement. Mon vœu est exaucé. L'air de la cabine sombre devient épais : il n'est plus qu'un énorme rugissement qui prend en masse et s'engouffre dans les oreilles, s'infiltrer pas la bouche et le nez, fait vibrer la peau. Nous décollons. Si on vient me poser des questions, la conversation sera difficile. Ce serait peut-être mieux ainsi. Bien entendu quelqu'un vient tout de même s'enquérir de ma santé. Son regard est interrogatif et circonspect. Mes réponses sont évasives et je ne me force pas à crier. Il ne faudrait pas qu'on oublie que je suis malade. D'ailleurs je le suis réellement : mes nausées se sont amplifiées dans le bruit, la chaleur et les vibrations. Je comprends qu'on va m'emmener à

l'hôpital militaire de Djibouti et que le trajet ne sera pas très long. Je ne serai plus dérangé. La brousse, les pistes, les caravanes défilent sous moi sans que je puisse les voir. Est-ce que je reverrai Yoboki ? Que va-t-il se passer maintenant ? Je somnole. Je délire vaguement. En dessous, c'est une nappe verte, c'est une forêt tropicale, avec des hommes embusqués. Des militaires armés et casqués se serrent autour de moi. C'est une fuite éperdue. Il y a des blessés ; l'aventure est amère. Je le savais bien sûr, la guerre, la vraie, n'est pas comme dans les livres, comme dans les rêves d'enfance. Je fuis moi aussi.

Enfin l'hélicoptère se pose près de l'hôpital. Un moment d'hésitation... Il est évident que je sortirai seul. Je ne vais tout de même pas demander qu'on me transporte bien que ça m'arrangerait beaucoup. Je me lève et m'apprête à descendre, ma valise à la main. On me regarde avec circonspection. Vais-je pouvoir aller jusqu'à la réception qu'on me montre et qui n'est, effectivement, pas très loin ? Ma réponse, positive, était celle que je devais donner ; je le sens très fort. Je m'éloigne lentement de l'hélicoptère. Sans me retourner. Très lentement : il ne s'agirait pas de vomir maintenant. Je me raidis. Lorsque je me présente au bureau d'accueil, l'hélicoptère est déjà reparti.

Je suis un évacué sanitaire. On a utilisé les grands moyens pour me sauver. A l'hôpital, le gros hélicoptère n'a pas pu passer inaperçu. Je suis attendu. On va s'occuper de moi comme d'un rescapé. C'est affreusement gênant. Il faudra que je m'arrange pour qu'on n'en fasse pas trop. J'espère qu'on ne m'a pas vu sortir seul de l'hélicoptère. Mais enfin, j'arrive au but. On va s'occuper de moi, je vais être examiné, soigné. Je connaîtrai la gravité de mon mal. Je pourrai me reposer.

Je suis seul à me présenter. Il y a une sorte de guichet derrière lequel sont assis deux ou trois personnes. Les choses devraient se faire rapidement. Je m'en réjouis car je ne pourrai tenir longtemps. Mais, pour une raison qui m'échappe, on me fait attendre. Longtemps. La personne qui, enfin, se décide à s'occuper de mon cas semble ne pas avoir entendu le vacarme de l'hélicoptère qui s'est posé à cinquante mètres d'ici. On ignore pourquoi je suis là et qui m'envoie. Je dois décliner mon identité, préciser mon statut, expliquer la raison de ma présence ici. On n'entre pas comme ça dans un hôpital. Dans un hôpital militaire. Surtout à cette heure... C'est la fin de l'après midi. D'ailleurs, le dîner a déjà été servi aux malades. On trouve rapidement l'occasion de me le faire savoir. Je dois remplir des fiches, répéter les renseignements qui m'ont déjà été demandés. Il y a un problème, un gros problème. Je n'ai pas de papiers militaires et mon nom ne figure nulle part dans les dossiers. Est-ce que je ne me suis pas trompé en m'adressant ici ? Je n'ose pas faire remarquer que c'est un appareil de l'Armée qui m'a amené jusqu'ici tambour battant. Je sens bien que ce serait mal pris, que j'aurais tout à y perdre. Une seule solution. Je suis ahuri et je le reste. En outre, je vais m'installer dans l'inertie. Ils n'oseront pas me mettre à la rue. En effet, ils n'osent pas. Pour autant, il n'est pas question que j'entre dans cet hôpital tant qu'on aura pas trouvé la preuve que je suis ici à ma place. Alors le fonctionnaire agacé se met à téléphoner. Des échanges peu amènes qui ne débouchent sur rien. J'attends. Je n'ai plus que cela à faire. J'ai compris. Le traitement de faveur auquel j'ai eu droit ne va pas durer. Je me caparaçonne. Il y aura d'autres déconvenues. Il faut que je m'y prépare. Je me garde de toute manifestation d'impatience. Je demande à m'asseoir : je ne me sens pas bien. Soudain, la situation se débloque. Je n'ose demander pourquoi. Un homme en uniforme arrive l'air contrarié. Il n'y a pas de temps à perdre : il ne le dit pas mais il le montre. Je dérange, c'est l'évidence. Je dois le suivre à l'étage. Sans explications, il me fait entrer dans une chambre inoccupée. La chambre où j'attends. Où j'attends je

ne sais quoi. Au moins des draps. Ou bien la visite d'un médecin. Simplement une explication.

La porte s'ouvre brutalement. Le visage revêché réapparaît. Il n'a pas l'air d'être en de meilleures dispositions. Je l'entends me dire qu'il n'est pas question que je reste dans cette chambre. Je ne croyais pourtant pas avoir formulé quelque vœu que ce soit en ce sens. Je me tais et le je suis. Surtout, il ne faut pas que j'oublie ma petite valise où j'ai rassemblé un peu de moi. Il n'y a que quelques mètres à faire. La porte d'une autre chambre a déjà été ouverte. A la volée. J'entre.

Immédiatement, je remarque deux jeunes gens de mon âge assis dans leurs lits. Ils viennent de terminer leurs plateaux repas. Une paire de drap est jetée sur le matelas du troisième lit. Je n'ai certainement pas de questions à poser. Elles seraient sans aucun doute impertinentes. La porte se referme. C'est donc ici que je vais enfin pouvoir me reposer. Que je vais me rétablir. Je pose ma valise et j'attends immobile. Je ne sais plus où j'en suis. Je remarque des sourires désabusés et complices. Un de mes compagnons de chambre qui a compris mon désarroi engage la conversation le premier. Il va à l'essentiel. C'est inutile que j'attende. C'est à moi de faire mon lit. C'est comme ça ici. Il a l'air à la fois amusé et accablé. A nouveau mes jambes flageolent. Je ne sais quoi répondre. Il me reste assez de force pour étaler un drap et me déshabiller. Je m'allonge sans rien dire. Les deux autres se taisent. J'ai de la fièvre, j'ai soif. Va-t-on m'apporter quelque chose ? Au moins de l'eau, de l'aspirine... Pour le reste, je ne vois pas ce que je pourrais bien manger.

La porte s'ouvre. Entre un jeune militaire enjoué et goguenard avec un plateau et une bouteille d'eau. C'est le boute-en-train de l'étage qui s'occupe de distribuer les repas. Plus tard, il ne se départira jamais de sa gouaille militaro-hospitalière. Cependant, pour l'instant, mon état semble le décourager. Il aimerait bien raconter une ou deux blagues mais il voit bien que ce n'est vraiment pas le moment. Comme il se veut optimiste – c'est le rôle qu'il s'est donné – il me fait remarquer que j'ai la chance d'avoir un repas malgré mon arrivée tardive. Tout va bien pour moi. Il se fend d'une plaisanterie destinée à mes deux compagnons et le voilà qui ressort en sifflotant.

Me voilà incrédule devant une bouteille d'eau, une tranche de pain et un œuf dur. Je peux juste mâcher avec difficulté une bouchée du pain qui a commencé à rassir. Mes voisins qui avaient déjà remarqué mon teint comprennent vite que je suis atteint comme eux d'une hépatite virale. Eux vont lire jusqu'à l'extinction officielle des feux. Le mieux c'est que j'essaie de m'endormir. Je sue, j'ai chaud. Et la nausée à nouveau. J'essaie de reconstituer ma journée mais je ne comprends rien, je suis incapable de rien comprendre. Que des images qui se bousculent sans liens. L'urine brunâtre, la banane volante, les visages des enfants du village, la jungle du Vietnam. Je parviens à m'endormir. Un mauvais sommeil haché de mauvais rêves.

J'ai entendu un genre de cri. Une clameur, une vocifération. Pourtant, il m'est impossible de me réveiller. Ai-je entendu une porte s'ouvrir ? Ai-je vraiment entendu quelqu'un crier ? Est-ce un rêve ? Je suis plaqué sur mon lit sans encore savoir où je suis. Il semble qu'il y ait un peu d'agitation autour de moi. Je n'en suis pas certain. Je me laisse immerger à nouveau dans le sommeil. Et brusquement un autre hurlement. Une phrase tonitruante. Une phrase que j'entendrai chaque matin. Elle est répétée et cette fois je crois l'avoir comprise. « Prise de sang !!! » Oui, c'est bien ça, j'ai bien entendu : « Prise de sang ! ». Je m'assieds : il n'y a plus personne dans la chambre. Mes compagnons sont certainement partis se faire faire une prise de sang matinale, très matinale. La porte est ouverte. Je me lève péniblement pour jeter un coup d'œil dans le couloir. A l'autre extrémité, il y a du monde. Beaucoup de

monde. Des jeunes sont alignés le long du mur et semblent attendre. J'ai l'impression que tous les malades de l'étage font la queue ici. Pour la prise de sang matinale sans doute... Heureusement, je ne suis pas concerné ; je vais pouvoir m'allonger à nouveau. Je capte le regard furieux d'un homme qui du fond du couloir se dirige à grands pas vers moi. J'ai compris. Je n'ai pas à me soustraire à cette obligation rituelle. Comment oserais-je ? Il faut que je m'exécute au plus vite avant d'entendre de nouvelles vociférations. Est-ce que tous les occupants des deux grandes chambrées de l'étage sont là-bas à faire la queue ? Quelles analyses va-t-on leur faire ? Et moi qui n'ai pas d'ordonnance, qui n'ai pas vu de médecin ? Le regard qui s'approche me persuade de l'inanité de mes questions. Je vais prendre ma place à la dernière place de la file. J'attends. Ça devient très rapidement insupportable. Je sens que je ne pourrai pas tenir encore longtemps debout. Je suis le dernier mais au moins, personne ne me voit chanceler. Je m'accroche. Petit à petit, les malades sortent de la pièce de soins. En silence. Plusieurs ont l'air enjoué, la plupart semblent dans une forme convenable. Il faut tenir. Comme eux. C'est interminable. Pourquoi restent-ils si longtemps dans cette pièce ? Mes deux compagnons de chambre sont sortis depuis longtemps et j'attends toujours. Je suis inondé de sueur. Toute mon énergie est consacrée au maintien de mon équilibre. Enfin c'est mon tour ; quelqu'un vient de sortir. J'entre dans la pièce ; il n'y a pas grand-chose pour attirer le regard. D'ailleurs je me concentre trop sur le but que je dois atteindre pour me laisser distraire par autre chose. Je ne vois plus que ce qui est devant moi. Mes sens fonctionnent au ralenti. L'odeur d'éther entre malgré tout en moi, augmente mon malaise. Je ne vois plus, dans un léger brouillard, que les deux hommes en blouse blanche qui s'occupent de mes deux prédécesseurs. L'un d'eux a, semble-t-il, pour rôle de faire entrer les *malades*. Il ne s'agirait pas qu'ils tardent ou qu'ils n'avancent pas quand c'est leur tour. Comme à l'entraînement, il accompagne la progression de harangues. Il a une tête de brute mais a l'air plutôt de bonne humeur. Je crois distinguer une amorce de sourire. Il serre avec un enthousiasme évident une sorte d'écharpe autour du bras de celui qui passe avant moi. C'est son tour. Je vois l'autre *infirmier* imperturbable lui introduire vivement une aiguille dans l'avant-bras. Une simple aiguille. Le sang commence à s'écouler dans une cuvette ; le temps que l'officiant prenne et ajuste un tube à essais à l'autre bout de l'aiguille. Je prends conscience que mon prédécesseur est resté debout ; comme l'autre avant. Je ne suis pas certain que mon esprit soit en mesure de s'en étonner. A nouveau l'odeur de l'éther ; elle se mêle à celle que je crois émaner des flaques de sang dans la cuvette au-dessus de laquelle je dois placer mon bras tendu. Maintenant c'est sûr, je ne vais pas tenir, je vais tomber. Je demande à m'asseoir. Ça n'est pas interdit : il y a même une chaise prévue pour des cas comme le mien. Elle est juste là, à côté de moi. Je n'ai qu'à la prendre. Je me retourne. L'homme au visage buriné a maintenant un vrai sourire aux lèvres. Il a enfin assisté au spectacle qu'il espérait. Il en deviendrait ostensiblement bienveillant. En tout cas, il a l'air satisfait et n'insiste pas. Son collègue, celui qui va me piquer, me regarde. Oui, je peux m'asseoir répète-t-il sur un ton qui hésite entre l'apitoiement et le mépris. Ça y est ma prise de sang est terminée. J'ai ignoré les mouvements de l'aiguille dans la veine lorsqu'on a placé le tube à son extrémité. C'est fini. Mais non, il faut que je donne un numéro. C'est fâcheux ; je n'en ai pas. C'est un gros problème. Chaque tube doit être soigneusement étiqueté. La raison de ma présence ici ne semble pas essentielle, l'analyse qui va être faite, non plus. Mais il faut absolument un numéro sur le tube. Je n'en ai pas, je ne sais pas de quoi il s'agit. Je continue à me faire

remarquer. J'indique l'endroit où se trouve ma chambre, je donne mon nom. Je peux partir.

Je me suis endormi. La porte de la chambre s'ouvre sans brutalité mais avec fermeté et solennité. C'est le médecin qui vient faire sa visite quotidienne. Il est accompagné de deux thuriféraires en blouses blanches, qui se tiennent légèrement en retrait. Je ne suis pas certain de reconnaître l'*infirmier* que j'ai vu tout à l'heure. Le personnage principal qui entre est ici chez lui. Il est évidemment important ; il n'a pas besoin de se présenter ; il ne lui est pas nécessaire de hausser le ton. Il est attendu avec crainte et impatience. C'est l'officiant d'une cérémonie quotidienne et rituelle qui rythme la vie des malades. C'est le centre irréductible de la journée. Il y aura l'après et l'avant. Il y aura des verdicts, des reproches et même parfois des menaces. Il pourra y avoir de bonnes nouvelles qui témoigneront de la puissance de la Médecine. De compassion, non. La visite sera menée au pas de charge, les commentaires destinés aux sous-fifres seront secs, brefs et définitifs.

Le maître des lieux jette un coup d'œil vers moi et ne semble pas s'en étonner. Le regard est peu amène mais au moins, je n'aurai pas à me justifier. Il est au courant : j'ai réussi à imposer ma présence. Le regard me dit aussi qu'on s'occupera de moi après les deux autres qui se sont incrustés ici et qu'il est las de voir chaque jour allongés dans leurs lits. Les deux qui vont manifestement mieux que moi pourraient se lever mais ça leur est formellement interdit par le médecin qui manifeste pourtant un léger agacement en les voyant ainsi chaque jour. Premier malade. Un rapide coup d'œil sur la fiche en bas du lit. Température normale. Le malade se sent-il bien ? La réponse n'est pas attendue. Elle n'a pas d'importance. La nouvelle essentielle, celle qui est attendue avec espoir et crainte va tomber. Elle est inscrite dans le carnet que l'officiant ouvre avec lenteur. Le malade numéro un comprend vite. Il a vu la satisfaction s'afficher sur le visage de son visiteur. Les nouvelles, les résultats de la prise de sang d'hier sont bonnes. La sentence quotidienne incontournable: le *taux de transaminase*. Il continue de baisser. Le malade numéro un est un bon malade. Il est content, sa santé s'améliore, on lui en saura gré. Il pourra sortir sans trop tarder. On pourra songer à organiser la cérémonie de sortie : l'onction finale.

Le malade numéro deux a l'air inquiet, résigné ; comme d'habitude, il va se faire remarquer. Il le sait, il le sent. Il est désolé. C'est un fâcheux qui s'escrime à gripper le bon fonctionnement de la machine. Encore une fois, le verdict tombe, terrible : le taux de transaminases n'a pas baissé ! C'est inconcevable. Le mauvais patient a sûrement fait quelque chose d'interdit. Il s'est levé ! C'est ça, il s'est levé intempestivement. Il ne s'est pas contenté d'aller aux toilettes. Tant qu'il transgressera ainsi les interdits, il sera châtié. Son taux de transaminases en sera la manifestation et la preuve. Le malade numéro deux sait bien qu'il est inutile de répéter qu'il prend grand soin de ne se lever que le moins possible, qu'il aimerait bien aller mieux pour faire plaisir à son médecin. Qu'il aimerait partir au plus vite d'ici. Il ment. Le taux de transaminase lui, ne ment pas. Peut-être le malade numéro deux est-il allé aux toilettes en s'agitant inconsidérément. De toutes façons, le malade numéro deux a une conduite insensée. Il s'obstine à mécontenter celui qui lui veut du bien. C'est terminé, il n'y a rien à ajouter. Il y a un autre malade dans la salle.

Je serais sans doute plus intéressant si je n'étais pas malencontreusement atteint de la même maladie que mes compagnons de chambre. De la même maladie, à vrai dire, que presque tout le monde dans ce bâtiment à cet étage. J'en suis désolé. Je suis tout de même un nouveau dans cette chambre. Mais comment se fait-il que ma température ne soit pas notée au pied de mon lit ? C'est insensé ! Je me sens coupable de quelque chose. Je bredouille une explication. Le reproche doit

s'adresser principalement aux deux hommes en blancs. Leur mine déconfite l'atteste. Mais je ne saurais m'en sortir comme ça. Je suis un inconscient ; j'aurais du réclamer. Quoi qu'il en soit, les hommes en blanc se sont vu réprimander en ma présence par un supérieur hiérarchique. Ils ne l'oublieront pas. J'ai donc, comme tout le monde, une hépatite virale. Alors, voilà le programme. Se lever le moins possible : je l'avais compris. Boire beaucoup d'eau de telle sorte que le grand pot qui est situé sous le lit soit rempli à la fin de chaque journée. Derrière, ceux qui seront chargés de faire respecter la consigne, approuvent en me regardant. On me fera parvenir une quantité suffisante d'eau minérale pour que j'obtienne le résultat attendu. Quant au traitement, il suffira que j'absorbe deux fois par jour du sorbitol qui me sera amené par un infirmier. On mesurera chaque jour la concentration sanguine de mes transaminases. Visite terminée.

Me voici donc pris en charge, je suis rassuré. Coïncidence, je me sens mieux. Suffisamment pour engager la conversation avec mes compagnons de chambre. Ce sont des coopérants civils comme moi. Ils travaillent à Djibouti et sont là depuis plusieurs jours. On a jugé nécessaire de les séparer des militaires qui occupent les dortoirs adjacents. Ils ne les connaissent pas puisqu'il leur est interdit d'aller ailleurs qu'aux toilettes et à la salle de prise de sang. Tout au plus quelques mots échangés rapidement au hasard des rencontres. Il y a de part et d'autre un peu de méfiance. La séparation n'est pas forcément une mauvaise solution. La nuit, à côté, on parle beaucoup, il y a du remue-ménage, des bruits étranges. Ils ont entendu dire, que, peu après l'extinction des feux, certains légionnaires font le mur pour les bars ou les bordels de la ville et reviennent avant le jour sans que personne ne s'en inquiète. Le foie de certains n'aurait pas supporté et ils en seraient morts. Mes compagnons de chambre ont l'impression d'être dans un monde de fous. Bien entendu, ils comptent les jours ; ils ont hâte de partir. Mais il faudra d'abord que le sacro-saint taux de transaminases soit arrivé à un niveau suffisamment bas. Après, il y aura encore l'épreuve reine, celle dont on leur a déjà parlé avec complaisance, le viatique qui leur donnera enfin l'autorisation de partir : la ponction biopsie du foie.

A midi, le joyeux drille arrive avec les repas. De nouvelles bouteilles d'eau arrivent également. Et le sorbitol, le précieux sorbitol que j'imagine être un vrai médicament. Je n'ai pas encore fait d'études de biochimie, je ne connais pas cette molécule et j'ignore le peu d'intérêt qu'elle présente dans mon cas. Mais je m'y accroche comme à une bouée de secours. Comme je me sentirai dépendant chaque jour de ce fameux taux tout aussi mystérieux : une substance au nom étrange, une sorte de poison sans doute dont la concentration doit impérativement baisser. Mon état s'améliore, ça se confirme : je parviens à manger presque tout ce qui m'a été apporté. L'après-midi passe. Je lis, je me lève pour pisser dans l'énorme bocal, je bois encore et je m'endors. Je me réveille et je pisse. Plusieurs fois. Je fais ce qu'on m'a dit, consciencieusement.

Fin d'après-midi. Prise de température, nouveau repas. La porte s'ouvre brutalement. Un des acolytes de ce matin surgit. Il vient vérifier si nous avons bien fait ce qui nous a été demandé : remplir d'urine nos pots respectifs. Il a l'air presque déçu : nous avons fidèlement exécuté les ordres. Les récipients sont pleins. En ce qui me concerne, je m'inquiétais même du niveau de remplissage de l'objet qui allait commencer à être difficile à transporter. Il n'y a rien à dire. Nous avons été zélés. En plus, nous sommes allongés, comme nous devons être. Pas de récriminations possibles. La porte se ferme. Comme avec regret.

Pour moi ça devient urgent. Il me faut un nouveau bocal. Je perçois un regard amusé. Amusé à l'avance par ma stupéfaction. J'aurais du m'y attendre : il est

interdit de se déplacer sauf raison évidente. Et j'en ai une raison, une impérative: aller vider mon bocal aux toilettes. C'est à moi de le faire et à personne d'autre. Je m'exécute avec difficulté et dégoût. Le bocal est lourd pour mes jambes encore faibles. Arrivé enfin sur place, je verse à côté une partie de ma production du jour. Je vomis. Heureusement, je suis au bon endroit pour ça. Je reviens à la chambre en courant presque. Je ne devais pas mais personne ne m'a vu. Je m'affale sur le lit sans rien dire. Ma première journée à l'hôpital est terminée.

Les jours suivants passent, identiques. Prise de sang, visite du médecin, repas, température, vérification des pots, remplissage et vidange. Le patient numéro deux ne se rétablit que très lentement. Il reçoit des reproches presque quotidiens. Faut-il qu'il soit surnois pour parvenir à transgresser les règles sans jamais être pris sur le fait. Pour une raison qui m'échappe, je partage avec lui un peu de l'hostilité des soignants. Le patient numéro un évolue, quant à lui, comme on le souhaite. On lui en sait gré. Son taux de transaminases descend régulièrement. Il est content mais désolé pour son ami dont le comportement est identique au sien.

Un matin, grande nouvelle. Le malade numéro deux va pouvoir partir. Mais auparavant, il a été prévenu, il aura à subir l'ultime épreuve. Celle à laquelle il est inutile d'espérer échapper. Comme nous, il sait maintenant en quoi elle consiste. On lui en a parlé plusieurs fois avec complaisance. La sortie, ça se mérite. Il sait que demain on lui enfoncera une grosse aiguille dans le foie pour faire une sorte de carottage ? ça fera mal mais ça sera bref. Nous profitons tous de la description. Et le lendemain nous assistons au spectacle annoncé. Le malade numéro deux est crispé, il a mal dormi. Il parvient à se contrôler. Il aura un soubresaut lorsque l'aiguille le pénétrera mais il ne gémera pas. Il n'y aura pas de plainte malgré la préparation psychologique qui lui a été servie.

Les jours passent. Je vais bien. Mon ami Géo est venu m'apporter des livres. Toutes sortes de livres dans lesquels je me plonge pour échapper au quotidien. Un midi, les bouteilles d'eau minérales sont remplacées par de grandes carafes. L'explication est simple : il n'y a plus d'eau minérale. Il n'y en a plus. C'est tout. Nous devons désormais nous contenter de l'eau de Djibouti : elle est potable comme chacun le sait. Cela devient pénible d'engloutir de grandes quantités de cette eau qui est manifestement salée. La quantité de sel est tolérable, on nous l'a dit avec autorité. Nous n'aurions pas la prétention de contester les analyses officielles. Nous avons été assez gâtés comme cela jusqu'à présent. Toute demande d'explication supplémentaire ne pourrait être qu'une manifestation d'insolence voire d'insubordination.

Malgré l'eau saumâtre, je me sens de mieux en mieux. Et je pisse le volume imposé. Deux jours plus tard, autre mauvaise nouvelle. Il n'y a plus de sorbitol. Il n'y a pas de question à poser. C'est ainsi. C'est la même chose pour tout le monde ici. Aurions nous le caprice de vouloir être privilégiés ? Je n'aurai plus le médicament auquel j'attribuais le mérite de ma guérison. Cette fois, c'est la catastrophe. J'hésite entre l'effondrement et la colère. Ma guérison va se trouver compromise. C'était mon seul traitement. Alors, forcément, je lui avais accordé de l'importance.

Cette fois, je peste contre cet hôpital. Contre ce mélange d'autoritarisme et de laisser-aller. Contre l'inertie et l'impéritie. Contre tous ceux dont l'épaisseur et la paresse peuvent facilement s'épanouir dans un milieu où, curieusement, la hiérarchisation rigide favorise l'irresponsabilité diffuse. Je fulmine parce que j'ai peur. Je m'énerve parce que j'en ai maintenant l'énergie. Mais je me résigne. Je ne proteste pas. Je l'ai compris ; ici il faut faire le dos rond. La révolte est attendue, espérée peut-être. Se taire et attendre.

Dans un hôpital, le personnel médical et autre est en position de force. Le patient est en position d'infériorité justement parce qu'il est malade. Au fur et à mesure que son état s'améliore, sa dépendance diminue. Il faut attendre.

Les jours passent toujours les mêmes ; sans sorbitol. Et je vais mieux. Je m'étonne vaguement. Je m'émancipe. J'attends le départ. Bien entendu, l'interdiction de se lever demeure et ça me devient insupportable. La seule parade consiste à aller plusieurs fois par jour aux toilettes ; le plus lentement possible. J'en viens à apprécier la prise de sang matinale qui me permet d'aller à l'autre extrémité du couloir. La salle de prise de sang, le couloir, les toilettes... Je ne verrai rien de plus.

On est venu me rendre visite. En dehors de Géo, quelques Djiboutiens de l'association des V.A.T. Je me suis senti moins seul. Moins dépendant. J'ai été surpris de voir Colonna qui m'a apporté des nouvelles du fort et du village. Ça m'a ému. On pense à moi là-bas. On se demande comment je vais, si je vais revenir. Je l'espère. Ça ne dépend pas de moi. La fin de l'année scolaire approche, la chaleur devient insupportable et il semblerait que, quelque part dans un bureau climatisé, on ait envisagé de me trouver une occupation ici, à Djibouti, en attendant mon retour en France. Une solution de facilité qui ne me plaît pas. Ménez aussi est venu, s'est intéressé à mon cas, m'a réconforté. Il est resté assez longtemps dans la chambre à discuter de tout et de rien. Assez longtemps pour que je devienne, les jours suivants, un patient plus digne de respect.

Enfin, le grand jour arrive. Pour moi. Le malade récalcitrant qui est dans ma chambre persiste. Son taux de transaminases est encore trop élevé : il n'est pas près de sortir. J'ai fait de mon mieux pour le rassurer mais les arguments me manquent. Nous avons parlé d'autre chose : de notre travail, de nos projets, du retour en Métropole. C'est tout juste s'il ne me regarde pas avec envie lorsque les officiants entrent dans la chambre. L'aiguille traverse une couche de muscles tétanisés avant d'atteindre le foie. C'est ma faute : j'aurais dû me relaxer. L'aiguille est retirée avec sa précieuse carotte.

C'est fini. Je vais aller quelques jours chez Géo puis retrouverai la brousse. La chaleur épouvantable du mois de Mai. Le fort, le village, les enfants de l'école. La brousse et les bédouins Afars.

Je n'aurai pas de nouvelle du petit morceau de mon foie.

Retour

Je vais quitter le Territoire Français des Afars et des Issas et déjà la nostalgie me taraude. Pourtant, je n'y ai pas eu la vie facile. Mes rêves s'y sont heurtés à la médiocrité, à la fourberie. A la bêtise aussi. Celle dont on dit qu'elle a un front de taureau. Je me suis fait des ennemis. Sans doute m'en serais-je fait bien davantage si j'avais eu plus de poids et d'importance qu'un petit instituteur de brousse. J'ai parfois été amer. Ma santé a été ébranlée. Je me suis retrouvé face à mes limites. Ce pays a été dur pour moi. Sa rudesse a parfois été stérile lorsque, accablé de chaleur, je me suis trouvé dans l'impossibilité de faire fructifier cette expérience. J'ai perdu du temps, je n'ai pas toujours été à la hauteur. Du moins à celle de mes songes et de mes ambitions. J'ai perdu, ici, quelques illusions. Le microcosme colonial a été un miroir grossissant, une caisse de résonance. J'ai reçu en pleine figure tout ce que je ne pouvais plus ignorer sous cette lumière crue. Tout ce qu'un mode de vie étriqué et une certaine naïveté m'avaient empêché de voir, je l'ai vu contre mon gré. Lâchetés, médiocrités, cynismes, calculs sordides m'ont été imposés comme des leçons de choses. Comme des expériences de laboratoire. Les autochtones aussi, que j'avais inconsidérément chargés des plus impossibles qualités m'ont aussi déçu. Il se sont, évidemment, révélés hommes ; pour le meilleur et pour le pire.

Mais j'ai aimé ce pays des outrances qui m'a fait mûrir. Ce pays intense où je me suis trouvé, où je me suis reconnu. J'y ai aussi trouvé la compétence, l'abnégation, le courage, la sincérité et le désintéressement. J'y ai rencontré des figures de romans que je n'aurais pas eu l'occasion de rencontrer en France. J'ai approché les nomades, j'ai établi quelques liens avec eux et j'ai pu, fugacement, entrapercevoir notre monde avec leurs yeux. J'ai vite compris qu'il me serait physiquement impossible de m'immerger durablement chez eux. Et pas seulement physiquement... Mais ils m'ont fasciné. Ils m'ont changé. Ils m'ont appris. Alors j'ai rêvé...

Et si l'intelligence et la vertu l'emportaient pour une fois. Et si ce territoire devenait l'exception magistrale démontrant que l'impossible pouvait se réaliser. Et si tous les protagonistes s'alliaient, si leurs qualités cessaient de se soustraire et leurs défauts de s'additionner. Si tous donnaient le meilleur d'eux-mêmes dans une grandiose vision commune, peut-être aurait-il été possible d'inventer un nouveau mode de vie en commun. J'ai rêvé. Je ne sais pas si je dois m'en vouloir d'avoir été naïf. D'avoir voulu croire en l'impossible. Je demandais à tous des vertus surhumaines. Probablement davantage que ce dont j'étais capable. Ça n'était pas possible, je suis déniaisé. Maintenant, je me dis que si le pire n'est pas forcément le plus probable, le meilleur ne le sera certainement pas. Je pars en essayant de garder quelques illusions.

Je sais maintenant que, jour ou l'autre, quels que soient le dévouement, le désintéressement et l'honnêteté de quelques uns, le territoire quittera le giron de la France. C'est inéluctable. C'est dans l'ordre des choses. La conjoncture internationale va dans ce sens. J'ai renoncé à vouloir croire que ce qui est impossible peut tout de même se produire à force de volonté et de rêves. Je suis même honteux de m'être laissé aller à penser cela. Il ne me reste plus qu'à espérer que ça se passe dans le calme.

Car j'ai aimé ce pays. Qu'il ait été, un temps, territoire français m'a étrangement ému. Peut-être parce qu'il ne devait plus exister. Parce que j'étais témoin d'une incongruité. Alors que presque partout, sur le continent africain, les pays avaient obtenu leur indépendance, j'ai vécu dans une anomalie, une exception saugrenue. Je l'ai oublié un moment. Ici dans les rocailles de basalte, une représentation se prolongeait anormalement dans laquelle je me suis senti un rôle à tenir. Le temps était suspendu. C'était étrange et émouvant de se dire que là-bas, à quelques kilomètres, dans le désert, c'était la frontière française et qu'au-delà, c'était un autre état avec d'autres lois, d'autres fonctionnaires et d'autres uniformes. J'étais dans une petite France impossible à laquelle personne ne croyait plus, à laquelle je voulais continuer à croire malgré les évidences.

Je vais quitter le T.F.A.I. A regret. Malgré toutes les difficultés, malgré les doutes, malgré la chaleur, malgré les désillusions. Tout ça, si je le voulais, je pourrais m'en souvenir avec acuité et précision. Mais je ne le désire pas. C'est comme si la question ne se posait même pas. J'ai fait des démarches pour rester ici, malgré tout. Pour une année scolaire ou autre chose. Malgré toutes mes angoisses passées, mes colères et mes déceptions. J'ai tout oublié. Rester pour quoi faire : il n'y a pas si longtemps je me demandais ce que j'étais venu faire ici. Maintenant que je vais partir, je ne veux plus m'en souvenir. L'imminence du départ m'a anesthésié. Lorsque je serai en Métropole, je tenterai d'autres démarches. Je ne resterai pas longtemps. Je demeurerai un étranger. Ce ne sera qu'une parenthèse : je reviendrai.

De manière superficielle, je me dis que j'ai aimé ce pays. Ce n'est probablement pas si simple. C'est une part de moi-même que je vais quitter. Un épisode intense de ma vie dont je garderai la nostalgie contre toute cohérence. Je ne suis plus ce que j'étais et c'est ça me trouble. Les choses sont allées vite, à mon insu. Autant sans doute durant les écrasantes après-midi d'attente que pendant les sorties en brousse. Mais cette maturation m'échappe trop. Pour rester moi-même, confusément, il me semble nécessaire de ne pas rompre le fil. Rester, encore un peu. Attendre d'être prêt.

Mon séjour parmi les Afars m'a changé, sans doute profondément. Quoique je veuille, et même si ça m'inquiète un peu, je me sens autre. Je suis autre. Ça n'est pas une posture. J'ai été remodelé en partie. Mes mutations, mes restructurations post soixante-huitardes, je les ai effectuées pour la plupart ici. Si j'étais resté en France, les bifurcations auraient été différentes. Les hasards et les nécessités auraient été autres. J'ai moi aussi repensé les choses, à ma façon, parmi les cailloux de basalte. Durant quelque temps, je comprendrai mal ce qu'on me dira. Tant que je serai ailleurs.

En fait, je n'ai pas envie de retourner en France. Revoir mes parents, mes amis, oui. Raconter tout ce que j'ai vu et senti, ce ne sera pas un problème. On comprendra peut-être l'étrange personnage que je crois être devenu. J'en tirerai en outre, un peu de prestige. Mais rester, revenir pour de bon, je ne parviens pas à l'envisager sérieusement. Je serai trop à côté des choses, trop décalé. Je vivrai dans l'incompréhension. Je me persuade que je resterai inadapté. Il y aura des décisions à prendre, des échéances, des choix. Bref un avenir auquel j'ai cessé de penser durant cette parenthèse africaine. J'ai vécu parfois dans des conditions difficiles, dans un monde dur mais que je me suis arrangé pour rendre irréel. Pour vivre, il m'a fallu l'idéaliser au quotidien. Il m'importait peu que comme tout rêve, il avait une fin. Un monde que l'approche de réalités prosaïques rend de plus en plus fantastique. J'aurai du mal à faire la part des choses. Je ne le sais pas encore, je ne reviendrai pas, du

moins durablement. Je ne sais pas encore que je retournerai enseigner en Mayenne, que ma réadaptation sera effectivement laborieuse et que je finirai par me persuader de la stupidité de mes démarches pour rester en Afrique.

Je vais donc partir. Pour le moment, je n'ai pas le choix : mon contrat est terminé. Pour autant, il n'est pas question de revenir tout de suite en France, dès la mi-juin. Alors, avec mon ami Géo, j'ai concocté un grand voyage. Un long voyage qui me permettra de n'arriver en France qu'au dernier moment pour la rentrée des classes.

Ce sera à nouveau l'Éthiopie. Ce vaste pays dont la frontière était si proche des postes. Si proche et si lointain. D'où venaient les caravanes et les légendes. Et si différent là-bas, là-haut, si loin. J'ai envie de retrouver l'atmosphère si particulière des hauts plateaux, l'odeur du bois brûlé et des eucalyptus. L'odeur du bétail et du lait caillé. Le goût du tedj et des plats épicés dans les bounna beits. La beauté des femmes. Les plus basses terres aussi avec les Afars les Somalis les Gallas ; le pays des savanes et des steppes brûlantes. Nous prendrons notre temps. Nous le laisserons venir. Jusqu'au centre du pays, nous prendrons le train et des camions. Nous errerons, nous nous imprégnerons des odeurs et des couleurs. Nous trouverons des hôtels improbables. Nous retrouverons la profondeur de l'Afrique, l'Afrique verte. Enfin, nous entrerons à Addis-Abéba. Nous nous y encaillerons un peu. Et puis, satisfaits et déjà nostalgiques, nous nous envolerons pour le pays de la reine de Sabah.

Nous reverrons le Yémen, Aden et les villes fabuleuses de l'Hadramaout. Enfin, lorsque le moment sera venu, nous irons, nous aussi en Inde. L'Inde vers laquelle d'autres jeunes occidentaux commencent à affluer fuyant un quotidien qu'ils refusent et une société sur laquelle ils rejettent la responsabilité de leur malaise. Nous nous gaverons de temples, de foules et de verdure. Sur des banquettes en bois, nous traverserons toute l'Inde dans des trains poussifs et dans des bus sans vitres. Du nord au sud puis à Ceylan, nous verrons les populations s'assombrir et les écritures changer. Nous entendrons des langues nouvelles les matins dans les gares lorsque, hallucinés de sommeil, nous verrons surgir aux fenêtres des plateaux remplis de fruits colorés agités par des femmes édentées. Nous arpenterons les rues de Bombay, Delhi ou Bangalore. Dans la boue ou la poussière. Nous verrons Agra, les temples de Khajuraho et de Mahabalipuram. Nous nous immergerons dans l'hindouisme vivant à Bénarès ou Madurai. Jusqu'à saturation. Jusqu'à ce que nous ayons besoin de remettre un peu d'ordre dans nos esprits fascinés.

J'irai à Pondichéry. Je la garderai pour la fin. Ce sera un voyage dans le voyage que je ne pourrai pas manquer. J'irai voir la petite tache rose de l'atlas de mon enfance à côté de laquelle surgissait fièrement le nom en caractères aussi grands que Madras ou Calcutta. J'irai voir un autre confetti de l'Empire. On plutôt, un ex confetti. Un amer, comme Cayenne ou Djibouti.

Je quitte un étrange monde colonial en sursis. Je suis curieux de savoir ce qu'est devenu le territoire de Pondichéry quinze ans après que la France ait abandonné les Comptoirs de l'Inde. En pensant à Djibouti, en pensant à un retour possible. Je veux savoir ce qu'il reste de la présence française moins d'une génération après le rattachement à l'Inde. Sans en avoir clairement conscience, ce que je viendrai chercher dans cette ville c'est la justification de mon séjour dans le T.F.A.I. Un baume sur mon malaise. Je ne le sais pas encore mais je ne trouverai là-bas aucun réconfort. Rien qui conforte mon projet de retour en Afrique. Errant, solitaire, dans les vieilles rues perpendiculaires de la petite ville endormie, je serai inondé par la vanité. La vanité des rêves et des projets. Et pourtant, j'y retournerai et je saurai retrouver les traces d'un monde presque disparu. J'y trouverai du plaisir. Je finirai par aimer cette

petite ville empreinte de nostalgie. J'y ferai quelques rencontres que je n'oublierai pas...

Je ne le sais pas encore, c'est l'incompréhension que je ressentirai lorsque je rencontrerai quelques uns de ces jeunes occidentaux venu s'échouer là ou ailleurs en Inde. Ceux, du moins, dont le voyage ne se sera pas arrêté dans une auberge d'Istanbul ; ceux qui ne se seront pas noyés dans leurs rêves avant d'avoir atteint Katmandou ou l'ashram de Sri Aurobindo. Je verrai des naufragés désabusés, parfois hallucinés qui auront erré autour des temples sikhs, hindous ou bouddhistes. En quête d'un vague mysticisme. Je verrai des jeunes en fuite alors que moi, j'aurai quitté avec regret mon Territoire. Je verrai des jeunes qui se seront déconstruits ou reconstruits en France pendant que j'étais dans le désert Afar. Le contact sera difficile. Je ne pourrai pas expliquer la raison de ma présence à Pondichéry. Je ne pourrai pas raconter mon utopie. Je ferai peu de rencontres intéressantes. Je serai méfiant, je montrerai de la hauteur alors même que je demeurerai rongé par le doute. Je me sentirai rejeté dans une catégorie idéologique dans laquelle je ne me retrouverai pas. N'ayant rien théorisé, je ne pourrai justifier mon trouble. A de très rares exceptions, je ne ressentirai aucune connivence avec des gens avec qui pourtant j'aurais pu partager ne serait-ce que le besoin d'évasion. Je vivrai ma nostalgie inavouable seul. Et puis, je reprendrai la route. A nouveau étourdi de sensations. L'énormité de cet immense pays, de ses cultures s'emparera de moi. L'Inde s'installera en moi ; dans ma tête et dans mes sens. Le petit territoire là-bas, sur l'autre rive de l'Océan Indien, s'estompera. Il sera masqué par les foules, par les temples. La mer houleuse et grise du Golfe du Bengale submergera la Mer Rouge. Il faudra prolonger l'extase. Alors, je chercherai d'autres sensations. L'Afghanistan, l'Iran. Les plateaux et les déserts. Les mosquées et les madrasas d'Ispahan et de Chiraz. Les tombeaux des Achéménides, les palais de Persépolis. Entretenant émerveillement et exotisme, je retarderai l'échéance. Le retour aux réalités se fera au dernier moment, quand toute manœuvre dilatoire sera devenue impossible. Il sera rude.